



A. ROBIDA

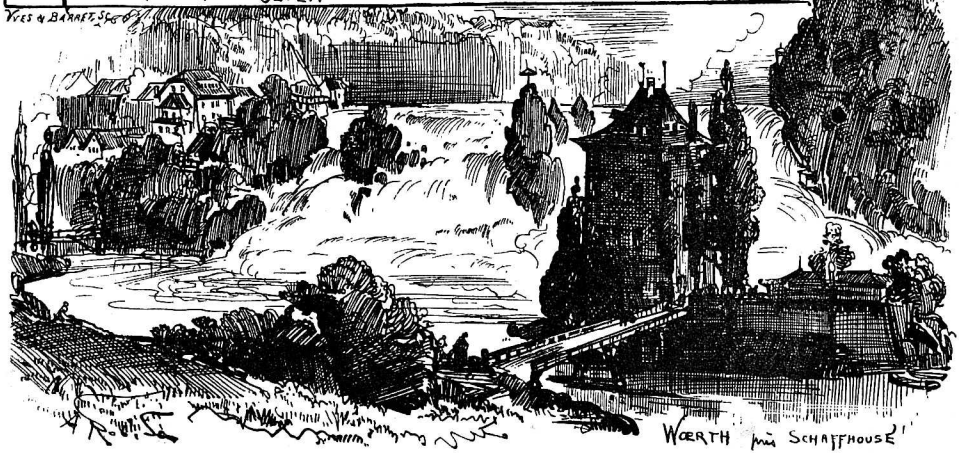
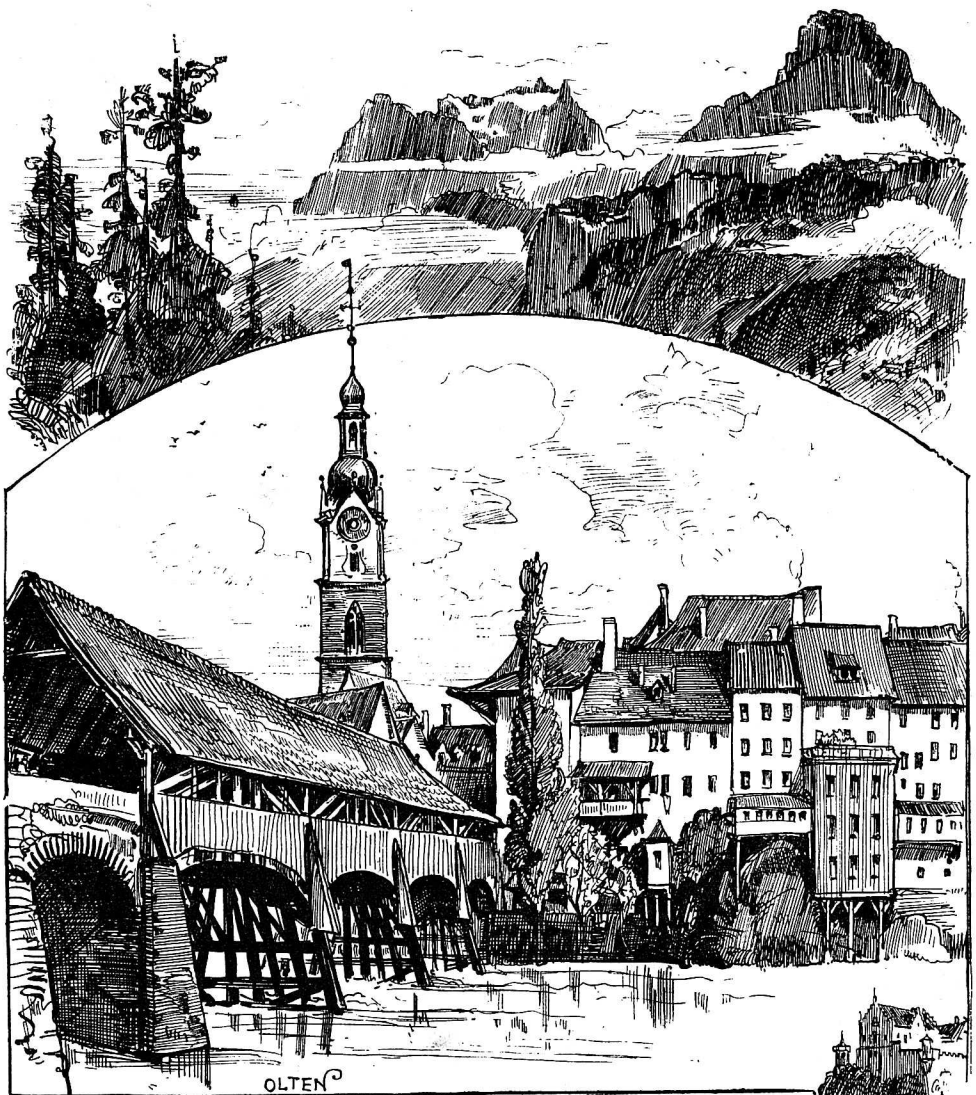
LES

VIEILLES VILLES

DE SUISSE

MAURICE DREYFOUS
ÉDITEUR

LES
VIEILLES VILLES
DE SUISSE



A. ROBIDA

LES

VIEILLES VILLES DE SUISSE

NOTES ET SOUVENIRS

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 105 DESSINS A LA PLUME

PAR

A. ROBIDA

REPRODUITS EN FAC-SIMILE



PARIS

MAURICE DREYFOUS, ÉDITEUR

40, RUE DE LA BOURSE, 40

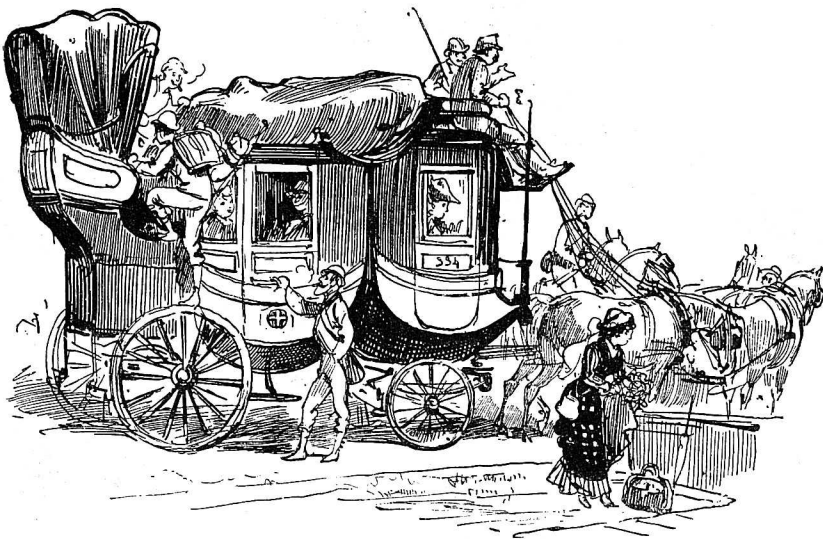
—
1879

RH 43

CORBEIL, TYP. ET STÉR. DE CHÉTÉ.



76/1938



LES VIEILLES VILLES

DE SUISSE

CHAPITRE PREMIER

BALE



Bâle à vol de cigogne. — Le pont du Rhin.
— Le Lâellenkœnig. — Cloîtres, fontaines,
portes fortifiées. — Squelettes et danses ma-
cabres.

Chacun sait que de notre côté la Suisse a deux portes : Bâle et Genève, ouvrant aux deux extrémités, et une poterne au milieu : Neuchâtel. A beaucoup d'égards la porte de Bâle est la plus caractéris-

tique et la plus vraiment helvétique de ces trois contrées.

Genève, ville internationale, d'apparence française si l'on veut, anglaise si l'on y tient, mais pas suisse du tout, n'ouvre pas d'horizons nouveaux aux yeux habitués aux plates maisons à sept étages, aux boulevards plantés d'arbres à corsets de fer, de Paris, de Lyon, ou de toutes nos grandes villes.

Tandis qu'en passant par Bâle, on entre de plain-pied dans la vieille Suisse, aux édifices, aux maisons et aux allures parfaitement gothiques ; c'est un pays nouveau qui s'ouvre, il est vrai que l'on ne voit pas encore de montagnes, mais on devine au loin la Suisse montagnarde avec ses gros bourgs à maisons de bois, ses chalets éparpillés dans les étroites vallées ou perdus sur les pentes des Alpes majestueuses à la tête blanche.

Bâle a donc tout d'abord un aspect particulier, nous ne dirons pas qui séduit, mais qui intéresse au plus haut point ; ses sévères maisons aux toits fabuleusement élevés, ses rues étroites et tourmentées ont conservé un certain air du temps de la Réforme ; si même sur quelques points les rues trop tranquilles semblent un peu tristes, sur d'autres on ne s'étonnerait nullement de rencontrer en chair et en os, les grands lansquenets aux jambes mi-partie jaunes et rouges, à la toque empanachée que fournissait jadis la libre Helvétie aux rois et aux empereurs.

Ayant eu le bonheur d'obtenir à l'hôtel logement dans les hautes régions, nous avons pu de cet étage très-supérieur contempler bien à loisir la ville de Bâle à vol de cigogne. Et Bâle vu des toits ou plutôt les toits de Bâle vus d'en haut vaudraient bien la peine d'être étudiés et décrits à l'intention des voyageurs

terre à terre qui se sont contentés de circuler dans ses rues sans chercher à planer dans la fumée de ses cheminées.

Que l'on se figure à perte de vue sur une étendue d'une demi-lieue une série de chaînes de montagnes en tuiles, une sierra de toits, s'allongeant en bizarres ramifications autour d'un massif central.

Ces chaînes de montagnes ont des pics et des aiguilles, qui sont naturellement les clochers ; elles ont d'étroites vallées tournant entre deux sierras abruptes, enfin elles ont des précipices noirs, des abîmes ténébreux qui s'ouvrent au pied de pentes de tuiles rouges excessivement raides.

D'immenses toits sur lesquels on pourrait établir des montagnes russes s'étagent au premier plan, coiffés de cheminées et percées de deux ou trois étages de fenêtres ; plus loin les toits se serrent, se haussent, s'effilent, la montagne se termine par un pic aigu formé par la cathédrale.

Des centaines de fenêtres ou de lucarnes pointillent ces horizons de tuiles, quelques girouettes grincent par ci par là audacieusement perchées sur quelques sommets.

Au crépuscule du soir le spectacle est mélancolique, le fond des vallées prend des teintes vagues et voilées, les pitons sont violets et quelques lumières allumées dans les lointains donnent l'idée de chalets hospitalièrement ouverts aux voyageurs égarés dans les gorges alpestres.

Quand on a sous cet aspect vu Bâle pour la première fois, c'est toujours ainsi que la ville se présente d'abord à l'esprit ; sous ces toits il y a bien des maisons et des choses intéressantes, mais cela ne vient qu'après réflexion, le paysage de toits et

de cheminées évanoui, on se souvient que Bâle est une ville qui possède de très-belles fontaines, des vieilles portes fortifiées, des cloîtres et des danses macabres !

Après avoir joui du haut de sa chambre-observatoire d'un lever de soleil moyen âge sur l'horizon sus-décrit de toits gigantesques et de tourelles, on s'empresse de descendre et de se lancer dans le vieux Bâle à la recherche de ses diverses curiosités.

L'hôtel de ville est situé vers le milieu de la rue principale du vieux Bâle, la Freie-Strasse, longue rue étroite bordée d'antiques et sombres maisons, coupée de loin en loin par des ruelles.

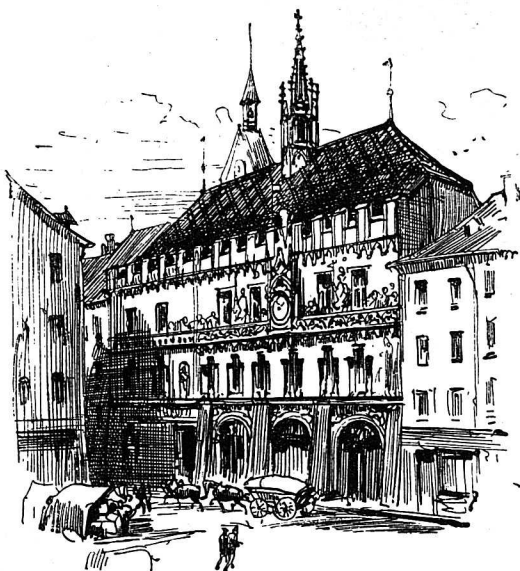
Cette Freie-Strasse commence à se moderniser ; à la place des petites boutiques d'autrefois, des grandes halles aux voûtes soutenues par des piliers de bois, dans l'obscurité desquelles l'œil avait peine à pénétrer, se sont élevés de grands magasins et des monuments pour des banques ou des administrations.

Du matin au soir c'est un continuel défilé dans cette grande artère de Bâle, surtout dans les environs du Pont.

Le Rathhaus, en façade sur la rue, date de 1508 ; c'est un grand bâtiment rouge, d'architecture gothico-biscornue, orné de créneaux, de balcons, de sculptures, de fenêtres à vitraux, de bas et de hauts reliefs, de drapeaux et de blasons, avec un grand comble à tuiles quadrillées, à girouettes et à clochetons. Il est vrai que la plupart de ces sculptures sont peintes à fresque, que les balcons à fines nervures sont peints, ainsi d'ailleurs que les personnages en toques à créneaux, les magistrats et les lansquenets qui s'y accourent pour gravement contem-

pler les vulgaires passants en redingotes. La grande horloge, très-amusante de détails, est couronnée par un grand chevalier debout sur les créneaux, portant la lance à l'écusson de la ville.

L'intérieur est plus curieux encore, la cour s'aperçoit à travers les arcades grillées ; on entre et l'on trouve immédiatement à droite un superbe escalier d'angle, gardé par une grande



Le Rathhaus de Bâle.

statue de Munatius Plancus, général romain, fondateur de la colonie d'Augusta Rauracorum, grand'mère de la ville de Bâle.

Que de sculptures encore dans cette cour, sculptures vraies ou simulées, arcades et balustrades peintes à fresque. Il y a de jolis détails vrais à côté de trompe-l'œil ridicules, comme par exemple ces fausses fenêtres dans les carreaux desquelles on a

peint de faux intérieurs de grandes salles, ou des ombres de personnages causant derrière des vitres.

Il y a néanmoins à voir dans cet hôtel de ville une salle du grand conseil, des boiseries, des vitraux et naturellement, puisque c'est une production du pays, quelques peintures macabres.

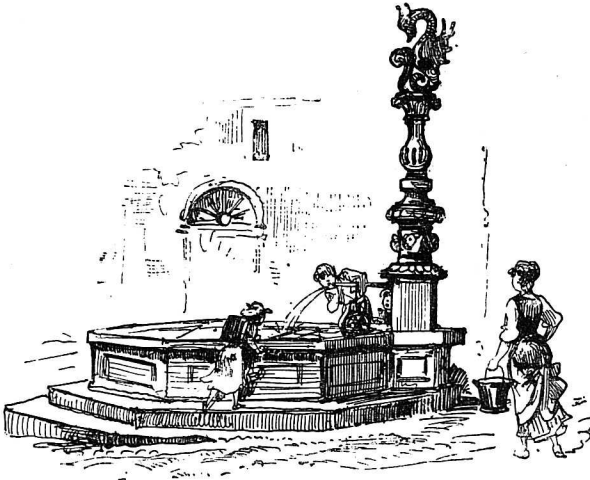
Devant le Rathhaus s'ouvre la place du Marché, vaste place en pente, très-irrégulière et très-pittoresque, encadrée de vieilles maisons et d'auberges du bon vieux temps. Le matin la place est encombrée d'étalages, de paniers, de fruits, de légumes, de brouettes et de voitures de paysans, éparpillés au hasard, sur les côtés et dans le bas, autour d'une jolie fontaine sur laquelle un superbe lansquenet, Guillaume Tell quelconque, préside aux opérations des marchandes.

Dans les auberges, de braves gens à l'air extraordinairement calme, fument de longues pipes ou boivent des tasses de lait apportées par des servantes; l'auberge, les tables, les bancs et les jeunes servantes, tout paraît antique et vénérable; au fond de la place débouchent des rues tout à fait bizarres, étroites et décousues, où les boutiques, quand il y en a, sont restées de sombres petites pièces ornées de vieux étalages de bougies antédiluviennes ou d'almanachs d'antique apparence.

Le Rhin est tout près, voici le pont presque au tournant de la rue. C'est de l'extrémité de ce pont, du côté du petit Bâle, que la vraie vue de la ville se déploie. Le pont, à moitié pont de pierre et à moitié pont de bois, est d'une belle longueur; il porte au milieu, sur la dernière pile de pierre, deux petites tourelles modernes, dont l'une est une petite chapelle, et l'autre, la minus-

cule, une simple colonne chargée d'inscriptions et portant avec un baromètre et un thermomètre une reproduction en bronze très-petite du Lællenk ænig.

C'est le dernier souvenir d'une antique plaisanterie des bourgeois du grand Bâle à l'adresse de leurs voisins et ennemis d'en face.



Une fontaine.

Une grotesque tête de bois, nommée le roi Lællen, était autrefois placée sur la façade d'une grosse tour formant tête de pont du côté de la ville ; de son poste élevé elle avait pendant des siècles fait des grimaces et tiré la langue aux gens du petit Bâle, qui, justement froissés, avaient riposté par une statue beaucoup plus insolente érigée à l'autre bout du pont.

La tête du roi Lællen est à la cathédrale, mais on ignore ce qu'est devenu son ennemi de la rive droite.

Le Rhin, devenu déjà grand fleuve, passe vert et glauque sous les madriers du pont, baignant le pied des hautes maisons tas-

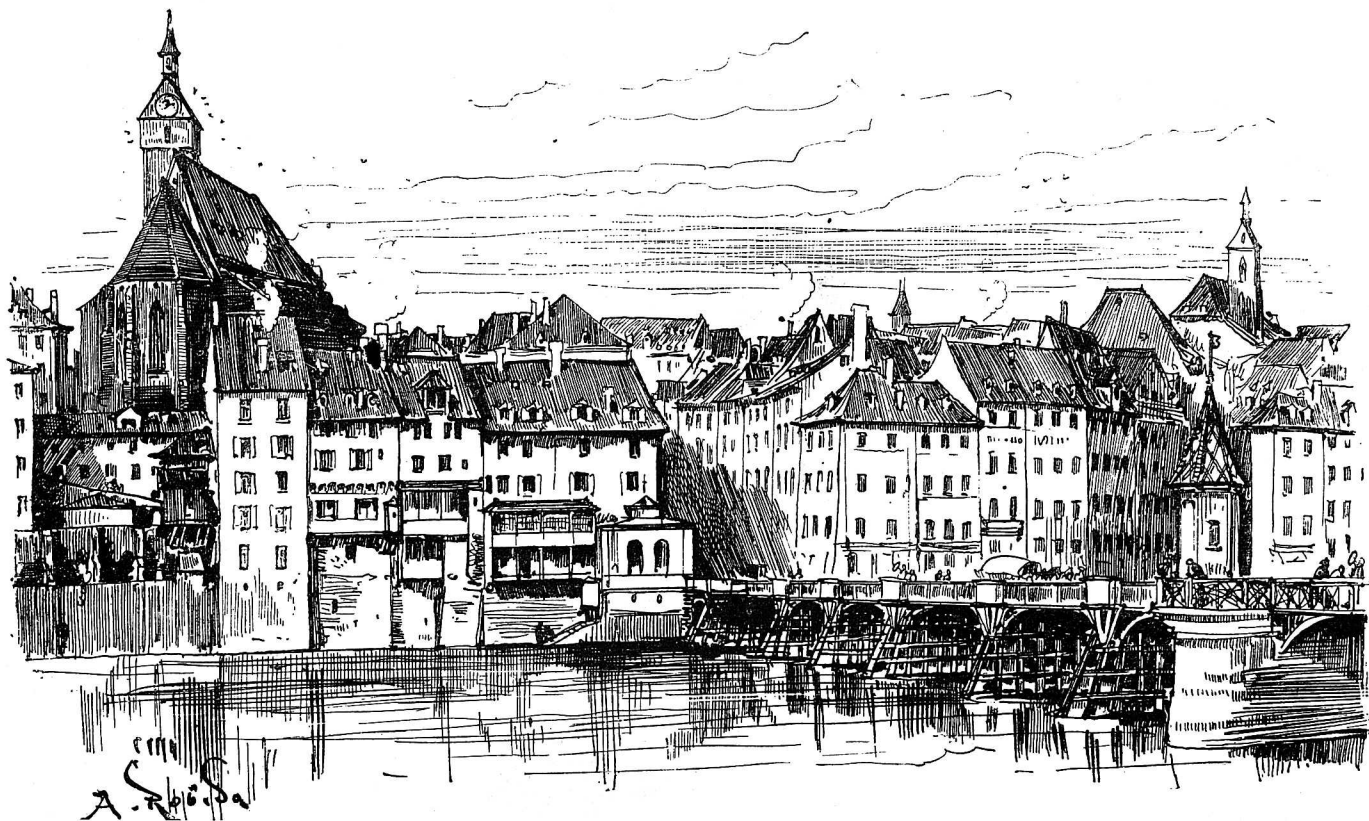
sées sur sa rive; les terrasses, les façades pourvues d'avant-corps en bois avançant sur le fleuve, se continuent en bordure jusque sous la cathédrale dont on aperçoit la grosse tour et les deux clochers rouges.

Sur la rive droite, côté du petit Bâle, les maisons sont plus espacées et moins remarquables; il y a quelques jardins, un restaurant à musique avec une maison à tourelles faisant tête de pont, et une grande caserne moderne ornée de tours et de créneaux.

On est en train de construire un deuxième pont, pont de fer celui-ci, qui reliera le petit Bâle au quartier Saint-Alban, pour remplacer le bac, longue barque à caisse noire et massive, qui transporte ses passagers d'une rive à l'autre, en coupant les eaux du Rhin avec une foudroyante rapidité. Comme dans cette traversée fantastique on n'a pas le temps de dire un mot, on pourrait se croire dans la fatale gondole à Charon, n'était la bonhomie du nautonier.

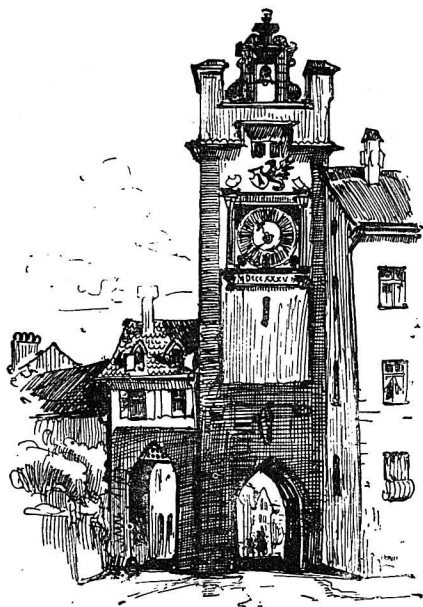
Le deuxième bac en aval sera aussi remplacé, avant peu, par un autre pont de fer.

La place de la Cathédrale, déserte et lugubre, fait naître des pensées renfrognées, les marronniers semblent y frissonner du dégoût de la vie, ils sont macabres eux aussi. La cathédrale possède pourtant une assez belle façade, de grès rouge comme tout l'édifice, accidentée de nombreuses sculptures parmi lesquelles des statues d'empereurs et d'impératrices, des femmes sages et des femmes folles, un saint Georges en chevalier monté sur son palefroi, embrochant sous l'horloge un malheureux petit dragon, et un saint Martin coupant son manteau.



Bâle. — Le quai du Rhin.

L'intérieur de l'église proprement dite n'a rien de bien intéressant, mais on peut se rattraper à la salle du Concile et aux beaux et célèbres cloîtres. La salle du Concile, outre son ameublement du temps consistant en bancs de bois usés par les Pères de l'Église, possède différents souvenirs bâlois, des bahuts,



Porte Saint-Alban.

la tête de Lællenkœnig, et bien entendu une danse des morts venant d'un des couvents de la ville.

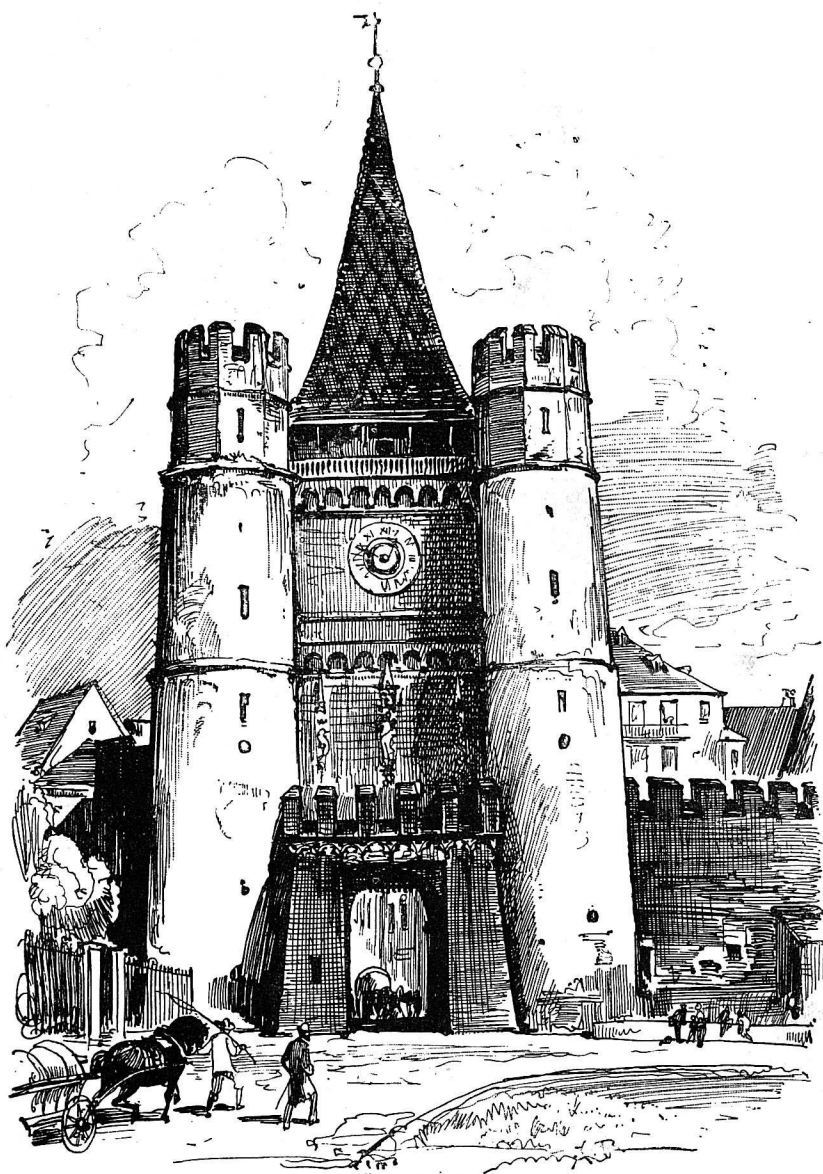
Quant aux cloîtres, c'est une suite de très-belles galeries gothiques bien diverses de formes et de grandeurs, pavées de dalles funéraires et garnies de monuments, de tombeaux avec force inscriptions et bas-reliefs. Les colonnettes et les arcades en pierres rouges ont été réparées dernièrement ainsi que toute l'église, ce qui fait que ce cloître désert et silencieux, mais très-

propre et très-ornementé, paraît moins triste avec tous ses monuments funèbres des siècles écoulés, que la place de l'Église elle-même. D'ailleurs quelques-unes de ces salles ouvrent sur le Rhin; à travers les arcades ogivales paraissent les eaux rapides du fleuve, les maisons du petit Bâle égayées par un coup de soleil, et dans le fond les premiers mamelons de la forêt Noire.

On renaît à la vie, il suffit d'un coup d'œil pour se trouver transporté bien loin des OEcolampade, des Érasme, des Holbein, des saints personnages du concile, et des danses macabres que l'on va retrouver tout à l'heure au musée.

Derrière la cathédrale, une terrasse domine sur le Rhin dans une belle situation. C'est la Pfals, plantée des mêmes marronniers que la place morne et glacée du Munster; mais ces marronniers ragaillardis se gardent bien de prendre l'air désolé de leurs camarades, ils regardent le Rhin couler à quelques vingt mètres au-dessous d'eux et la forêt Noire verdoyer à l'horizon.

La Pfals est un endroit charmant pour goûter à l'ombre la saveur de sensations nouvelles; tous les coins de l'immense tableau que l'on domine sont intéressants à fouiller du regard, soit le petit passage qui débouche des cloîtres sur la terrasse, soit le côté du Rhin qui va vers le faubourg Saint-Alban, soit le côté du vieux pont. Les hautes et monumentales maisons à détails variés, les pignons, les tourelles, les balcons, s'étagent au-dessus d'une longue ligne de terrasses chargées de verdure, restes de remparts qui bordaient le Rhin. De vieux édifices, des créneaux et des poivrières se silhouettent au-dessus des jardins aux extrémités de la ville.



La porte Saint-Paul.

Autour du Munster, d'anciens bâtiments sacerdotaux, les bibliothèques, l'Université, respirent un pur parfum seizième siècle et tout le quartier s'en ressent jusqu'à l'église Saint-Martin.

Les quartiers situés de l'autre côté de la Freie-Strasse, tout aussi antiques et tout aussi pittoresques, sont plus animés. Il ne faut pas reculer devant des ascensions quelquefois laborieuses dans leurs petites rues étroites comme des couloirs, grimpantes comme des escaliers, et l'on sera récompensé de son courage par une infinité de petites vues accidentées, coins de rues, cours et même intérieurs si l'on veut être indiscret. Une des particularités de ces vieilles rues, c'est que beaucoup de maisons portent, plantés dans le mur, aux derniers étages, de grands crochets sur lesquels on étend les matelas et les literies; cela fait en haut comme des lits ou des hamacs suspendus sur la tête des passants.

Quant à la propreté de ces rues, elle est miraculeuse, un quart de la population passe sa vie à laver, brosser et balayer; et il y a tant de fontaines! Dans toutes les rues on entend le murmure de l'eau et le tintement des seaux sur la pierre, dans tous les coins, debout sur des colonnes, des chevaliers bannere brandissent leurs lances, des saints, ou simplement des dragons, s'appuient sur l'écusson bâlois, au-dessus de larges bassins de pierre où l'eau coule éternellement. Quelle tentation pour les gamins que toutes ces fontaines, il y en a toujours des grappes suspendues aux conduits d'eau, en train de boire à même.

Les sorties des écoles sont curieuses, tous les enfants, même les petites filles aux bras nus, portent des sacs sur le dos comme

des soldats. Nous voyons défiler toute une école, gamins et gamines ; pour assurer la régularité de la marche, la ribambelle, sous l'œil de la maîtresse, marche en se tenant à une grande corde coupée de distance en distance par des bâtons comme une échelle.

Voici que, sans y penser, nous découvrons une véritable oasis, une retraite mystérieuse et poétique, au sommet d'une colline couverte de hautes maisons serrées, laissant à peine entre elles assez d'espace pour quelques rues à pente plus que raide. Par une vieille porte grande ouverte, on aperçoit, à travers la verdure des grands arbres, de hautes murailles enveloppées d'un manteau de lierre, des bâtiments gothiques plus ou moins restaurés perdus dans un nid de feuillage. Un filet d'eau coule doucement dans la vasque d'une fontaine verdie par la mousse qui sert de baignoire à des bandes folles de petits oiseaux, tout est frais et reposé.

Ce vieux château, cette retraite paisible est tout simplement le bureau de police de la ville. Poésie et solitude. Un banc sous les arbres sollicite au repos les malfaiteurs et les explorateurs fatigués, nous sommeillons doucement et fraîchement dans le château du commissaire de police au bois dormant.

Si, poussé par l'amour des arts, on s'aventure au très-riche musée de Bâle, on retombe dans les danses macabres ou dans les tableaux d'Holbein, presque aussi macabres. Ces danses des morts vous poursuivent partout, jusque chez les libraires, ou dans les montres des photographes. On ne voit que cela. Sous le titre de *Souvenirs de Bâle*, on vend de longs petits albums qui reproduisent toute la défilade de cette œuvre profon-

dément philosophique, mais excessivement peu folâtre, agrémentée de vers explicatifs : La mort et le pape... l'empereur... le roi... le duc... l'évêque... le chanoine... etc.



La Pfalz derière la cathédrale.

Trop de squelettes ! Ce sont ces squelettes en gaieté qui ont valu à Bâle une réputation de tristesse, méritée seulement par certains quartiers bourgeois, par certaines rues peu vivantes où

il ne passe personne et où pourtant des *espions*, petits miroirs, placés en dehors des fenêtres fortement grillagées, paraissent guetter des passants improbables.

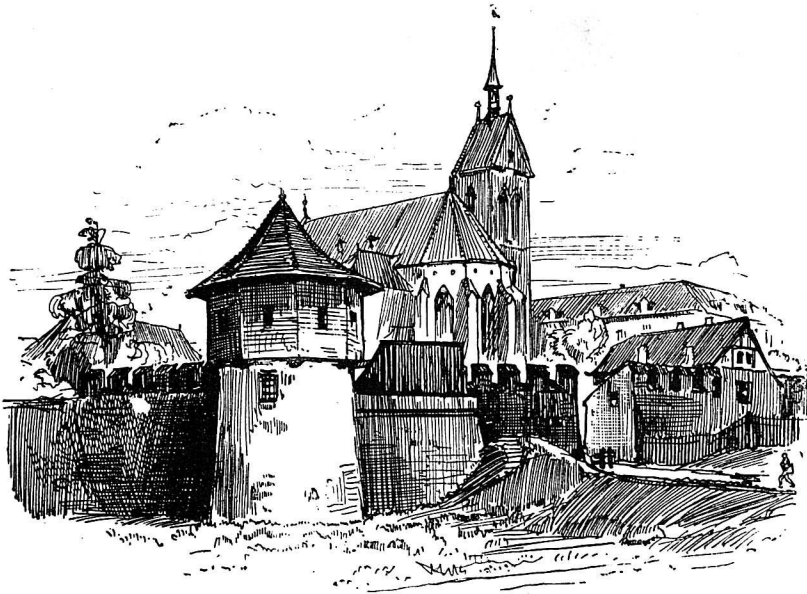
Il nous souvient cependant d'avoir vu de l'animation dans ces mêmes rues, d'avoir entendu ces mêmes pavés résonner sous le pas des chevaux et le cliquetis des armes. C'était en juillet de l'année terrible 1870, lorsque la Confédération, pour protéger ses frontières, rassembla ses troupes sous les murs de Bâle. Il y avait des soldats partout, fantassins, artilleurs, cavaliers, logés dans tous les vieux bâtiments de la ville, ou campés de l'autre côté du Rhin, en avant du petit Bâle, sur la lisière de la forêt Foire, où des postes étaient disséminés dans toutes les fermes et sur tous les chemins.

Il ne nous reste plus à voir que les portes du moyen âge. Bâle a perdu son ancienne enceinte, mais elle a encore deux de ses vieilles portes, la porte Saint-Alban et la porte Saint-Paul ; celle-ci est de beaucoup la plus intéressante, la première ayant été fortement restaurée vers 1832. La porte Saint-Paul est un spécimen bien complet des portes de villes du moyen âge et l'un des plus jolis. La voûte très-basse, encore munie de sa herse et défendue par un petit avant-corps à créneaux ornements, s'ouvre dans un bâtiment étroit orné de sculptures et garni d'inscriptions, coiffé d'un haut toit pointu de tuiles quadrillées, et flanqué de deux tours légères rondes à leur base et octogonales au troisième étage. Quelques morceaux de vieux murs crénelés ont été conservés à droite et à gauche pour compléter l'ensemble.

Au petit Bâle nous pouvons voir aussi la Chartreuse Saint-

Théodore, fermée par quelques restes de murailles crénelées. Il y a même, à côté de l'église, des maisons qui se sont servies du mur d'enceinte comme d'un pignon en bouchant seulement les créneaux.

Quant aux horloges de la ville, oubliées de la vieille tradition, elles n'avancent plus d'une heure comme elles faisaient



La Chartreuse Saint-Thodore.

autrefois, en souvenir d'une certaine nuit de siège, où la ville fut sauvée par un veilleur qui fit sonner à la grande horloge une heure du matin au lieu de minuit qu'attendaient des conjurés réunis pour livrer une porte. Le danger écarté, les magistrats reconnaissants décidèrent solennellement que toutes les horloges marcheraient avec une heure d'avance sur le soleil.

Cet usage dura quelques centaines d'années ; lorsqu'on voulut l'abolir, les Bâlois firent des émeutes pour le conserver. Aujourd'hui les horloges marchant avec le siècle ont cessé d'être intéressantes.

Avant de quitter Bâle, il ne faut cependant pas oublier de signaler les merveilleux poêles qu'on y peut admirer un peu partout, dans les hôtels, auberges et autres lieux publics. Ce n'est plus de la fumisterie, c'est de l'art ! les tuyaux surtout sont splendides : bizarres, contournés, gesticulants, ils affectent toutes les positions, tantôt tortillés comme des points d'interrogation perfectionnés, tantôt semblables à de gigantesques boas de tôle prêts à s'élancer sur de malheureuses victimes, tantôt semblables avec leur appareil de grands et de petits tuyaux articulés, à des chevaliers armés de toutes pièces ; un naturaliste les classerait en emboîtés, annelés, articulés, etc.

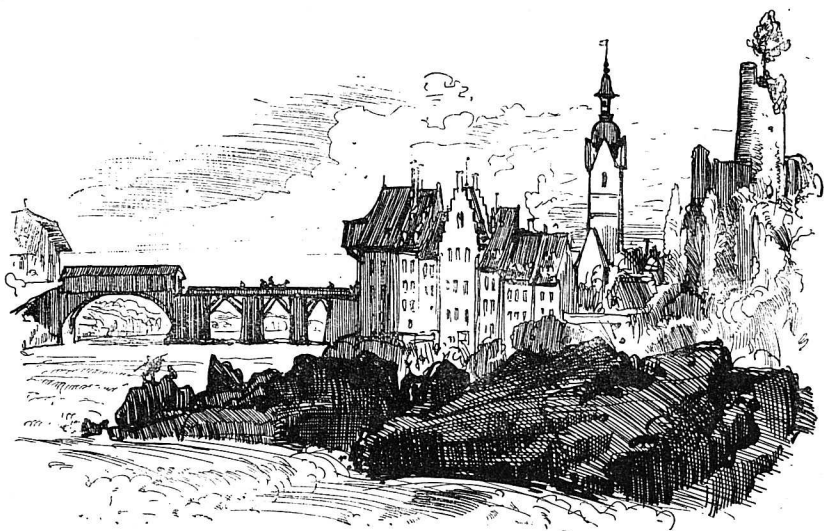
Le chemin de fer badois, qui conduit de Bâle à Schaffhouse, longe les bords du Rhin pendant une partie du trajet, c'est-à-dire jusqu'à Waldshut. C'est un court voyage pendant lequel on ne fait que courir à la portière de droite pour revenir à celle de gauche, et *vice versa*.

Dès la sortie de Bâle même, des perspectives ont commencé à s'ouvrir de temps en temps sur la forêt Noire, les masses de verdure ont commencé à se mamelonner et à s'allonger en chaîne à l'horizon. C'est le Feldberg et les montagnes derrière lesquelles se trouve Freiburg en Brisgau.

Quelques fermes isolées s'aperçoivent près des bois, elles ont les hauts toits et les balcons de bois bien connus.

Voici bientôt une petite station qui mérite un arrêt de quel-

ques heures entre deux trains. C'est à Rheinfelden, qui vous apparaît comme une étonnante petite ville échappée de quelque image allemande ; les maisons, hautes et serrées les unes contre les autres, sont établies en bordure sur le Rhin et même dans le Rhin. Les façades à poutres saillantes, les balcons de bois et les toits se reflètent dans les eaux vertes du fleuve ; quelques tours et des murailles crénelées, des girouettes sur les toits



Gross-Laufenbourg.

achèvent de donner à Rheinfelden un cachet du plus pur moyen âge de légende.

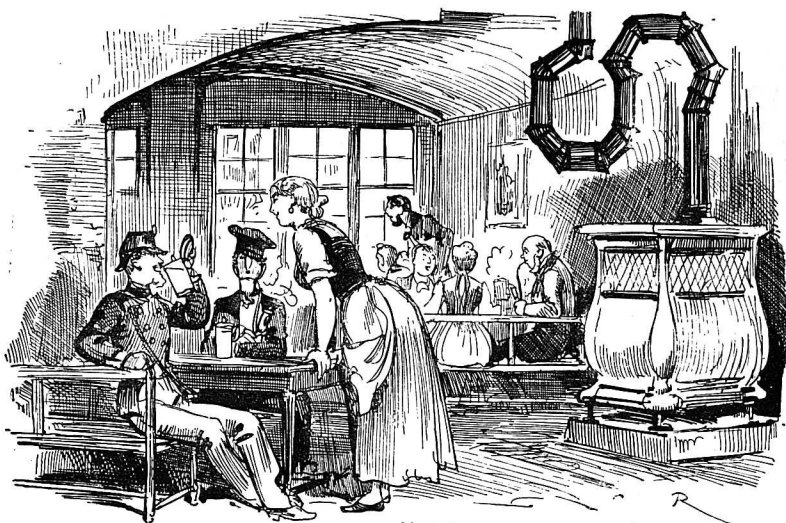
Un pont de bois couvert relie la ville à la station de la rive droite. La ville est suisse, mais, comme cela se voit plusieurs fois sur la ligne, la station et le faubourg y attaché sont badois.

Un peu plus loin, le Rhin devient plus tumultueux, des rochers barrent le fleuve et forment des rapides dangereux.

Voici bientôt Gross-Lauffenburg, très petite ville suisse tout aussi pittoresque ; le Rhin est ici écumant et furieux, il descend en cascades sur d'énormes rochers qui obstruent son cours ; Gross-Lauffenburg est bâtie des deux côtés du fleuve sur ces rochers même, ce qui veut dire que la petite ville n'a pas abusé de la régularité. Les maisons à pignons s'étagent sur plusieurs plans dominés par un beau clocher, que domine à son tour un dernier bloc boisé, couronné par quelques ruines et par une haute tour qui porte à son sommet un arbre perché, comme une girouette ou un drapeau.

Un pont de bois, couvert en partie, relie la moitié suisse de la ville à la moitié badoise, séparée seulement par le Rhin large d'une trentaine de mètres.

On voit peu de choses de Waldshut, de vieilles portes, des restes de murailles perdues dans les jardins que traverse la voie, et la ligne quitte le Rhin que l'on ne revoit plus qu'à quelques pas de Schaffhouse à Neuhausen, d'où l'on a une première vue de la fameuse chute.



CHAPITRE DEUXIÈME

SCHAFFHOUSE

Tourelles et miradors. — Maisons peintes. — Le château de Lauffen.

Schaffhouse a des droits à la commisération publique ; la chute, qui est une merveille, fait tort à une autre merveille : la ville.

Attiré par les mugissements du Rhin, ébloui par ses torrents d'eaux furieuses et ses tourbillons d'écume, on ne donne pas à Schaffhouse toute l'attention qu'elle mérite.

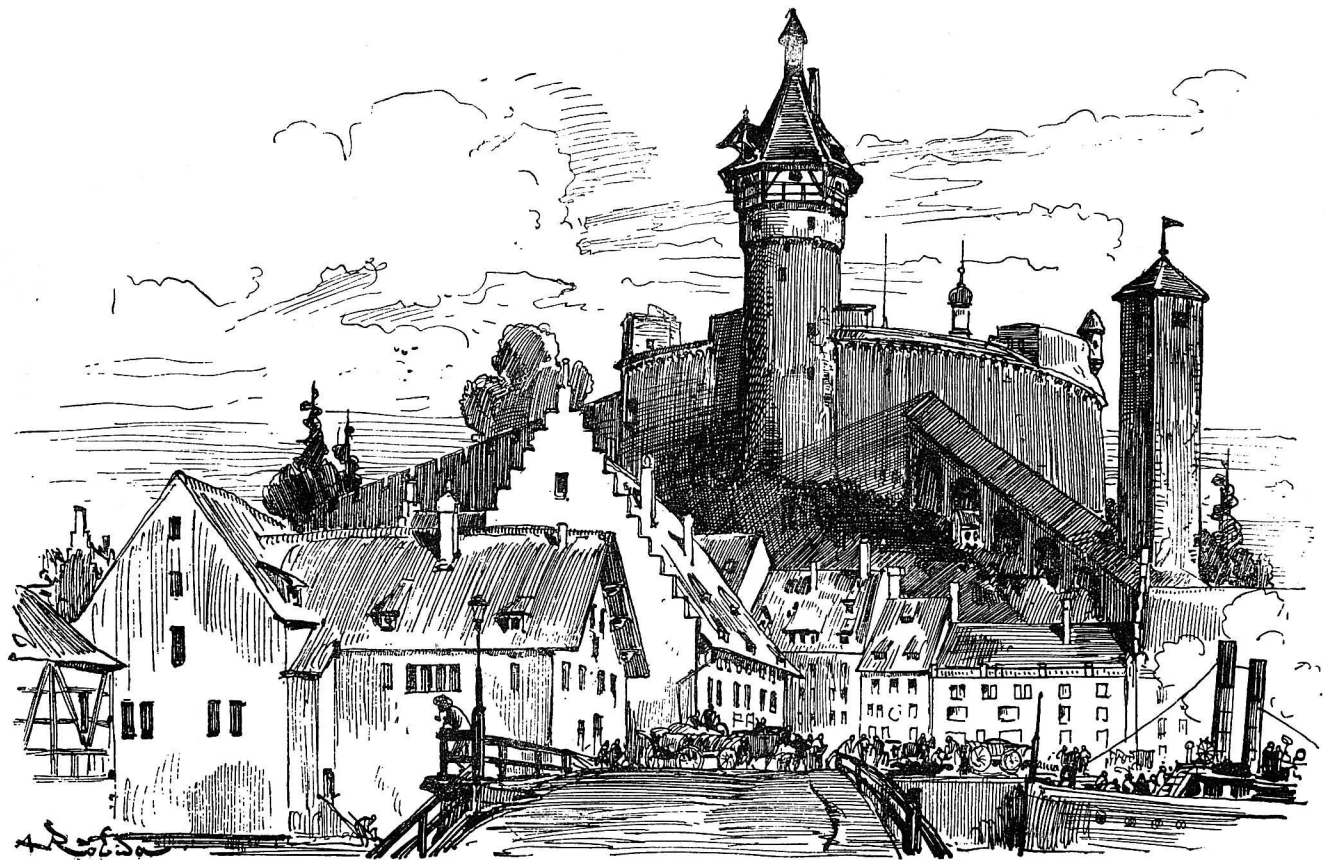
Et pourtant quelle splendide Pompéi du quinzième siècle que cette ville si complète encore avec son château, ses tours, ses fontaines et surtout ses superbes maisons à tourelles et à miradors, qui portent encore au bas de leurs fresques et de leurs sculptures les noms de ceux qui les ont bâties.

Il n'y a pas à détailler ici, à admirer un point pour fermer les yeux sur un autre banal et commun, la ville forme un tout, un ensemble bien complet, un échantillon des villes d'autrefois, propre et soigné comme si des collectionneurs intelligents l'avaient précieusement conservé dans une boîte pendant trois siècles pour l'offrir ensuite à notre admiration.

La chute du Rhin est à trois quarts de lieue de Schaffhouse, sous le château de Lauffen ; dans la ville même le Rhin passe en bouillonnant pour courir par une succession de rapides à la grande chute ; aussi n'y a-t-il pas de quais pour contenir le fleuve furibond, mais, sur les rochers qui le bordent, des moulins, des fabriques, des scieries se sont pittoresquement installés pour utiliser la force des eaux ; un pont traverse le Rhin devant le château de l'Unnoth, à la place du célèbre pont de bois de 1758, brûlé en 1790 par le général Oudinot battant en retraite devant les Autrichiens.

Ce pauvre pont était une des curiosités de Schaffhouse ; bâti en dos d'âne, ses deux grandes arches se rejoignaient au milieu, au-dessus d'une pile que les charpentes ne touchaient pas. Le constructeur Grubenman, un simple charpentier, avait tant de confiance dans son plan, qu'il n'avait pas voulu s'appuyer sur la pile ; lorsqu'on s'en aperçut, l'obstiné Grubenman se contenta, malgré les injonctions des magistrats effrayés, de dissimuler le vide existant entre la maçonnerie et les charpentes sans donner rien à porter à la pile.

Le pont était entièrement couvert et fermé, sa longue galerie prenait jour par des fenêtres comme une maison ; on peut encore en voir le modèle à la bibliothèque de la ville.



Schaffhouse. — Le château de l'Unnott.

Le château de l'Unnoth est un de ces vieux burgs à la mine sévère et dure qui montent la garde tout le long du Rhin ; il faut dire à son honneur qu'il ne fut point un repaire de burgraves, un château de proie, mais bien une citadelle défensive élevée par Schaffhouse contre les barons du voisinage. Il se dresse sur une colline dominant toute la ville à très petite distance du Rhin. L'aspect de la ville et du château, vus de la rive opposée du fleuve, est tout à fait féodal.

Près du pont, les antiques maisons penchent sur le Rhin leurs façades à pans de bois, percées de jours irréguliers et surmontées d'immenses toits à plusieurs étages de fenêtres.

Quelques hautes tours, clochers d'églises ou donjons défendant les portes se profilent à l'arrière-plan au milieu de la masse des toits et des pignons à escaliers.

Juste en face du pont du Rhin, un vide se fait dans les maisons, c'est une grande place assez animée aux heures de départ et d'arrivée des bateaux à vapeur qui font le service entre Schaffhouse et Constance.

Derrière les maisons du fond de cette place commence la butte plantée de vignes et de quelques bouquets d'arbres sur laquelle s'élève la vieille forteresse.

Un massif de remparts de forme ovale se campe solidement sur le plateau ; il manque peut-être quelques ouvrages accessoires à sa couronne ébréchée, mais il lui reste, outre quelques tourelles basses et quelques logettes, son donjon central, haute tour ronde bien conservée qui se termine par un étage octogonal à pans de bois avec un toit surmonté de la cloche d'alarme. Sur le flanc gauche de la colline descend une muraille crénelée tandis

que vers la droite un rempart couvert relie le donjon à une tour carrée placée au pied de la butte.

Les constructions du château de l'Unnoth ou de Munnoth, les étymologistes étant en guerre, datent des quinzième et seizième siècles.

On peut y monter par une série d'escaliers débouchant presque devant le pont du Rhin, grimpant à la tour au milieu de vignes bien exposées qui produisent un petit vin honnête et recommandable, mais le mieux est de prendre par le plus long, c'est-à-dire par le flanc ouest du château. Là encore on rencontre un grand escalier à moitié rompu, couvert de ronces et de fleurs, qui s'élève par-dessus les jardins vers la grosse masse du château parallèlement à un vieux rempart crénelé.

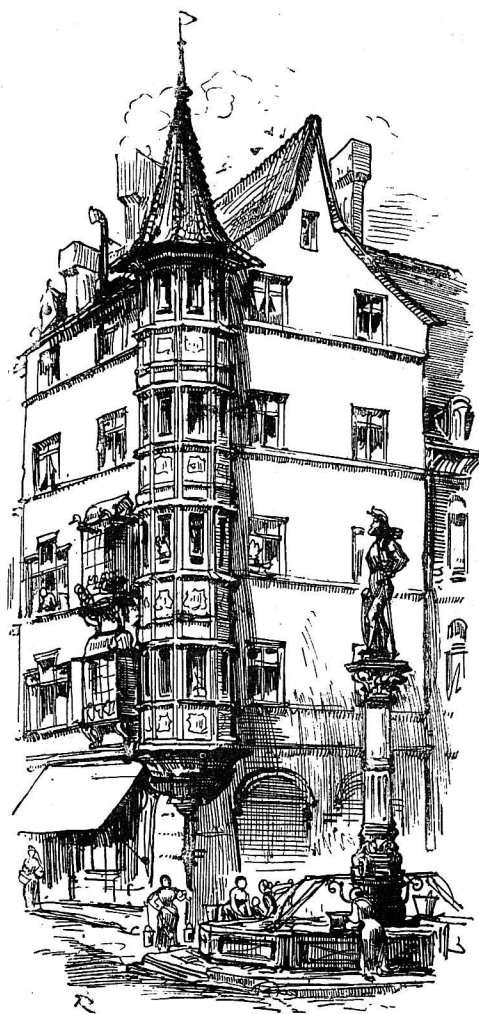
On débouche bientôt sur un plateau couvert de vergers et de vignes, séparé du château par un immense fossé à pic rempli d'arbres fruitiers ; un vieux pont de bois le traverse et conduit à une porte bardée de fer comme un chevalier. Comment se faire ouvrir ? Il faut tourner le long du fossé jusqu'à un poteau relié par un fil de fer aérien au sommet de la tour du guet, et portant l'inscription : « Sonnette de la tour. »

Tirez fort, une petite fenêtre s'ouvrira tout en haut sous le toit, une figure apparaîtra et vous crierà quelques mots perdus dans le trajet.

Au bout de cinq minutes, le temps de descendre de la tour ; la fille du gardien viendra ouvrir.

La porte refermée et recadenassée, on se trouve dans une sorte d'immense cave, aux voûtes énormes soutenues par des piliers de maçonnerie d'une belle grosseur ; ce sont les casema-

tes du château, elles ne reçoivent l'air et la lumière que par des meurtrières et par des sortes de puits montant jusqu'au sommet



Place du Marché.

du gros donjon, c'est assez dire que l'obscurité y est à peu près complète et que les yeux ne parviennent à distinguer les objets

qu'après quelques minutes de séjour. Une eau froide tombe des voûtes et forme de larges flaques par terre.

Il n'y a pas d'escalier pour monter au sommet de la tour, mais une rampe en pente douce, tournant dans une belle et large cage autour de robustes piliers de pierre.

Quand on débouche sur la plate-forme, on est tout surpris de se trouver dans une salle de bal. La tour, gigantesque de largeur — la plate-forme a bien 30 mètres de diamètre — a été réparée il y a quelques années aux frais d'une société particulière de Schaffhouse, laquelle vient de temps en temps s'y donner des fêtes, suivies, bien entendu, de bals qui durent du soir au matin.

Étrange destinée des vieilles tours que l'on fait valser dans leur vieux temps. Des bancs et des tables garnissent la plate-forme, il y a même une salle à demi-couverte adossée aux parapets, qui du côté du nord ont deux mètres de hauteur, et sur lesquels s'ouvrent des embrasures enguirlandées de vignes et de fleurs. Une soirée dansante là-haut doit être chose curieuse.

La tour du guet reste à escalader, la première salle que l'on rencontre, en montant son petit escalier à corde, est une salle d'armes encore occupée par un râtelier de hallebardes rouillées, et de mousquets du dix-septième siècle. L'étage supérieur est le logement du gardien, il est là qui fume sa pipe assis devant les petites fenêtres encadrées de fleurs qui dominant la ville.

Cette chambre très-basse, aux boiseries archi-propres, mais vieilles, meublée de meubles antiques et d'un poêle de faïence verte, pourvu sur le côté d'un siège pour l'hiver, est d'une couleur très-pittoresque.

C'est un perchoir, mais un perchoir dans lequel il doit être agréable de vivre, dressé ainsi qu'il se trouve au-dessus d'un plan en relief de vieille ville à pignons, girouettes et tourelles, avec un horizon de fortes collines au milieu desquelles se dessinent ou plutôt se devinent les méandres du Rhin qui s'en va tout bouillonnant vers Lauffen.

A droite du château de l'Unnoth s'étend le quartier des tanneries, moins ornementé, mais tout aussi accidenté que les autres. Les belles maisons sont de l'autre côté, elles commencent sous le château dans une rue importante conduisant à une grande et superbe place encadrée d'une bordure de hautes façades à tourelles.

La ville, impériale et privilégiée, a dû être riche et peuplée de bonne heure d'une bourgeoisie opulente; c'est le commerce très-florissant du moyen âge qui a bâti ces belles rues, dont les magnifiques et solides maisons semblent encore propres et neuves, malgré les inscriptions attestant leur âge en caractères gothiques.

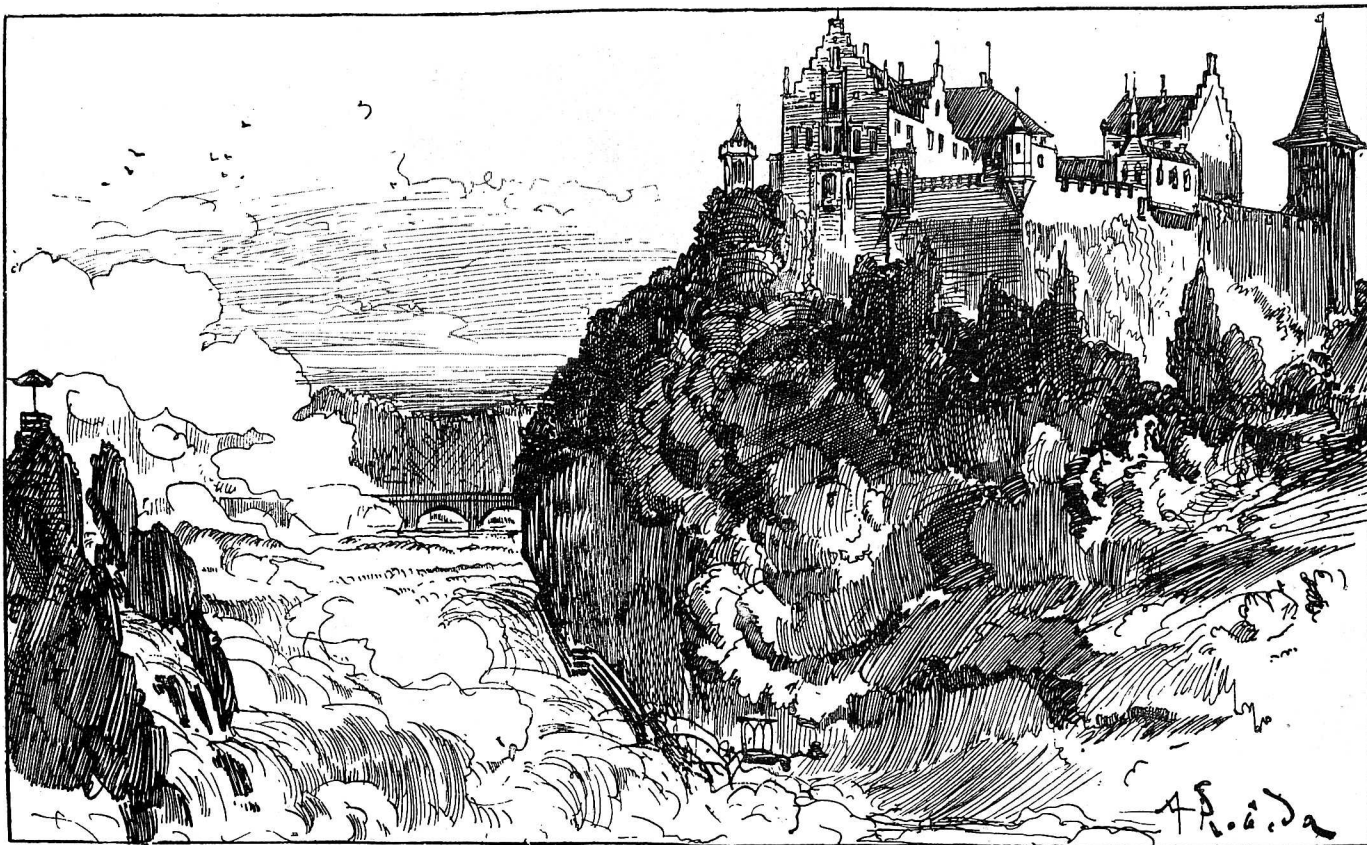
Au milieu de presque toutes les façades, s'avancent des tourelles carrées en encorbellement, des miradors taillés et sculptés, tantôt montrant des poutres saillantes et des boiseries ouvragées, et tantôt ornés de curieux bas-reliefs de pierre; ce sont des espèces de cages suspendues aux murs, aux vitres desquelles apparaissent, comme des oiseaux captifs, des têtes blondes d'enfants, quelques gracieuses figures de femmes, ou même de grosses bourgeoises calmes et dignes comme on en voit dans les tableaux du seizième siècle, épouses de landmans ou de baillis du moyen âge.

Ces miradors ont des toits de tuiles rondes bordés de gouttières contournées qui se terminent aux angles par des guivres de fer forgé, miniatures des monstres de pierre des cathédrales. Parfois la maison porte deux ou trois étages de miradors superposés, ou bien, quand elle forme l'angle d'une rue, un mirador en pan coupé, à cheval sur les deux rues.

Le nom allemand de ces miradors est Erker ou Erkerfenster, balcon-fenêtre. C'est un gracieux motif de décoration qui disparaîtra un jour, car, hélas ! la municipalité défend d'en bâtir de nouveaux pour cause d'alignement à garder. Par bonheur les anciens sont précieusement conservés, et l'on a soin de les étayer quand on répare les façades que le temps détériore.

La plupart des maisons datant des quinzième et seizième siècles ont été restaurées et enjolivées aux dix-septième et dix-huitième, il en résulte un placage d'ornements très-riches et très-fourmillants, soit dans le goût renaissance, soit dans le genre pompadour. Le gothique, le style renaissance et le rococo se suivent et se font repousser l'un à l'autre ; les tourelles ogivales, assez sévères d'ornements, font face à des miradors coquets comme des chaises à porteurs et légers comme des feuilles de paravents.

Quelques maisons, à défaut de miradors, sont décorées de fresques historiques ou allégoriques, il y a de tout : des lansquenets défilant entre chaque étage, enchevêtrés dans des arabesques fleuronées, des Guillaume Tell, des soldats déployant des enseignes formidables capables de couvrir toute une façade, des armoiries de cantons ou de familles patriciennes, enfin toute une ménagerie d'aigles, de lions, de chimères et de licornes.



Le château de Lauffen.

Une de ces maisons — zum Ritter — la maison des chevaliers, est entièrement peinte de haut en bas ; à chaque étage de véritables tableaux tiennent tout l'intervalle entre les fenêtres, compositions peuplées de dieux, de héros, de femmes quelque peu décolletées, ou de figures allégoriques aux lourdes draperies.

Des défilés de guerriers en armures à la romaine, ou des escadrons de chevaliers courent dans les frises. En haut, sous l'auvent du grand toit à charpente, un cavalier monté sur un cheval blanc bondit par une fenêtre simulée.

Une tourelle gothique est plaquée à la façade ; le rez-de-chaussée appartient à la vulgarité courante, deux industriels prosaïques vendent l'un des parapluies, et l'autre de l'épicerie.

Presque toutes ces maisons de la Renaissance sont datées et signées ; au-dessus des portes ou dans le coin des fresques, des cartouches peints ou sculptés portent, comme des actes de naissance authentiques, les noms des constructeurs avec la date de la construction.

D'autres maisons plus vieilles, aux blasons plus effacés, ont des tourelles au lieu de miradors, et des pignons à escaliers plus hauts à partir des toits que les maisons elles-mêmes ; — celles-ci sont les grand'mères, elles ont vu tout le moyen âge et sont presque contemporaines des plus vieilles églises de la ville.

Les auberges ont conservé leurs enseignes jetées en travers des rues, grinçant au gré de la brise comme des harpes éoliennes de fer. La plus belle par la finesse de ses enjolivures, par l'élégance de ses arabesques forgées et aussi par son envergure, est l'enseigne de la Couronne, qui s'avance tortillée et ouvragée

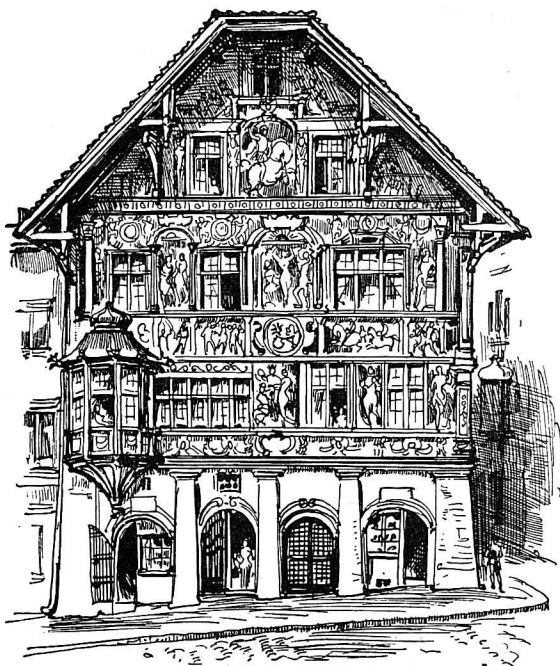
à plaisir, de trois ou quatre mètres sur la rue ; quelques autres, d'un style plus gothique, se balancent par-ci par-là dans la ville, c'est encore une des vieilles choses qui s'en vont. Les hôtels, pensant qu'elles faisaient tort à leur dignité, ont décroché leurs enseignes, comme ils ont changé leurs anciens noms pittoresques en appellations pompeuses et ridicules. Il reste bien encore quelques hôtels de l'Ours, de la Cigogne, du Sauvage, du Cerf, du Lion d'or ou d'argent, mais le plus souvent on ne rencontre plus que des hôtels d'Europe, des Deux Mondes, des Trois Rois, des Quatre Nations, ou des Cinq Parties du Monde.

La place du marché est d'un très-beau caractère, deux belles fontaines en occupent les extrémités, fontaines gothiques surmontées de lansquenets porteurs de boucliers écussonnés. A l'angle de la place une belle tourelle s'accroche à la façade d'une très-vieille maison dont elle égaie le pignon par sa poivrière et sa girouette.

Dans les rues qui débouchent sur la grande place toujours des miradors à toutes les façades ; un peu plus loin s'élève une grande tour carrée, ayant fait partie du système de défense de la ville ; en passant sous sa voûte, on tombe dans un de ces quartiers abandonnés par la vie, déserts de pierres percés de ruelles à escaliers, à ramifications de plus en plus étroites.

Tout est clos, portes et fenêtres ; aucune apparence d'habitants, et de passants pas même l'ombre ! Souvent la ruelle se termine par un escalier sombre et voûté qui s'enfonce dans les maisons et après quelques détours retombe dans une rue vivante et à peu près passante. Parmi ces rues désertes, il est une

petite place entourée de murs crénelés, fermée sur une face par une grande maison à pignons qui doit avoir été quelque chose comme un arsenal ; les sculptures de la façade, les belles grilles à fleurs et feuillages de fer sont remarquables. L'intérieur un peu délabré est aussi curieux. — C'est maintenant le ministère des finances du canton.



La maison zum Ritter.

Que de morceaux charmants, de coins de tableaux tout trouvés dans ces vieilles rues : les fontaines sculptées avec quelques servantes jasant le seau à la main ; un coin de rue avec sa tourelle d'angle, et, sujet noté sur un coin d'album, une jeune bourgeoise causant, de son mirador aux ornements contournés, avec des femmes de la campagne armées de leurs inévi-

tables parapluies et de gigantesques et non moins inévitables paniers.

Entre autres tableaux tout faits on ne saurait en trouver un plus charmant, plus mouvementé et plus complet, qu'une arrivée du bateau à vapeur de Constance près du pont du Rhin : débarquement de passagers et de marchandises, voitures de paysans chargées de sacs et de paniers stationnant sur la place devant les auberges, avec un coin de la ville dans le fond et le château de l'Unnoth dominant le tout de sa masse noire.

Tout le mouvement de la navigation fluviale est arrêté là par la chute et les nombreux rapides qui suivent, pour reprendre le fleuve un peu au-dessous, où même à Bâle seulement.

On ne peut suivre la rive pour aller à la chute, le Rhin étant tout à fait un fleuve escarpé et sans bords ou plutôt les fabriques et les moulins accaparant ces bords quand ils sont accessibles, pour faire travailler le vieux père Rhin avec des roues à tourner, des cylindres à mouvoir et d'innombrables machnies à mettre en marche. A peine de temps en temps peut-on, sur des balcons de planches qui s'avancent au-dessus du fleuve, entre deux usines, entrevoir les eaux écumantes courant et glissant avec fracas sur les rochers.

Un fracas plus formidable se fait entendre au loin, c'est la chute qui s'annonce. Il faut reprendre la route et, en négligeant les cascates, gagner Neuhausen où le Rhin fait son grandissime saut. Après bien des détours les mugissements de la cataracte vous arrivent soudain en pleine oreille, en même temps que se découvre, comme un gouffre tourbillonnant, un grand et magnifique paysage.

Entre deux rives coupées à pic, le Rhin arrive en bouillonnant par une série de petites cascades qui s'étagent comme les degrés d'un immense escalier depuis Schaffhouse.

Le fleuve, très-large à cet endroit, fait un détour et tout à coup se précipite dans un dernier et superbe saut de 20 mètres. Toute la nappe blanche roule en tourbillons et s'écroule devant les deux rochers pointus, battus éternellement en brèche, usés et rongés par les eaux, et cependant toujours debout au milieu de la chute parmi les masses d'écume.

Une nuée jaillit de la cataracte et se pulvérise en brouillard au-dessus du fleuve, voilant à demi les rochers de la rive droite et le pont du chemin de fer de Zurich.

Juste au-dessus de la chute, dans la plus belle situation du monde, sur une haute falaise, s'élève un bel ensemble de constructions crénelées encadrées dans la verdure. C'est le château de Lauffen, très-intelligemment restauré, qui dresse ses murailles et ses tours à 80 mètres au-dessus du fleuve. Le château a fort bon air, le grand pignon à escalier de son corps de bâtiment principal est bien appuyé par ses remparts crénelés et ses tourelles d'angle. Pour y arriver, il faut remonter par des petits sentiers à travers les fabriques jusqu'au pont du chemin de fer sur lequel un passage a été réservé aux piétons.

Le fleuve est peu profond, une couche d'un ou deux mètres d'eau coule avec une vertigineuse rapidité sur un lit du roc le plus hérissé, parmi les brisants couverts d'écume. Le passage pour les piétons est suspendu sur le côté de la voie ferrée ; lorsque, penché sur la balustrade, on s'oublie à regarder les blanches nappes du fleuve, un bruit tout aussi effrayant que celui de la

chute vous fait tressaillir en même temps qu'une bruyante secousse ébranle les planches.

C'est le train de Zurich qui sort des entrailles du rocher de Lauffen sous lequel passe la voie, et qui s'engage sur le pont. Mais bientôt la fumée de la locomotive se perd dans les nuées de la chute et le fracas de celle-ci remplit seul le paysage.

Le château de Lauffen, qui est aussi un hôtel, offre, moyennant une petite redevance, des points de vues variés au-dessus, sur le côté et même au-dessous de la chute. Du balcon du grand salon, la vue est merveilleuse ; de plus, différents kiosques établis à diverses hauteurs dans les jardins permettent de détailler la chute ; la grande curiosité est la Fichetz, balcon établi tout à fait dans l'eau.

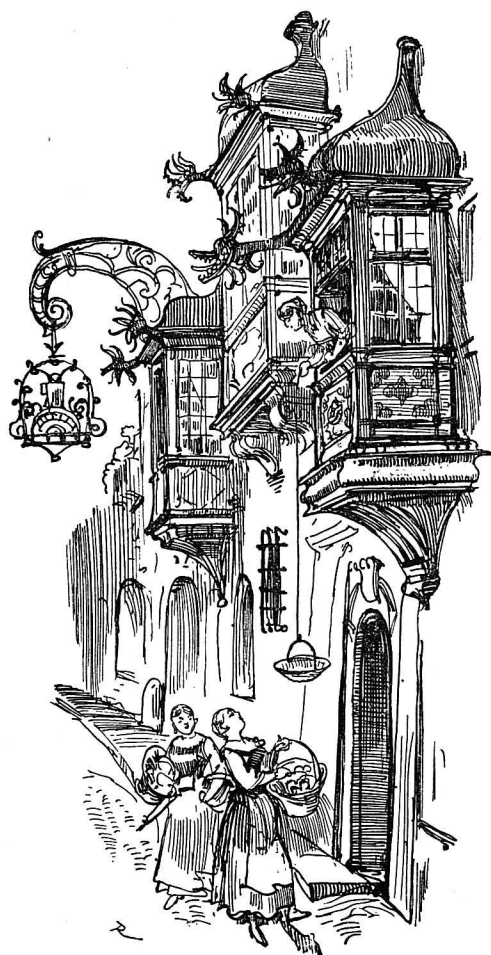
Une grande galerie de bois, accrochée au flanc du rocher, descend en suivant la courbe des eaux jusque parmi les flots d'écume jaillissant avec un bruit infernal des rocs où elles se brisent. On commence à être mouillé en haut de la galerie et l'on arriverait trempé en bas si chaque visiteur ne recevait un manteau de caoutchouc à capuchon.

Encore faut-il ouvrir les parapluies et se maintenir contre le rocher aussi loin que possible de la balustrade.

On ressemble, en descendant la passerelle continuellement mouillée, à une procession de moines de baromètres annonçant le mauvais temps. L'eau ruisselle en véritable averse sur les parapluies et sur les manteaux de caoutchouc ; un peu plus bas, c'est une douche...

Un accident fâcheux arrive en notre présence à une pauvre dame ; pour coiffer le capuchon préservateur, elle a retiré son

chapeau et l'a confié à son mari qui l'abrite de son mieux sous son parapluie ; mais les voix de l'abîme ont un attrait puissant



Les miradors.

pour les natures poétiques ; sans y prendre garde, le monsieur s'est approché du bord et, penché sur la balustrade, il se perd dans une contemplation voisine de l'extase. A-t-il entrevu les

sirènes des Minnesingers chargées de veiller sur l'or du Rhin, ou le vieux Rhin lui-même, nul ne le saura jamais !... Tout à coup un faible cri s'éleva dans le grand fracas des eaux, le parapluie a oscillé sous une douche plus forte et... le chapeau de la dame est parti pour Bâle avec le fleuve !

N'oublions pas une autre beauté du château de Lauffen, un kiosque vitré en verres de couleur, dans lequel les amateurs peuvent s'offrir la vue de la chute, en rose, en bleu tendre, en jaune, en bleu sombre ou en violet pour les effets de nuit, en rouge pour les effets d'incendie, enfin dans toutes les couleurs du prisme.

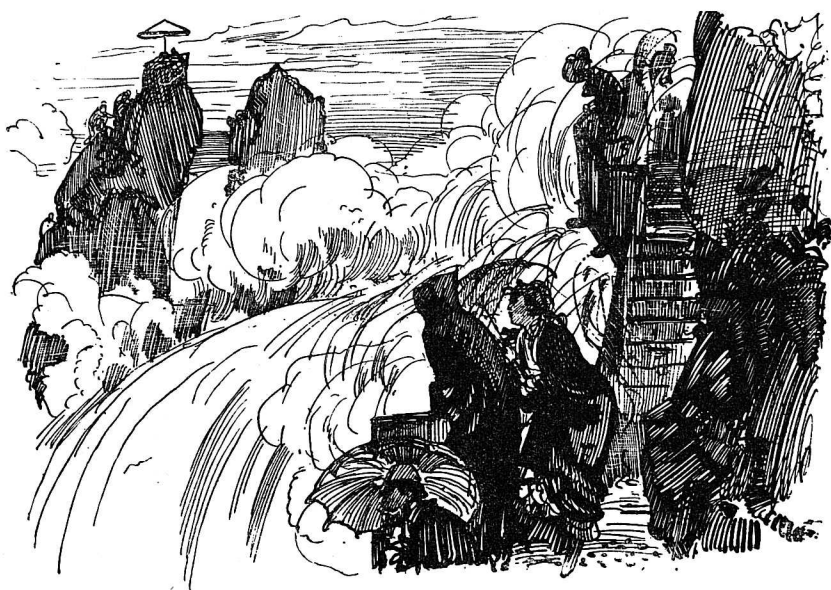
Ce château de Lauffen, qui voit passer maintenant tant de touristes, qui tressaille aux coups de sifflet du chemin de fer passant dans ses caves, a vu dans son temps quelques jolies choses ; la plus belle est assurément sa défense par un seul homme contre toute une armée.

Le duc d'Autriche y assiégeait, au commencement du quinzième siècle, un baron de Fulach ; par une belle nuit sans lune, la garnison, se voyant à bout de ressources, descendit au Rhin avec des échelles de cordes, et s'échappa en ne laissant qu'un homme seul dans le manoir. Cet assiégé obstiné continua la défense pendant plusieurs jours avant de demander à traiter ; une capitulation en bonne et due forme fut signée, et lorsque, suivant les conventions, le pont baissé, la herse levée, la garnison dut défiler avec les honneurs de la guerre, les assiégeants virent avec étonnement s'avancer le seul et unique défenseur du castel.

Les vainqueurs ne gardèrent pas longtemps le château, les

gens de Fulach, aidés par les habitants de Schaffhouse, revinrent une autre nuit, surprirent le château et en chassèrent la garnison ; ce fut à la suite de cet événement que Schaffhouse, abandonnant l'Autriche, se tourna du côté des confédérés.

Il y a de l'autre côté de la chute un autre château plus petit, le château de Wœrth, d'où l'on peut gagner en bateau le rocher déchiqueté qui pointe au milieu du fleuve et l'escalader jusqu'au parapluie planté au sommet ; mais l'entreprise, pas très-commode, est réservée surtout aux Anglais.



Sous la chute.

Ce château de Wœrth, simple tour carrée, autrefois dépendance du voisin d'en face, est aujourd'hui un hôtel-restaurant enfoui sous les peupliers et réuni à la terre ferme par un pont de bois.

La chute s'aperçoit de là dans toute sa largeur avec ses deux rives, la falaise de Lauffen et les usines si pittoresquement installées sur la rive droite, dans un fouillis d'arbres et de rochers, perchées sur des pointes ou sur des îlots, traversées par des morceaux du Rhin, des petits fleuves qui écument et cascadenent comme leur père, et courent se jeter, comme lui, la tête en bas du haut des grands rochers.

Pour peu que l'on s'attarde à la chute et que l'on rentre de nuit à Schaffhouse, il faut s'attendre à être forcé de chercher son hôtel à tâtons. Tout est fermé, éteint, endormi ! C'est à peine si quelques lumières clignotent par-ci par-là tout en haut des pignons et nous montrent que les Schaffhousois n'ont pas subitement déménagé. Tant de clochetons et de girouettes se hérissent que l'aspect de quelques places devient de plus en plus féodal, et que le château de l'Unnoth, à l'ombre duquel on va dormir pourtant, paraissant au-dessus des toits, géant tout noir détaché sur un clair de lune, prend la mine d'un vieux burg aux tours scélérates accroupi sur la vallée.



CHAPITRE TROISIÈME

CONSTANCE

Les fresques de l'hôtel de ville. — Le Münster. — La douane. — Les bagages de l'empereur Sigismond.

Le Rhin, si mauvais garçon après Schaffhouse, est entre cette ville et Constance d'une placidité exemplaire. Il coule entre deux rangées de collines verdoyantes, mouvementées seulement au sortir de Schaffhouse.

C'est moins comme excursion que comme bain d'air et de soleil qu'il faut considérer cette promenade. La Suisse, qui a inventé les cures de raisin et les cures d'air, pourrait faire aussi quelque chose avec les cures de bateaux à vapeur, à ce titre la course de Schaffhouse à Constance pourrait être recommandée

comme début dans le traitement, c'est doux et tranquille, calme et rafraîchissant.

Le bateau à vapeur met quatre heures pour franchir les huit ou dix lieues de rivière.

Parmi les douze ou quatorze stations du bateau, il faut citer Diessenhofen et Stein, curieuses toutes petites villes penchées sur le fleuve, au pied de coteaux que surmontent des châteaux ruinés. Leurs pittoresques maisons, serrées les unes contre les autres, se poussent et se hissent devant le fleuve, dominées çà et là par quelques vieilles tours, restes de leurs fortifications.

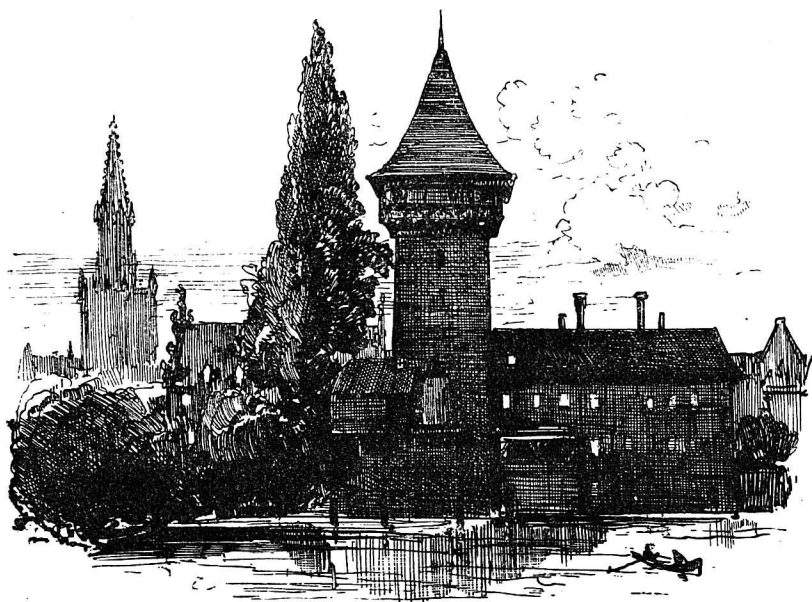
Diessenhofen était jadis à elle toute seule une république ; chacun de ces deux bourgs a son pont de bois aux arches très-basses en tout temps, mais encore plus basses au moment des grandes eaux. Lorsque le Rhin est gros, il faut, pour passer dessous, abattre jusqu'à la cheminée de la cuisine et raser le bateau comme un ponton ; les voyageurs bien faits sont tenus de s'asseoir pour ne pas être décapités. Notre bateau frise en passant le haut des petites arches de Diessenhofen, un voyageur manque d'y perdre au moins son chapeau ; instruits par l'expérience, nous regardons avec anxiété du côté du pont de Stein en nous demandant si réellement nous passerons. Les gamins nous contemplent du haut du pont ; en France, ils crieraient : Passera ! passera pas ! à Stein ils se contentent de rire. Et nous passons tout de même, mais il ne s'en faut que de quelques centimètres ; si le Rhin grossit encore, les bateaux devront passer par-dessus le pont.

Un peu plus loin vient Steckborn, autre petite ville qui possède tout à fait dans le Rhin un vieux et noir château carré

coiffé d'une sorte de marmite renversée et flanqué de quatre petites tourelles à la coiffure non moins bizarre.

Le Rhin s'élargit ensuite, on passe devant l'île de Reichenau, couverte de vignes. Voici en face le château d'Arenaberg, simple maison de campagne célèbre par le séjour de la reine Hortense, et plus loin Gottlieben, vieux château restauré.

La ville de Constance, dominée par sa belle cathédrale, appa-



La Tour du Rhin.

rait à l'horizon et bientôt le bateau débouche dans la grande nappe du lac pointillée de voiles blanches et sillonnée de nombreux bateaux à vapeur. Après avoir doublé une petite île charmante couverte d'arbres au-dessus desquels se dessinent les bâtiments d'un immense hôtel, on entre dans le port que protège, du côté du large, une belle jetée terminée par un vrai phare.

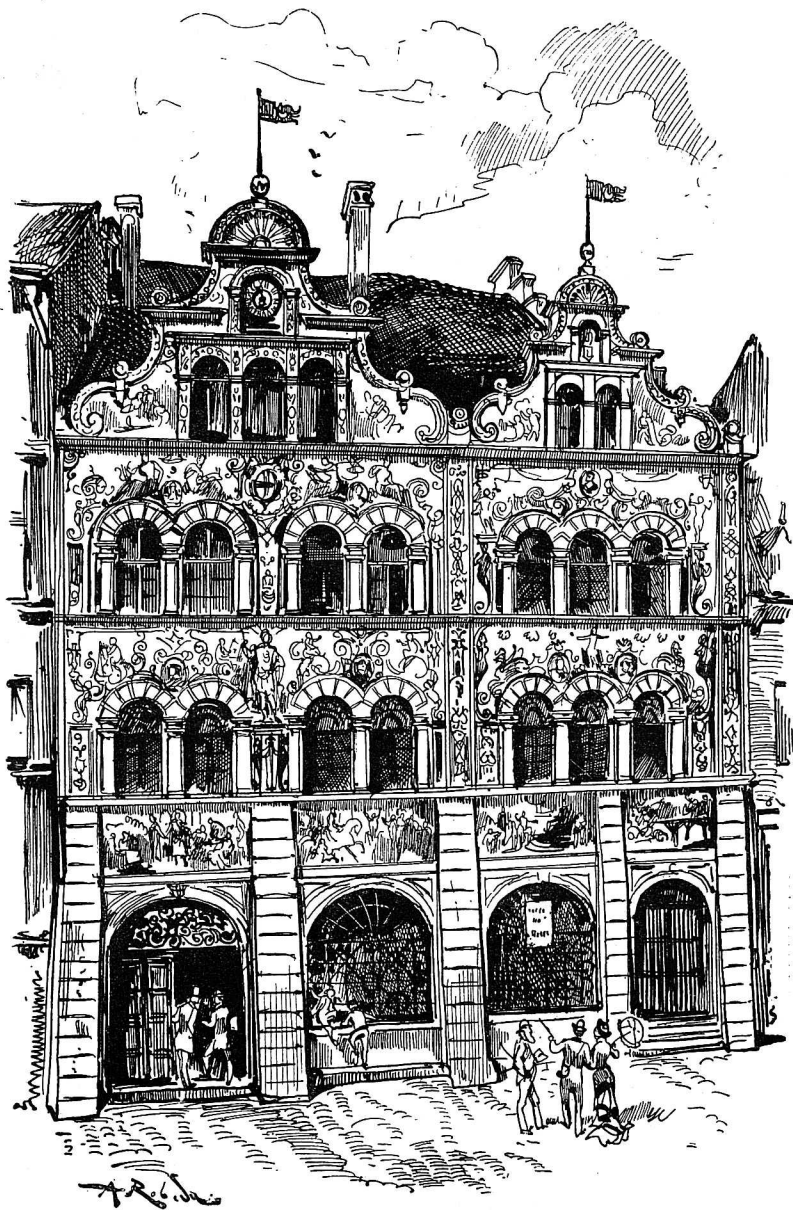
L'aspect de la ville, en débarquant, promet bien des choses intéressantes ; on a eu le temps d'entrevoir les vieilles tours qui la gardaient du côté du Rhin, et sa façade sur le lac se développant sur une longue ligne dominée par quelques clochers et par le Münster, n'est pas moins agréable ; au premier plan, sur un fond de pignons et de tourelles, se détache la masse sombre de la douane. C'est le bâtiment du concile de 1414.

Derrière la douane s'ouvre la grande rue. Au premier coup d'œil on voit que l'on a quitté la Suisse, et que l'on foule le sol de la caserne allemande, il y a autant et peut-être plus de soldats que d'habitants par les rues. Le petit morceau de terrain de la rive gauche du Rhin sur lequel Constance est bâtie appartient au grand-duché de Bade, mais un des faubourgs de la ville est suisse.

Une petite chose indique encore bien mieux l'Allemagne, c'est une Victoire de bronze élevée sur la place avec la date de 1870, statue lourde et massive, Victoire peu aérienne qui porte des jupes longues et presque une crinoline.

Sur le piédestal, deux longues colonnes de noms indiquent à combien ce funèbre trophée revient à la ville de Constance.

L'hôtel de ville de Constance, non loin de là, attire soudain la vue par une débauche de couleurs et de décorations. Sur la rue, c'est moins un édifice qu'un salon de peinture ; de la base aux cheminées, il n'existe pas un centimètre de façade qui ne soit chargé d'un emblème allégorique quelconque ; de la peinture partout, des tableaux, des scènes historiques, des portraits, des vues, des allégories, des figures décoratives, des femmes, des enfants, des chimères, des arabesques, etc., etc.



Hôtel de ville de Constance.

Cet hôtel de ville se compose, par devant, de deux maisons accouplées surmontées de girouettes, et par derrière, d'une autre construction plus monumentale, séparée des premiers bâtiments par un petit jardinet. Le tout formait autrefois les hôtels des corporations des tisserands et des maraîchers; achetés par la ville, ils ont été réparés et embellis en 1593. Les fresques de la façade extérieure sont modernes, la décoration commence au-dessus du rez-de-chaussée par quatre scènes de l'histoire de Constance.

On vend une explication de toutes ces peintures dans un français amusant, où l'on voit entre autres choses « que *la navigation et la tour de la cathédrale* sont représentées par de gracieuses groupes d'enfants ».

Une autre de ces descriptions est encore à citer; il s'agit des fresques du second étage, la Musique y est convenablement traitée dans le panneau de gauche, mais voyez celui de droite consacré à la Poésie :

« On trouve à droite une représentation de la *Poésie* avec le portrait de *Henri Blarer*, le restaurateur de l'hospital d'ici. »

Avis aux jeunes et naïfs Constançois qui se hasarderaient à faire vibrer les cordes de la Lyre !

Le premier des grands tableaux a pour sujet : l'empereur Frédéric Barberousse, traitant de la paix avec les Lombards, à Constance, en 1183. Dans le fond, dit le livret, de belles jeunes filles couronnent les étendards des guerriers allemands.

La seconde fresque représente l'entrée d'un Hohenstaufen à Constance. La troisième rappelle la cérémonie d'investiture de

l'électorat de Brandebourg, en 1417, et la quatrième, un épisode sanglant du siège de Constance par les troupes de Charles-Quint, en 1548.

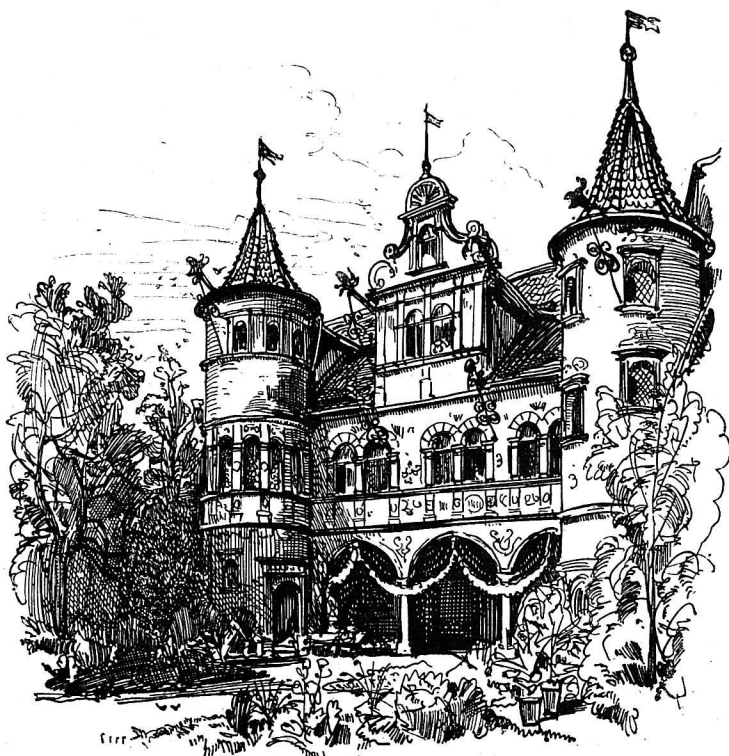
La ville attachée à la réforme et à la ligue de Smalkade, fut surprise par trois mille Espagnols, un vif combat s'ensuivit, les bourgeois ayant repoussé l'ennemi dans le faubourg de Petershausen, furent refoulés à leur tour jusque sur le pont. Ils demandèrent en vain qu'on leur ouvrit la porte ; pendant l'action, le pont-levis de la tour du Rhin avait été cloué par des traîtres, et les malheureux bourgeois durent combattre sur le pont jusqu'à la mort.

Après les tableaux d'histoire viennent les portraits et les ornements : l'empereur Constantin, fondateur de Constance, tient la tête ; à côté de lui viennent quelques vieux chroniqueurs et le portrait d'une dame contemporaine à anglaises et à bonnet tuyauté ! « Dame très-aimable et sans prétention, dit le guide, qui légua à la ville un grand recueil d'images précieuses auxquelles elle ne travailla que le dimanche. »

Le bâtiment du jardin élevé sur trois arcades est d'un aspect plus sévère : ses vieux murs noircis ont encore des restes de fresques effacées par le temps ; il est flanqué de hautes tours percées de fenêtres pour des bureaux que l'on aperçoit par les petits carreaux ronds à châssis de plomb. Si l'extérieur est bien archaïque avec ses écussons rongés par l'air, ses girouettes et ses longues et fantastiques gouttières à têtes de dragons cornus, ailés, onglés et flamboyants, l'intérieur l'est tout autant. A voir ces sombres salles à voûtes ogivales, ces vieux poêles, ces murs vénérables, on croirait bien avoir sous les yeux les bu-

reaux d'une chancellerie quelconque du seizième siècle ; seuls les employés ne sont pas du temps.

Et parmi toutes les vieilles maisons qui l'entourent ou qui dorment dans les rues solitaires à l'ombre de la cathédrale,



Constance. Cour de l'hôtel de ville.

combien sont aussi des hôtels de corporations ou des maisons de la vieille bourgeoisie d'autrefois. De hauts pignons écussonnés, des portes à armoiries presque effacées, des fenêtres à arceaux gothiques se rencontrent à chaque pas, mais comme l'ancienne cité impériale a perdu les trois quarts de son ancienne popula-

tion, tout cela paraît un peu abandonné et voué désormais au silence et à l'oubli. On s'en rend mieux compte en plongeant, du haut de la plate-forme de la cathédrale, dans les jardins déserts et dans les cours sombres, pressées entre de hauts hôtels ou entourées, comme des cloîtres, de galeries à arcades, sous lesquelles on entasse des charrettes ou des vieux meubles.

La cathédrale est très-remarquable à l'extérieur comme à l'intérieur; au dehors, elle a un cloître restauré et un jardin bien ombragé avec une colonne votive au milieu. Pour l'intérieur, ce n'est pas remarquable qu'il fallait dire, c'est plutôt merveilleux, comme ensemble et comme détails.

Justement à l'occasion de la Fête-Dieu, elle était pleine de verdure, de guirlandes et de branchages, non pas de simples petites branches d'arbres, mais bien d'arbres entiers dressés le long des colonnes, le pied trempant dans un seau de bois; toute cette verdure encadrant les sculptures, accrochée en guirlandes aux colonnes et tombant des voûtes, ajoutait encore à l'effet du vieux Münster.

A l'entrée, d'antiques fresques, un Saint-Christophe à moitié déteint, et un autre encore plus ravagé, doivent dater des premiers temps de la cathédrale. Sur les bas-côtés s'ouvrent de petites chapelles fermées par d'étonnantes grilles de fer, tournées en volutes, tortillées en flammes, tailladées en fleurs, en rosaces, en arabesques, chefs-d'œuvre des artistes serruriers d'autrefois. En fait de boiseries, les stalles du chœur sont admirables de fouillis, et les bancs qui garnissent l'église semblent encore attendre les bourgeoises à cornette du temps jadis. Seuls les confessionnaux Pompadour manquent de gravité.

Leurs ornements rococo contrastent singulièrement avec les pierres tombales des évêques aux épitaphes de cuivre, sur lesquelles on marche, et surtout avec les bas-reliefs armoriés, tombeaux de grands personnages garnissant la muraille. Une de ces grandes armoiries sculptée et peinte est effrayante : deux squelettes aux gestes violents soutiennent l'écusson, c'est d'un effet fantastique.

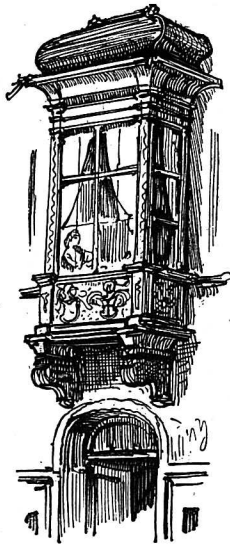
Au milieu de la nef se trouve la pierre sur laquelle Jean Huss, debout et ferme, écouta la lecture de son arrêt, après quoi un légat du pape chargé de le livrer au bras séculier le conduisit à la porte et lui donna solennellement un grand coup de pied dans les reins pour marquer que l'église le rejetait de son giron.

On peut, en revenant vers le lac, visiter la salle où se tint ce fameux concile qui dura quatre ans, brûla Jean Huss et Jérôme de Prague, déposa le pape Jean XXII, le reprit quand il s'échappa en femme et l'enferma au château de Gottlieben. Le concile amena une telle affluence dans la ville que les pauvres habitants durent émigrer vers Saint-Gall, pour faire place à cent vingt mille étrangers, grands et petits personnages, visiteurs austères ou folâtres, parmi lesquels nombre de trafiquants et trafiquantes attirés par ces cérémonies, comme de nos jours ils le seraient par une exposition universelle.

La chronique du concile, par Ulric de Reichenthal, est conservée à l'hôtel de ville ; on peut y voir entre autres choses que la municipalité, jalouse de bien recevoir ses hôtes, engagea, par un chargé d'affaires spécial, trois mille vertueuses jeunes personnes pour embellir la ville. L'encombrement fut énorme ;

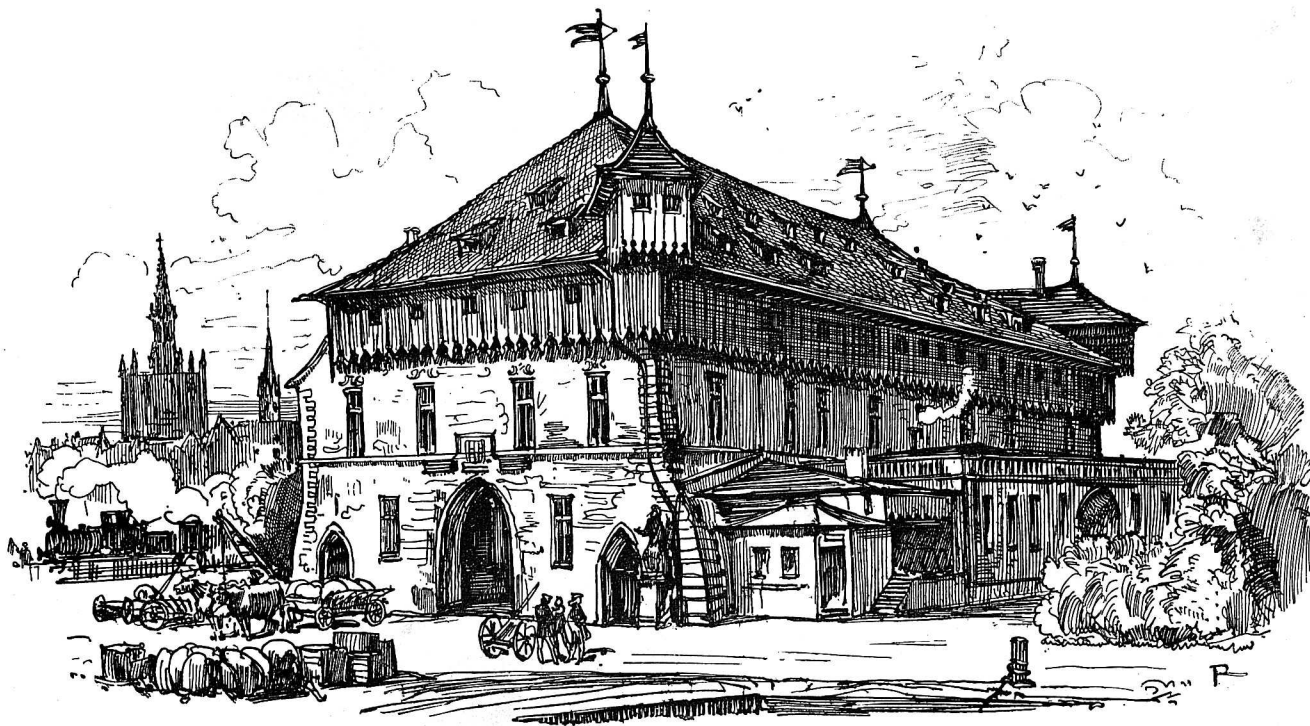
tout ce qui ne put trouver place dans les maisons, dans les couvents, campa sur les places publiques, au bord du lac. Quels tableaux splendides et pittoresques, quels spectacles étincelants et grotesques le Münster a vus défiler !

Le bâtiment du concile sert maintenant de local à la douane; dans le vieux bâtiment où l'on a jadis procédé à la vérification



Un mirador à Constance.

solennelle et au poinçonnage des doctrines, avec peines sévères pour les délinquants, on scrute maintenant les ballots de marchandises. C'est en dehors un grand bâtiment carré, à portes ogivales, couronné d'un grand toit, à trois étages d'ouvertures. L'étage supérieur est plaqué d'une galerie de planches avec deux logettes carrées aux angles. Au rez-de-chaussée s'ouvre une haute porte écussonnée aux armes de la ville, au-dessus de laquelle se lisent des inscriptions latines et la date de 1388. L'intérieur



L'ancien bâtiment du concile,

est noir et sombre, on aperçoit une vaste salle divisée en trois, comme une église, par deux rangées d'énormes poutres de bois. C'est la salle du premier étage, semblablement disposée, qui servit au concile.

De grands bâtiments font pendant à la douane devant le port, c'est la gare et sa haute tour à créneaux. Le quinzième siècle avait donc des chemins de fer? tout est gothique dans cette gare, jusqu'aux chaises des salles d'attente et des restaurations, qui sont des chaires ou des fauteuils de châtelaine. Les plafonds sont dans le même goût; quant à la gare des marchandises, on jurerait qu'elle a servi à un Bahnhof du moyen âge, et l'on pourrait s'attendre à en voir sortir une locomotive crénelée remorquant des wagons à vitraux flamboyants.

En suivant le quai du Rhin, on arrive à l'endroit où se trouvait encore il y a une vingtaine d'années un grand pont de bois du treizième siècle, défendu par une tour. Le pont a brûlé en 1856, il a été remplacé par un pont de pierre et de fer pour la voie ferrée, les voitures et les piétons. Des statues de ducs, de grands-ducs et d'évêques l'embellissent, mais combien l'autre devait être curieux. La tour est restée debout dominant le fleuve de sa haute taille et percée encore de l'ouverture béante qui donnait passage au pont; elle a conservé ses hourds du moyen âge, couronnements de bois ajustés en encorbellement qui protégeaient les défenseurs des créneaux.

Ce côté de Constance a encore de l'allure; à l'autre angle de la ville, à cinq minutes de la première tour, se dresse un autre vieux débris de fortifications, une tour carrée moins haute, pittoresquement placée dans l'eau et reliée au quai par un bout

de rempart à gradins. La silhouette de la vieille ville avec ses clochers et son Münster, ses toits et ses pignons à escaliers, se dessine gothiquement en arrière des deux tours sur un fond de soleil couchant d'un jaune d'or.

Sur l'autre rive est situé le faubourg de Petershausen ; il y a le soir un grand va-et-vient sur le pont aux Statues : les bourgeois de Constance et les gros officiers badois, attirés par la bière et par l'harmonie, se dirigent vers une brasserie musicale qui fait résonner ses instruments dans le faubourg.

L'enceinte est tombée, mais quelques portes existent encore, il faut les chercher en faisant extérieurement le tour de la ville. Les rues campagnardes sont désertes ou peuplées de bandes de candides canards, et cependant au bruit du canon qui tonne au loin, dans un champ d'exercice des artilleurs badois, se mêle un bruit plus rapproché et plus formidable. Qu'est-ce que cela peut être ? On joue aux boules dans une brasserie établie dans un jardin planté sur les anciens glacis. L'endroit est agréable ; sous les arbres, des tables et des bancs sont garnis de buveurs de bière ; un jeu de boules formé d'une galerie de bois couverte tient tout un côté du jardin, et comme tout est en planches, on devine le fracas, quoiqu'on ait matelassé le fond pour amortir les coups.

Non loin de ce jeu de boules se trouve encore une autre porte, la Schnetzthor, haute tour avec un fragment de rempart encastré dans les maisons.

C'est à l'ombre de cette tour que l'on peut voir la petite maison qu'habitait Jean Huss avant son emprisonnement. Un vieux buste est placé au milieu de la façade. Maintenant la maison est une gargote.

Ces vieilles maisons, si chargées d'années qu'elles soient, ne sont pas pour cela plus tristes que d'autres; elles sont généralement très-propres, la façade est blanchie ou couverte d'une écaille de petites ardoises rondes, des fleurs égayent les fenê-



Maison sous les fleurs.

tres ou grimpent aux murailles. Certaines petites ruelles ont l'air de circuler à travers des jardins d'anciens couvents; de grands arbres ombragent la rue par-dessus les murs, des maisons mystérieuses disparaissent sous la verdure; sur d'autres points, de belles et antiques maisons bourgeoises sont garnies du haut en bas de fleurs et de plantes grimpantes, accrochées

à tous les balcons, encadrant toutes les fenêtres et montant jusqu'aux toits. C'est surtout du côté donnant sur le lac que l'on peut entrevoir de ravissants jardins qui débordent de feuillages et de roses; ce côté a la vie et la grâce avec tout autant de vieux souvenirs que les rues intérieures.

Dans celles-ci, l'épicier gothique fleurit encore, les portes des maisons sont ogivales et laissent apercevoir de longs couloirs sombres comme la nuit, ou des boutiques voûtées comme des chapelles.

Des tourelles s'accrochent aux angles, percées de fenêtres à fortes arcatures et à balustrades festonnées de trèfles; les fenêtres des maisons, au lieu d'être éparpillées régulièrement, sont réunies par quatre ou six, séparées seulement par des montants quelque peu sculptés. Il ne manque à ces façades du quinzième siècle que les anciens vitrages remplacés par de vulgaires carreaux.

Il y a aussi quelques-uns de ces miradors ou Erker-fenster qui embellissent toutes les maisons de Schaffhouse, mais on en voit surtout aux façades des dix-septième et dix-huitième siècles remarquables par leur ornementation touffue.

La maison de la poste a une ancienne porte restaurée, surmontée d'un bas-relief portant quelques armoiries au-dessous d'une belle fenêtre à balcon arrondi, en fer curieusement ouvragé. D'autres maisons, auberges ou hôtels de corporations, sont ornées de fresques plus ou moins ravagées.

C'est l'intérieur des vieilles maisons qu'il faudrait voir. Notre hôtel, très-simple extérieurement, est très-curieux au dedans. C'est évidemment l'hôtel d'un ancien patricien de Constance,

aménagé à l'usage des voyageurs. Tout un appartement parisien tiendrait dans la cage de l'escalier, occupée au milieu par un bel escalier de bois à double balustrade. A chaque palier aboutissent d'immenses couloirs mal éclairés par de toutes pe-



Constance. Tourelle gothique.

tites fenêtres. Les murailles sont garnies de vieilles toiles noircies par le temps, ou de petites vues de Suisse de 1815. Le palier du premier étage est occupé par deux antiques meubles faisant l'office d'armoires ; ce sont de ces crédences de style Renaissance, si recherchées par les amateurs, mais celles-ci

sont tellement monumentales, tellement hors de proportions, qu'à la rigueur on en ferait des chambres à coucher.

Dans les chambres, même mobilier bizarre et hétéroclite, notre admiration s'arrête surtout sur les immenses poêles de fonte qui forment avec leurs grands tuyaux des pipes ou des trombones gigantesques. Décidément les poêliers sont des artistes qui mettent dans leurs créations toute la fantaisie possible, le poêle devient un objet d'art et parfois presque un monument.

La salle à manger, haute comme une église, était immense ; on dînait à une table de quarante couverts en tête-à-tête avec des portraits de seigneurs Louis XV ; un seul bec de gaz éclairant la table, le reste de la salle disparaissait dans une obscurité profonde et mélancolique.

Plusieurs des vieux hôtels ont trois ou quatre cents ans d'existence prouvée, sous la même enseigne. Montaigne, dans son voyage, en cite plusieurs et peut-être le nôtre a-t-il hébergé des cardinaux du concile.

Constance a quelques fontaines comme toutes les villes suisses, mais elles sont loin d'être belles. Des chiens sautant sur la margelle et se bousculant pour boire au mince filet d'eau qui tombe, et la manière originale d'emplir des tonneaux d'arrosage sont les seuls souvenirs laissés par ces fontaines. Le tonneau placé sur une petite voiture basse est rangé près du bassin, deux hommes debout sur la fontaine puisent de l'eau à l'aide d'une sorte d'immense cuiller à pot, seau de bois emmanché au bout d'une perche ; le procédé est long, mais pittoresque.

Un bloc de rocher placé dans un renforcement, dans un des

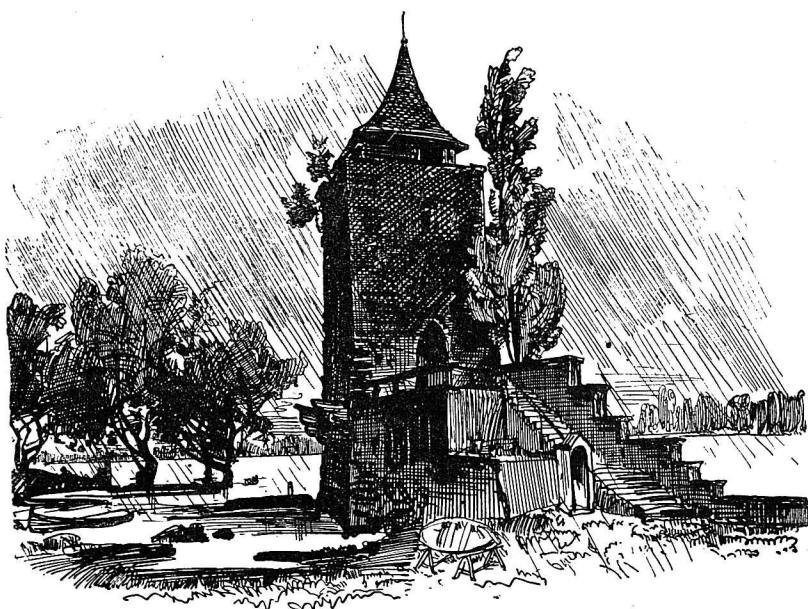
faubourgs, rappelle un épisode du siège de la ville par les Suédois du maréchal Horn pendant la guerre de Trente ans.

L'inscription :

KAMPF MIT DEN SCHWEDEN

1633

indique l'emplacement de la porte Kreuzlingen, où se livra un combat acharné avec les assiégeants.



Vieille tour à Constance.

La frontière coupe le faubourg en deux; le drapeau badois flotte sur un poste à côté du drapeau suisse. Les maisons se touchent, un ferblantier est Badois, son voisin mitoyen l'aubergiste est Suisse, son enseigne l'atteste : *Zum Schweizer Land*, « A la terre suisse. »

Au nombre des maisons historiques de Constance, il en est une qui possède une illustration exceptionnelle. Voyez sur la place du Marché, près de l'hôtel Barbarossa, ce bâtiment à pignons orgueilleux, que l'on appelle la Haute-Maison. Le nouvel empire d'Allemagne est sorti de là. L'aigle de Prusse était alors un oiseau très-modeste qui ne frayait pas encore avec les hautes et puissantes bêtes héraldiques de la ménagerie européenne ; sur cette place, devant cette maison, il a battu de l'aile pour la première fois. Son propriétaire, le burgrave Frédéric de Nuremberg, administrateur du margraviat de Brandebourg, était un vaillant financier, aussi habile en affaires qu'en prouesses de guerre, il avait prêté peu à peu 400,000 florins d'or à l'empereur d'Allemagne Sigismond, lequel avait, comme bien des monarques d'ailleurs, « toujours besoin d'argent, » dit mélancoliquement la chronique.

L'empereur, ne sachant comment payer autrement son créancier, l'investit de la qualité d'électeur de Brandebourg ; la cérémonie solennelle de l'investiture eut lieu devant la Haute-Maison, le 19 avril 1417, elle est représentée par la troisième fresque de l'hôtel de ville.

L'empereur Sigismond aurait mieux fait d'être plus économe, l'aigle a monté en grade.

On peut toutefois l'excuser, après tout, la faute en est aux habitants de Constance. N'avaient-ils pas eu l'audace de retenir les bagages de l'empereur en 1415, lorsque celui-ci, au moment de quitter Constance, à la fin du concile, s'aperçut que les fonds manquaient pour solder sa dépense. L'empereur demanda un petit délai d'un an pour trouver l'argent, et en atten-

dant, ses bagages, saisis par d'outrecuidants huissiers, restèrent en gage dans les bâtiments de la douane. Il fallut bien emprunter pour les en tirer.

A quoi tiennent les destinées des peuples et des empires ! Les huissiers de Constance ont causé tous nos malheurs ! Sans cette saisie malencontreuse, Sigismond n'eût pas eu à emprunter à M. le burgrave de Nuremberg, il n'eût pas eu besoin de le faire électeur de Brandebourg, et... la ville de Constance n'aurait pas eu de monument à élever à ses enfants morts en 1870-71.

Constance étant une ville maritime possède un port, une jetée et même un phare ; des vapeurs et des voiliers entrent journellement dans son port, à certaines heures on voit au loin quatre ou cinq bateaux à vapeur venant des quatre coins de l'horizon, se diriger vers la passe.

Les pavillons de cinq puissances flottent sur le lac de Constance, cinq marines sillonnent ses eaux vertes, celles de Suisse, d'Autriche, de Bavière, de Wurtemberg et de Bade. Quand le bateau suisse de Schaffhouse est arrivé, une autre colonne de fumée se dévide à l'horizon, c'est le bateau bavaïois de Lindau. La cloche sonne, il passe la jetée et vient déposer ses passagers sur le quai devant le chemin de fer. Une autre cloche se fait entendre, c'est le bateau wurtembergeois de Friedrichshafen qui se présente.

La gare et ses restaurations moyen âge s'emplissent de voyageurs qui vont s'éparpiller en Suisse. Pendant ce temps les bateaux se garnissent de marchandises et se reposent en attendant l'heure du départ, de nouveaux passagers s'installent à bord,

les tentes sont parées à l'arrière, la table est mise sur le pont pour les voyageurs des premières tandis qu'à l'avant des Tyroliens assis à l'ombre des ballots de marchandises fument philosophiquement de belles pipes.

La jetée, très-étroite digue de pierre, se termine par une jolie petite tour derrière laquelle s'abritent les pêcheurs à la ligne. Une pointe de terre, ou plutôt une île, car elle est séparée de Constance par un bras du Rhin canalisé, empêche de voir la sortie du fleuve, on n'aperçoit du port que la pointe de terre qui sépare l'Untersee de l'Ueberlingensee, extrémité nord du lac de Constance.

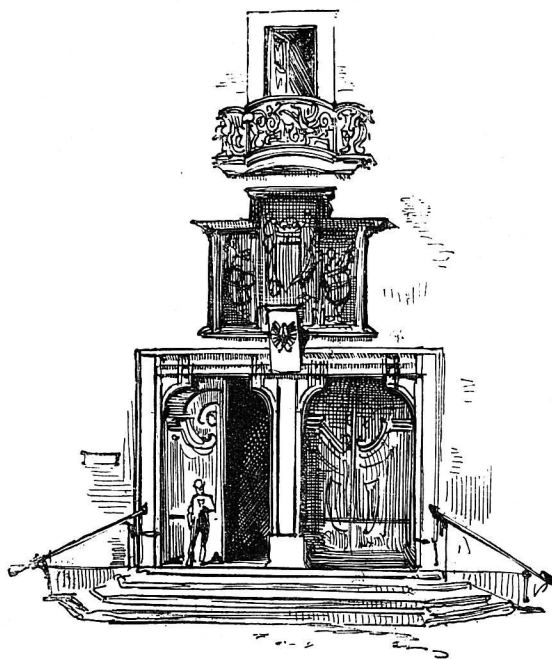
En suivant la rive derrière la douane et le long du chemin de fer, on peut entrer dans la petite île par un pont jeté devant l'hôtel Insel, grands bâtiments à pignons qui dominent tout ce côté. Un petit sentier fait tout le tour de l'île sous les arbres et les buissons. Il y avait jadis sur ce terrain une église et un couvent de dominicains ; l'église est devenue une fabrique ; du couvent, qui servit de prison à Jean Huss, il ne reste que quelques arcades à jour, couvertes par le lierre, et un tout petit morceau de muraille adaptée à une maison d'habitation.

Le lierre et les lianes s'accrochent aux pierres noires, et l'on est tout surpris de voir de jolis rideaux et des meubles tout neufs derrière les fenêtres ébréchées d'une ruine.

Les distractions n'abondent pas à Constance ; quand on a suffisamment exploré les vieilles rues désertes où seul retentit le bruit cadencé des bottes des soldats badois, il ne reste plus qu'à se mettre en quête d'une excursion quelconque sur terre ou sur mer.

Justement toute la bande des bateaux venait de s'envoler sur le lac, la terre seule nous restait. Nous résolûmes d'aller revoir Gottlieben et Steckborn, deux petits bourgs que nous avions aperçus entre Schaffhouse et Constance.

Le premier de ces deux pays, Gottlieben, a un château;



Porte de la poste.

mais ce n'est pas ce château qu'il faut voir, quoiqu'il ait servi de prison en même temps à Jean Huss et au pape Jean XXII; il a été restauré et retapé de fond en comble, ses créneaux ont un aspect honnête et bourgeois qui ne passionne nullement. Il y a dans le bourg de belles maisons à pans de bois assez curieuses avec leurs grands pignons et leurs tourelles.

Mais il était écrit que notre excursion ne marcherait pas

sans encombre. Juste au moment où Gottlieben commençait à nous paraître agréable et où nous étions presque reconciliés avec le château, un orage éclate et débute par une magnifique ondée versée à pic, comme si le Rhin nous tombait sur la tête.

Redoublant d'énergie dans le malheur, nous retournons à Ermatingen chercher le chemin de fer pour Steckborn, avec l'espérance que, pendant le trajet, l'orage serait parti pour le grand-duché de Bade.

Vain espoir : en descendant à Steckborn, nous rattrapons l'orage, ou plutôt l'orage nous rattrape, nous saisit et nous roule.

C'est très-beau, mais d'un genre de beauté trop particulier ; les vieilles maisons semblent se contorsionner sous les douches qui tombent sans relâche sur leurs ardoises, les girouettes éplo-rées tournent comme si elles avaient perdu la tête, poussant en signe de détresse des grincements lamentables et se répondant de pignon en pignon.

Le vieux château résiste courageusement au Rhin qui bat ses murailles noires et aux flaquas d'eau qui s'écrasent sur son toit, avec autant de bruit que si elles tombaient sur une gigantesque casserole ; il brandit toujours les cinq broches de ses tourelles et ses cinq malheureuses girouettes, immobiles et muettes celles-ci, girouettes paralytiques pour cause de rouille probablement ; la pluie tombe encore quand nous reprenons le train de Constance trois heures après, elle tombe toujours quand nous débarquons, elle tombe pendant toute la soirée, accompagnant de son bruissement monotone cette éternelle musique qui résonne par toute la patrie allemande, la véritable musique nationale, le bruit sur le pavé des fortes bottes des militaires allemands.



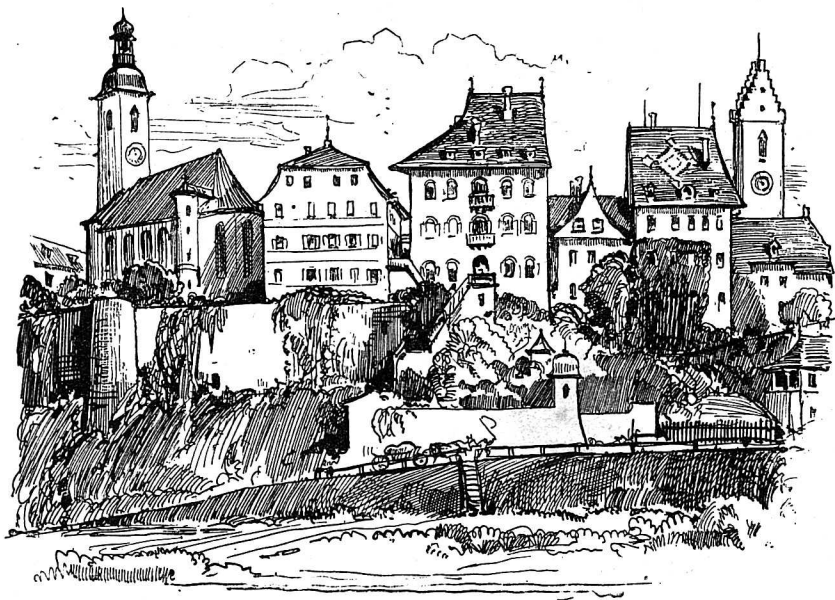
CHAPITRE QUATRIÈME

ROMANSHORN, FRAUENFELD, WINTERTHUR.

La brise et les vagues.— Premier aspect de Frauenfeld.— Enseignes paraphes et gargouilles indomptées.

Romanshorn, 30 degrés à l'ombre ! Grand soleil le lendemain de ce jour humide, plus de flaques d'eau, plus de parapluies. Rien ne gêne l'admiration comme les parapluies ! aussi, après une dernière visite à la Douane pour donner avant de partir un coup d'œil à la salle du concile et aux souvenirs de ces grands événements, vieux fauteuils du pape et de l'empereur, bibelots que l'on y conserve côte à côte avec des curiosités hindoues, nous partîmes pour Romanshorn par le plus long, c'est-à-dire par le lac.

Il fallait d'abord aller à Friedrichshafen, ville wurtembergeoise sur l'autre rive, et revenir sur celle-ci à Romanshorn, ce qui faisait un assez joli détour, mais enfin c'était plus agréable qu'une demi-heure de chemin de fer en plaine.



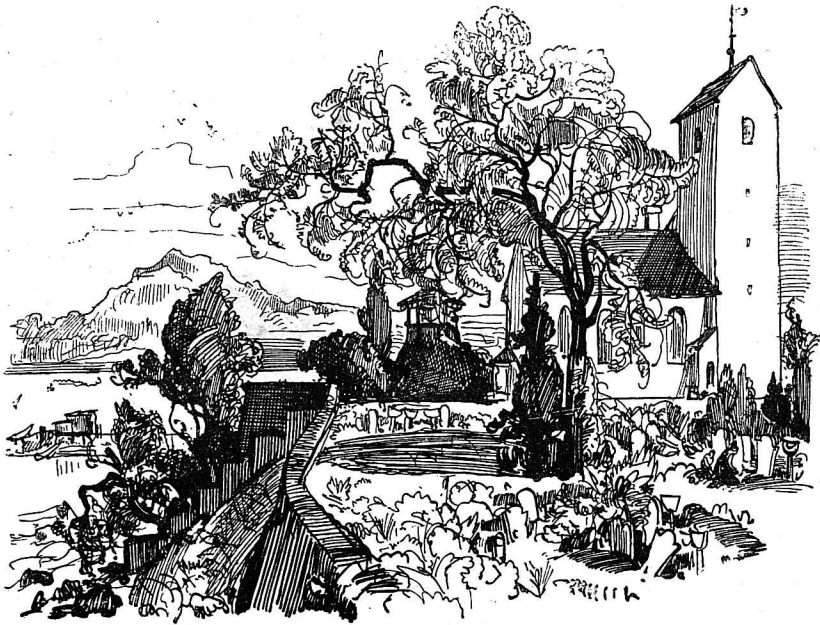
Frauenfeld.

Des voyageurs enthousiastes ont chanté les beautés du lac de Constance, et pourtant dans la partie nord le site est bien ordinaire. Toute la rive est plate, quelques ondulations se font à peine sentir autour de Constance, simples collines verdoyantes qui semblent maigres dans ce pays.

En arrivant au milieu du lac la scène change, on a perdu de vue la silhouette dentelée de Constance, on tourne le dos aux plaines du Nord et l'on aperçoit au fond le massif de montagnes

d'où s'échappe le Rhin, une muraille bleue hérissée de pics neigeux.

C'est le beau côté du lac, celui qui rappelle les horizons du Léman, avec cette différence qu'il n'est pas bordé, comme lui, de deux lignes de chalets anglais et de maisons de campagne de rentiers cosmopolites.



La terrasse de l'église, à Romanshorn.

Le temps nous manque pour aller jusqu'au bout du lac et pour remonter un peu la vallée du Rhin ; il faut nous contenter de cette petite traversée et voguer vers Romanshorn pour rentrer en Suisse.

Un grand soleil de juin chauffe le lac et le transforme en une petite Méditerranée : le ciel est d'un bleu intense ; sauf quelques flocons blancs en train de s'évaporer ; le lac lui-

même devient presque bleu, au grand déplaisir probablement du jeune Rhin aux eaux vertes.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, nous débarquons à Romanshorn chauffés à blanc. Au lieu de lézarder au soleil, comme nos passagers bavarois qui cherchent à faire de l'ombre avec la fumée de leurs pipes, nous explorons vaillamment et mettons le cap sur la terrasse de l'église.

L'église de Romanshorn se dresse sur une petite hauteur d'où la vue s'étend sur le lac jusqu'aux montagnes du Tyrol, un petit cimetière s'abrite au pied de la tour entièrement blanche, et vient finir en terrasse à 10 mètres des premières vagues. L'endroit est charmant. Romanshorn, petite ville très-ordinaire, très-propre et très-rangée, n'a rien de bien intéressant à offrir au voyageur, elle n'a que ce coin, cette église et ce cimetière en terrasse au-dessus du lac, mais cela suffit, le charme est assez grand pour que plus tard le nom de Romanshorn n'éveille que de bons souvenirs.

C'est ce coin seul que nous voulons voir. Dans le pays il n'y a que des maisons neuves entourées de jardins où les commerçants eux-mêmes, cachés par la verdure ont l'air de s'être retirés à la campagne. Dans la rue qui monte à l'église, les maisons, plaquées sur toute leur hauteur de petites ardoises rondes comme des écailles de poissons, ressemblent presque toutes à des fermes. On passe devant l'ancien château des abbés de Saint-Gall, attenant à l'église, et soudain les souffles de la brise viennent vous rafraîchir le visage, le lac apparaît au delà d'un étroit plateau couvert de petites tombes.

Enfin voici de l'ombre, et assis sur le parapet, derrière l'église,

on se laisse délicieusement bercer par la vague qui déferle au pied de la terrasse sur de grosses pierres, presque des roches, couvertes de végétation, fleurs et arbustes en fouillis, arbres courbés dont la tête semble vouloir participer aux bains voluptueux que prennent les racines.

La vague qui déferle, la brisée qui souffle, paraissent peut-être des expressions bien maritimes, et cependant elles sont justes. Il y a de la brise et des vagues. Par ce grand soleil, le lac a un faux air du golfe de Naples, et la brise est même meilleure que celle de la Méditerranée, car elle vient toute fraîche des glaciers tyroliens ; c'est elle qui fait friser les eaux du lac et qui les coupe de petites raies blanches imperceptibles au large, mais qui s'élargissent et viennent finir, avec des flots d'écume, au pied de la terrasse.

Tout au fond, à l'extrémité du lac, se dessinent les montagnes d'Appenzell et du Vorarlberg, à peine estompées, teintes de bleu et tachetées de plaques blanches ; plus en face, sur les rives badoises et wurtembergeoises, quelques villes se distinguent à quatre ou cinq lieues ; dans ces lointains azurés paraît un seul point mobile, c'est le panache de fumée du bateau à vapeur de Lindau, impatiemment guetté par les voyageurs qui n'ont pas eu le courage de monter jusqu'à l'église et qui, réfugiés à la restauration de la gare, appellent de nombreux glass-bier à la rescousse contre la chaleur et l'ennui.

L'église est toute blanche, extérieur et intérieur ; l'entrée, précédée d'un petit portique, est gracieusement enguirlandée ; comme dans le Münster de Constance, des branches d'arbres garnissent la nef et des guirlandes s'entrelacent aux croisées,

souvenirs de la Fête-Dieu que l'on retirera lorsque tout sera fané.

Le château, situé derrière l'église est sans importance, c'est plutôt une grande maison qu'un manoir, les sculptures que l'on distingue de loin sur sa façade ne sont de plus près que de simples trompe-l'œil. Ce château, maintenant propriété particulière arrangée au goût moderne avec parc et belvédère, appartenait jadis au couvent de Saint-Gall, seigneur de tant de pays, couvent batailleur et conquérant, si souvent en guerre avec ses sujets ou ses voisins, les Waldstœtten.

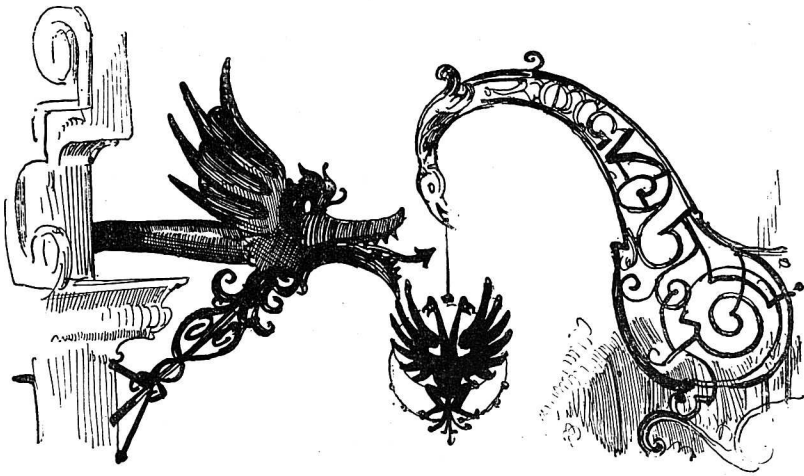
Frauenfeld, la capitale de la Thurgovie, est aussi une toute petite ville, cinq mille habitants et trois ou quatre rues parallèles sans grand intérêt.

L'apparence était cependant meilleure en arrivant : la ville s'aperçoit en sortant de la gare, bien assise au sommet d'un monticule autrefois cerclé d'une ceinture de murailles. Elle se développe en longueur à une trentaine de mètres au-dessus de la plaine ; des morceaux de remparts et de tours soutiennent encore la crête de la colline, rompus par endroits pour laisser descendre des jardins en pente ou des chemins courant à mi-côte.

Sur la gauche, les murailles escaladées par le lierre et la végétation forment terrasse et portent l'église et son clocher, peu remarquables comme architecture, mais admirablement bien plantés en vedette sur les remparts. Une ligne de hautes maisons couronne la colline avec une irrégularité pittoresque. Ce sont de très-hauts et très-puissants logis à toits majestueux, à

balcons et à belles fenêtres; leurs jardins mouvementés et accidentés forment des escaliers de verdure sur le flanc du coteau et se continuent par des encadrements de lierre aux grands perrons et aux fenêtres.

A quelque distance une vieille tour regarde la plaine par-dessus la première ligne des maisons ; c'est le clocher de l'église réformée, couronnée d'un étroit pignon à escalier ; non loin de



A Winterthur.

là s'élève encore une autre vieille tour, militaire celle-ci, reste de la résidence des baillis suisses gouverneurs de la Thurgovie et enclavée maintenant dans les maisons.

De l'autre côté de ces maisons, dans la ville elle-même, il n'y a rien à voir. Quand, plein d'espoir, on a grimpé par le plus court au sommet de la colline, on se trouve dans une belle rue tranquille et propre, sans grand caractère, derrière laquelle court parallèlement une autre rue tranquille et propre. Et c'est tout ; il y en a bien encore une troisième, mais elle est aussi tran-

quille et aussi peu intéressante que les autres. A moins de massacrer le temps à contempler les sorties d'écoliers et d'écolières courant pieds nus sur les cailloux, ou les exercices des soldats dans la cour d'une grande caserne que l'on domine du haut de la ville, on n'a plus qu'à opérer une retraite prudente sur la gare et à prendre son billet pour Winterthur.

Winterthur est connue pour ses démêlés avec Zurich et ses fabriques de locomotives. Aura-t-elle une figure historique ou une figure industrielle ? C'est ce que nous allons voir.

Il est dès le premier abord facile de s'apercevoir que la ville a dépouillé depuis longtemps ses atours de vieille cité pour prendre résolument le caractère et les ornements d'une ville moderne.

Aspect très-ordinaire, rues tout à fait quelconques ; décidément c'est une ville banale ; c'est à peine si elle a un tant soit peu le caractère suisse. Heureusement il y a de belles enseignes aux auberges de sa grande rue et des gargouilles de fer extraordinaires au clocher de son église paroissiale.

Ces enseignes sont peut-être les plus monumentales de la Suisse, ce sont des arabesques jetées au milieu de la rue, contournées et tarabiscotées à plaisir ; un aigle noir qui se balance au bout d'une énorme fioriture de fer fait très-bonne figure à l'entrée de la ville.

Les gargouilles fantastiques de l'église sont les plus réussies de toutes celles qui tirent la langue au sommet de tous les édifices helvétiques.

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes.

Schaffhouse, où tant de reptiles, dragons et serpents se tordent

sur les murs et menacent le passant de leurs dards tortillés, Schaffhouse même est dépassée, le premier prix revient aux gargouilles de l'église de Winterthur.

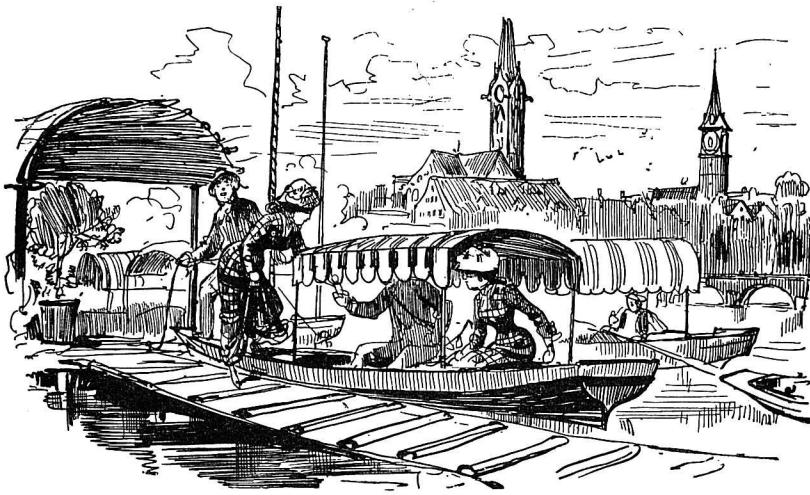
Après cette justice rendue aux enseignes et aux gargouilles, que dire de Winterthur ? En fait de monuments, elle a dans la grande rue un ancien hôtel de ville à créneaux et des bâtiments modernes de banques, casinos, écoles, etc..., établissements scientifiques, industriels et commerciaux plus recommandables pour les services qu'ils rendent que par leurs agréments extérieurs.

Winterthur continue sa lutte avec son ancienne ennemie Zurich. Son chef-lieu est irrégulier et tortueux, Winterthur a des rues droites et parallèles, des maisons aussi régulières et aussi bien rangées que possible. Zurich a un très-grand boulevard, Winterthur possède mieux encore, un passage Jouffroy tout battant neuf, ouvrant dans une façade ambitieuse à colonnade et à balustres ! C'est ainsi que se poursuit la lutte séculaire commencée les armes à la main entre Winterthur, ville dévouée à l'Autriche, assiégée maintes fois et enfin achetée par les Zurichois.

Winterthur étant une de ces villes à « *bifurcation, 10 minutes d'arrêt, buffet,* » un rendez-vous de locomotives toujours affairées, toujours soufflantes, et courant sans cesse les unes après les autres sur une infinité de lignes ferrées qui se croisent et s'entre-croisent, sa gare est toujours pleine d'une foule de voyageurs arrivant et repartant par fournées pour tous les coins de la Suisse : touristes, paysans, pensionnats en tournée, etc.

Ces promenades d'écoles sont très-communes en Suisse,

les demoiselles aussi font leurs petits voyages en zigzag ; en passant à Winterthur nous nous trouvons au milieu d'un chassé-croisé de pensionnats : des pensionnats de Winterthur s'en vont à Schaffhouse, des pensionnats de Schaffhouse se dirigent vers Zurich ; quelques-uns partent en tournée d'herborisation ; toutes ces demoiselles, de la plus grande à la plus petite, ont le bâton à la main et la boîte verte en bandoulière.



CHAPITRE CINQUIÈME

ZURICH

Le long de la Limmat. — Le Petersberg et le Lindenhof. — Le bastion du Chat. — La société des Boucs. — Combats navals, l'Ours, l'Oie et le Canard.

Les premières approches de Zurich ne sont pas d'une couleur précisément agréable ; le chemin de fer venant d'Aarau-Baden a traversé pour y arriver une contrée doucement mouvementée, couverte de bois, parsemée de vieilles ruines et de villés bâties sur des collines encaissant des rivières au cours rapide, mais dans les environs immédiats de Zurich ce caractère agreste a disparu, la campagne est devenue la banlieue, laquelle banlieue, comme toutes celles des grandes villes, n'est qu'une interminable défilade de bâtisses vulgaires, d'usines et de cités ouvrières.

Devant la gare commence un grand boulevard tout neuf conduisant au lac. Des constructions commencées et des démolitions presque achevées montrent que les temps sont venus, l'expropriation sévit, le règne du boulevard commence !

Des craintes sinistres vous empoignent à l'âme pour le vieux Zurich des anciennes gravures ; ne faut-il pas en faire son deuil ? N'a-t-il pas péri écrasé sous les hôtels de première classe, et sous les énormes édifices du nouveau boulevard ?

Aux premières enjambées faites de l'autre côté de la Limmat, les angoisses se calment, on reconnaît que tout n'a pas été démoli pour la construction du Zurich tout neuf qu'on aperçoit de la gare, et que derrière les confortables édifices et les palais flambants, polis et astiqués, bien des bons coins de vieille ville se retrouvent encore ! Voici le long de la Limmat deux lignes de pignons et de toits à terrasses, qui se profilent sur le ciel avec des zigzags, des mouvements de terrain brusques, des fonds, des ressauts, des hauts et des bas pleins de promesses.

Le vieux Zurich, gai, bruyant et pittoresque est retrouvé.

La Limmat, sortant du lac de Zurich, après y être entrée à l'autre extrémité sous le nom de Linth, divise Zurich en deux parties, le grand et le petit Zurich, — ce dernier devenu plus grand que l'autre par la construction des nouveaux quartiers. Les rives s'élèvent assez rapidement pour former à gauche les collines du Lindenhof et à droite celles du Zurichberg ; c'est dire qu'il faut toujours monter dans la grande comme dans la petite ville. Un seul des côtés de la Limmat possède un quai ; c'est le côté droit, les maisons de l'autre rive trempent



Vieilles maisons du Limmat-Quai.

dans l'eau, sauf à l'extrême pointe vers le jardin public et le débarcadère des bateaux. La Limmat dans Zurich est assez large, ses eaux tumultueuses et bruyantes courent avec rapidité par larges nappes, blanchies par endroits de tourbillons d'écume ; elles battent à grand fracas les pilotis des ponts et vont s'engouffrer dans les écluses des moulins et des usines, grands bâtiments de cinq étages bâtis sur la rivière même et occupant entièrement, sauf un passage étroit, les deux derniers ponts du côté du chemin de fer.

Il y a deux autres ponts vers le lac beaucoup plus agréables comme situation. Le pont de pierre donnant sur le lac est flanqué du vieil entrepôt d'un côté, et de l'ancienne Wasser-Kirche, aujourd'hui bibliothèque et musée, de l'autre. La cathédrale et l'église du Fraumünster se font également pendant à quelques pas de chaque extrémité, et dans le fond se déploie la nappe blanche du lac, encadrée de montagnes.

L'avant-dernier pont est le plus curieux de tous ; le bâtiment des boucheries et l'hôtel de ville, construits sur voûtes, gardent l'entrée du côté de la grande ville. Vers la rive gauche le pont s'élargit et se divise en deux branches, tournant autour d'un vieil hôtel bâti en partie sur le pont au-dessus de la Limmat qui forme un gouffre noir et grondant sous ses pilotis. Un marché se tient sur ce pont pendant une partie de la journée ; le vieux pont à pilotis, les paniers, les tentes irrégulières des marchandes, les groupes de ménagères et les antiques maisons de la rive gauche, tout cela forme un tableau mouvementé que la bruyante Limmat égaye encore de sa musique. Ce pont donne au centre d'un fouillis de hautes et

vieilles constructions bizarres, bâties en tas sur les flancs de la colline de Saint-Pierre, quartier pressé et serré, perforé d'un réseau de petites ruelles qui grimpent à l'église et à la terrasse de Lindenhof.

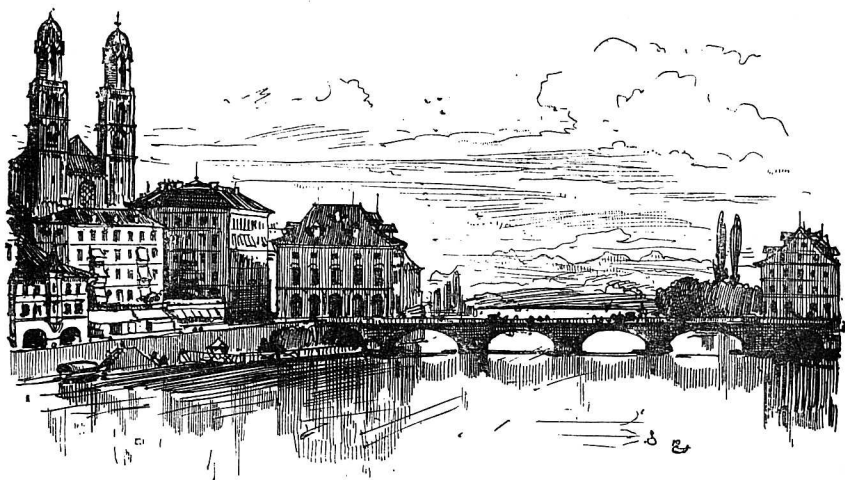
Tout ce pâté de maisons est dominé par le clocher de Saint-Pierre, grosse tour carrée qui n'a pas d'autre originalité que de posséder le plus grand cadran d'horloge du monde, un cadran de plus de 6 mètres de diamètre, répété sur chaque face et percé d'une haute fenêtre ogivale ouvrant au milieu des heures.

L'église elle-même n'a rien de bien architectural ; elle est d'un abord assez difficile, il faut marcher sur elle à l'escalade par des escaliers ou des petites rues en pente extrêmement raide, que l'on monte encore assez bien, mais qui nécessitent un certain talent d'équilibriste à la descente. La municipalité prévoyante les a heureusement pavées de petits cailloux pointus sur lesquels, en cas de glissade, le passant peut se clouer instantanément.

Le Limmat-Quai sur la rive droite, égayé par l'éternel ramage de la rivière, est la rue la plus animée de la ville ; c'est par ici que passe la plus grande partie de la circulation entre le chemin de fer et le lac, va-et-vient de passants et de voitures si continu et si considérable que volontiers on accorderait 50,000 habitants à une ville qui n'en compte que 21,000.

Ce qui explique à peu près cette différence entre la population apparente et le chiffre réel, c'est que les petites rues inaccessibles aux voitures n'ont que de rares passants, et que tout circule par deux ou trois grandes artères parallèles à la Limmat.

Les hautes maisons bordant le Limmat-Quai s'ouvrent de loin en loin pour laisser passer quelque ruelle étouffée qui s'élève assez rapidement sur les pentes de la colline et s'en va jouir du grand air et du soleil dans les charmants faubourgs qui terminent la ville de ce côté. Plus on avance vers le lac, plus les maisons gagnent en importance et en belle allure. Un peu



Vers le lac.

avant les boucheries commencent les arcades ; ce ne sont pas de longues arcades voûtées comme à Berne, mais plus simplement des colonnades très-écartées. Certaines maisons avancent de près de la moitié de leur épaisseur sur la rue et portent sur des piliers ou sur de simples colonnes trapues. Quelques petites maisons basses, placées à côté de hauts pignons à escaliers, ont l'air d'avoir été bâties sur des pilotis mis à sec ; des tourelles en encorbellement ou des miradors encadrés de fleurs ornent les façades.

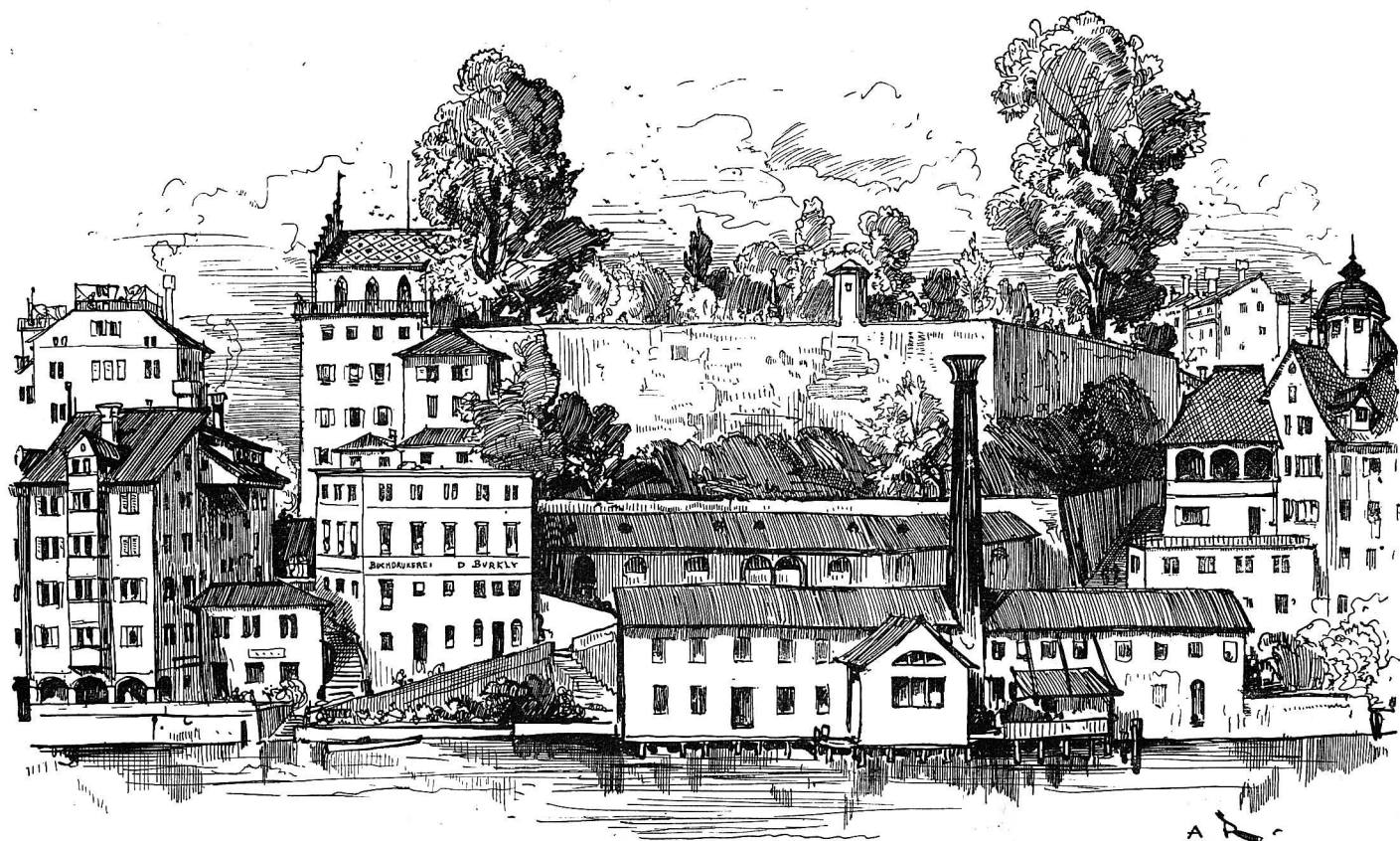
Où le Limmat-Quai prend tout à fait un haut caractère, c'est devant l'hôtel de ville ; il y a là une ligne d'antiques logis d'une couleur merveilleuse et d'un âge tout à fait respectable, car ce sont les vieux témoins des luttes, des grandeurs et des chutes de la République zurichoise, pendant le moyen âge et le temps si troublé de la réformation.

La maison du Café au Saffran (?) ouvre la série, avec sa robuste architecture à fortes saillies, ses voûtes et ses gouttières fantasques ; celle qui vient ensuite est une des plus vieilles, cinq ou six étages d'une hauteur fabuleuse ouvrent leurs fenêtres dans son immense pignon à escaliers terminé à la dernière marche par une tête de cerf bien encornée. Aux fenêtres qui paraissent toutes petites, des balcons fermés, pleins de verdure et de fleurs, sont suspendus comme des cages ; au milieu de la façade, une mignonne tourelle gothique s'appuie au premier étage au-dessus d'arcades ogivales d'une structure énorme.

Les autres maisons, portées sur des piliers carrés, ont les mêmes ornements, les mêmes cages de verdure, les mêmes tourelles plus ou moins hautes ; elles forment devant la Limmat une petite place au centre de laquelle se dresse une belle fontaine couronnée par un Samson en train de déchirer un lion, sujet que l'on rencontre sur beaucoup de fontaines de Zurich et d'ailleurs.

Dans le fond se dessinent les silhouettes grises des deux tours du Münster surgissant entre deux de ces majestueux pignons.

Les arcades se continuent jusque devant la cathédrale à



Zurich, terrasse du Lindenhof.

travers des maisons de plus en plus vieilles et noires. Sous leurs voûtes ogivales, sombres comme de vieux cloîtres, s'ouvrent pourtant des boutiques où le gaz brûle toute la journée pour remplacer la lumière empêchée; par malheur, l'air ne peut pas pénétrer davantage et l'on y respire une atmosphère chargée de senteurs indéfinissables. Des allées noires pénètrent dans les profondeurs des maisons, mal éclairées par le phare lointain d'une lampe d'escalier.

Le soir venu, ces arcades deviennent de vraies caves, dans la noirceur desquelles des ombres se promènent, s'enfoncent dans les murailles, jaillissent soudain à la lumière comme si elles sortaient d'une trappe, se replongent dans le noir ou s'enfoncent mystérieusement dans les petites rues sombres, où seuls les débits de bière laissent filtrer quelque lumière par des fenêtres calfeutrées d'épais rideaux.

Ces allures mystérieuses, le Limmat-Quai ne les a que le soir; dans le jour il est surtout remarquable par une surabondance de commissionnaires réunis en congrès à tous les coins, depuis la gare jusqu'au lac, et reprenant en chaîne ininterrompue par la Bahnhofstrasse, depuis le lac jusqu'au chemin de fer. Quelle armée de commissionnaires! Ils doivent être obligés pour s'occuper de se donner des commissions à eux-mêmes.

Notons aussi, pendant que nous sommes sur le Limmat-Quai, les chevaux coiffés et caparaçonnés de filets roses comme des mules espagnoles; c'est la mode aussi bien pour les chevaux de fiacre que pour les chevaux des rouliers. Une noce qui vient de passer en voiture était traînée par des chevaux habillés de filets blancs terminés par de longues brindilles blanches voltigeant à l'air.

Toutes les dames étaient nu tête, avec des fleurs dans les cheveux ; les demoiselles en robe blanche avaient les bras nus et d'énormes bouquets à la main, et les messieurs de gros bouquets de fleurs d'oranger à la boutonnière.

Le Rathaus, bâti à l'entrée d'un pont, est un grand édifice carré de la fin du dix-septième siècle, assez lourd d'aspect, aux murailles fortement sculptées et ornementées. Des bustes romains et suisses, des Brutus et des Guillaume Tell dont les nez ont également souffert des ravages du temps, ornent les frontons des fenêtres. La Limmat passe, en grande animation toujours, par deux grandes arches au-dessous de l'édifice dont la porte seule est sur le quai.

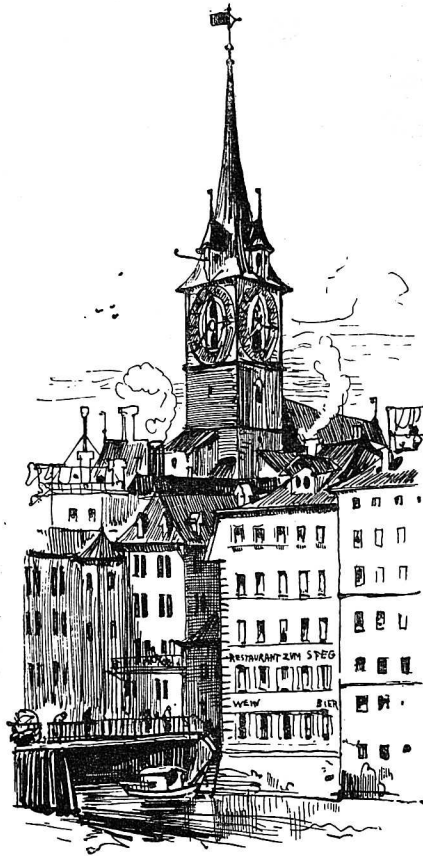
Entre l'hôtel de ville et le musée au-dessus de la rivière, la ville entretient une colonie de cygnes et de canards parqués dans des enceintes de fils de fer.

L'horizon s'est élargi, et par delà le dernier pont s'étend le miroir attirant du lac avec sa flottille de bateaux de plaisance et de vapeurs.

Le grand bâtiment carré du musée cache de ce côté une chapelle gothique, reste de la Wasser-Kirche d'autrefois, contre laquelle il est plaqué. Il n'y a pas bien longtemps encore s'élevait dans le lac même un fragment des défenses de la ville, une tour carrée semblable à deux ou trois autres qui se retrouvent encore et qui restent d'une enceinte dépassée depuis près de deux siècles.

On a démoli cette tour lorsque s'est construit le quartier neuf, où tant de grandissimes hôtels à « *vue magnifique sur le lac et les montagnes, prix modérés* », s'étendent en bordure sur la

rive jusqu'à perte de vue, peut-être jusqu'à l'autre bout du lac vers Rapperschwyl ; n'a-t-on pas dit ailleurs que Zurich avait sur le lac des faubourgs de six lieues ! — De charmantes maisons, de superbes villas s'épanouissent au milieu des arbres, que



Saint-Pierre.

domine la Promenade haute. La plus belle est certainement une grande villa pompéienne à la façade toute festonnée de pampres et dont les blancs portiques donnent sur un jardin, véritable nid de fleurs, complètement entouré d'une colonnade

reliée par des entrelacements de chèvrefeuille, de roses et de rameaux fleuris.

Les bateaux à vapeur partent de là, ainsi que toutes les embarcations de promenade à tenture bariolée, rangées sur la rive pour tenter l'étranger. La Tounalle, ancienne halle aux blés, située sur la rive, est maintenant une salle de bal et de concerts.

Les deux clochers de la cathédrale, pointant au-dessus des hôtels, invitent à l'ascension du petit monticule sur lequel se trouve l'ancienne église du précurseur de Luther, Ulric Zwingle. L'intérieur du Münster, temple réformé, est absolument nu et vide ; la nef blanchie à la chaux n'a pour tout ornement que des bancs grossiers et de vieux fonts baptismaux. L'extérieur est plus remarquable : une statue de Charlemagne placée sur une des tours rappelle que le grand empereur fut un de ses fondateurs. On le retrouve encore dans les cloîtres situés à côté de l'église. Ces cloîtres aux fines colonnettes romaines ont été restaurés dernièrement, ils servent de préaux à l'école des jeunes filles bâtie sur l'emplacement de la maison des chanoines ; les enfants courent et rient sous des arcades et dans la cour, autour d'une fontaine de style roman au-dessus de laquelle l'empereur à la barbe florissante médite appuyé sur son épée, Zwingle fut curé de cette église pendant douze ans. Il y vint en quittant Ensiedeln où il avait avec tant de succès attaqué la vente des indulgences, affermée en Suisse à un franciscain qui tira de ce trafic en grand plus de 800,000 écus d'or. Il prêcha la réforme à Zurich, s'y maria avec une femme très remarquable par son esprit et sa beauté, et partie de là, lors de la

campagne engagée contre Zurich par les cinq cantons catholiques, pour aller mourir à la bataille de Cappel.

Dans les petites rues irrégulières qui grimpent et tournent sur les monticules des deux côtés de la ville, il y a bien des choses à voir, et l'on a de temps en temps la surprise, soit d'une vieille maison tout à fait remarquable, soit d'une petite place d'un carrefour cahoté au milieu duquel s'élève quelque belle fontaine. Les fontaines abondent et presque toujours elles sont encadrées de vieux logis. Il y a particulièrement derrière le Limmat-Quai une grande fontaine couronnée d'un lansquenet, perchée tout en haut d'une petite place triangulaire, à pente tellement rapide que le pavé et la fontaine sont à la hauteur du quatrième étage des maisons du bas de la place.

Outre les fontaines, on rencontre beaucoup de miradors presque toujours gothiques, des tourelles, des portes, des fenêtres sculptées, des enseignes, etc. ; peut-être, en cherchant bien, trouverait-on encore au-dessus de quelque vieille porte un bouc sculpté indiquant qu'autrefois la maison appartenait à un membre de la belliqueuse société des boucs.

Le commerce des petites rues a conservé une apparence et des habitudes antiques. Les boulangers n'ouvrent prudemment qu'un vasistas pour servir les pratiques ; passé une certaine heure, ils remontent dans des étages supérieurs et le client qui survient tire un cordon de sonnette pour les faire descendre.

Puisque nous en sommes au paragraphe mœurs et coutumes, il nous sera permis de faire remarquer que les Zurichois sont dévorés de la préoccupation de transporter leur literie dans la

rue dès le matin. Partout les édredons, les matelas prennent l'air, suspendus sur des crochets, jetés sur des murs ou sur des haies de jardins.

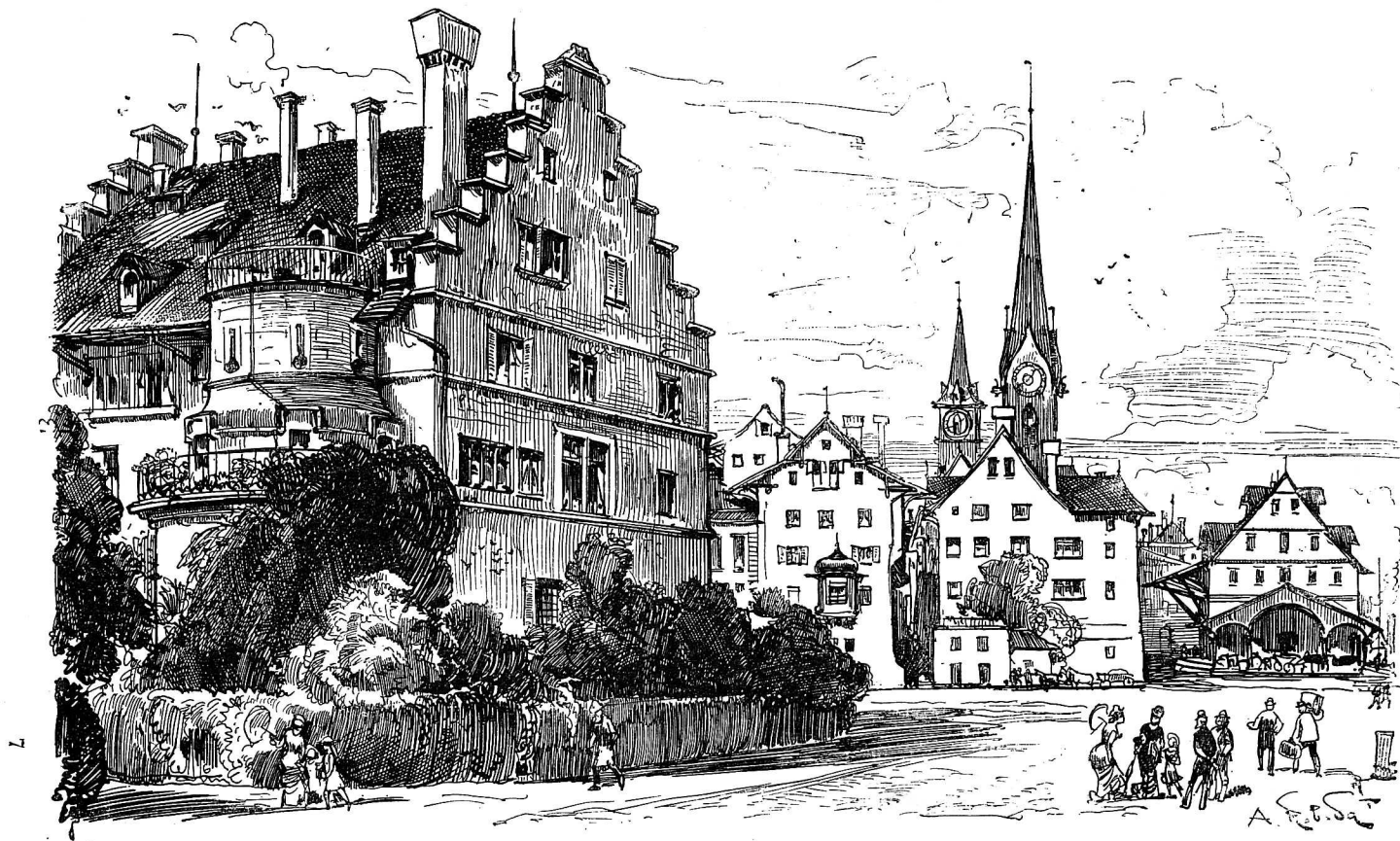
Sur quelques places tranquilles, des toiles sont étendues par terre, et toutes les literies du voisinage sont déposées par rangées sur la voie publique.

La rive gauche de la Limmat n'a pas de quai, la rivière bat presque partout le pied des murs et coule sous les fenêtres; un petit chemin a cependant été pratiqué dans les maisons et court le long de la rivière sous des arcades si petites que l'on prendrait leurs ouvertures pour de simples fenêtres. Le chemin s'enfonce parfois tout à fait dans les maisons, ce n'est plus qu'un passage obscur, mais bientôt il reprend le bord de l'eau; ces arcades ont par endroits à peine un mètre de largeur et juste la hauteur nécessaire pour que l'on puisse y passer sans se détériorer le crâne.

Les maisons de ce côté sont badigeonnées en jaune pâle ou en vert malade, avec des contrevents d'un vert éclatant, et des fenêtres invariablement ornées pendant les trois quarts de la journée d'une quantité d'édredons rouges; presque tous les toits ont des terrasses pour faire sécher du linge, ce qui contribue à donner de la couleur et du mouvement au paysage.

Quelques vieilles usines à moitié établies sur pilotis occupent la berge sous les murailles du Lindenhof, terrasse plantée de grands tilleuls dominant de 40 mètres le cours de la Limmat.

On peut avoir de là-haut une superbe vue à vol d'oiseau de Zurich et saisir avec l'ensemble tous les détails, tous les mouvements de terrain d'une ville singulièrement irrégulière et



Zurich. — Le Stadthaus.

accidentée. Les rues qui escaladent en tournant le Lindenhof sont elles-mêmes très-riches en détails curieux et en accidents imprévus, on aperçoit des portes datées de 1500 et même de 1480, des tours, des tourelles, des fenêtres à miradors, et, sans avoir besoin de lever la tête, des girouettes et des cheminées de rues inférieures, des jardins à la hauteur des toits.

Le Lindenhof était primitivement la citadelle du Zurich des Romains; plus tard on a rendu la justice sous ses ombrages; aujourd'hui c'est une simple promenade où l'on fait quelquefois de la musique. La loge des francs-maçons occupe, sur un des côtés, l'étage supérieur d'une grande maison, ou plutôt une maison à grands vitraux, bâtie sur la terrasse d'une autre maison.

Le Lindenhof, assez maigrement ombragé de quelques bouquets d'arbres flanqués aux quatre coins de grands tilleuls, est, comme la plate forme d'une tour, garni sur tous les côtés de parapets qui dominent à l'arrière les rues pressées sur la pente de la colline et par devant les mille toits de la grande ville. On plane sur Zurich du haut de ce plateau. Voici d'abord la Limmat et ses ponts chargés d'usines, les hautes façades du quai, les pignons, les terrasses des tours qui se dressent au-dessus des tuiles rouges, des rues qui montent et se perdent dans les jardins des faubourgs. Le grand édifice du Polytechnicum est au-dessus des tours, à mi-côte de la colline du Zurichberg; ses immenses bâtiments élevés sur un grand perron, formant terrasse sur toute la longueur de la façade, contiennent des écoles, des bibliothèques, des collections et une Université fréquentée par de nombreux étudiants, parmi

lesquels quarante dames étudiantes, Russes pour la plupart.

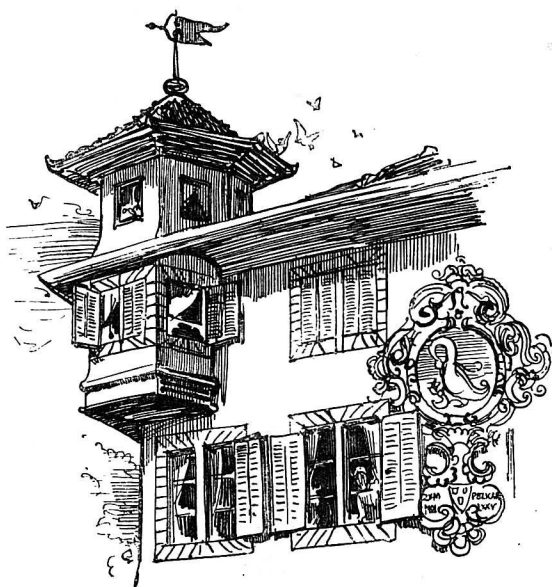
Tout ce côté de Zurich est dominé à très-petite distance par de hautes collines qui se prolongent vers le lac. Plus à droite, au-dessus de la cathédrale, les vieilles maisons se tassent sur un monticule au pied d'une tour des anciens remparts et se répandent dans des faubourgs, terminés par un éparpillement de maisons de campagne.

A part la cathédrale, les églises de Zurich n'ont pas grande apparence; elles sont peu nombreuses d'ailleurs, ce sont : l'église du Fraümünster, très-ancienne, mais affligée au siècle dernier d'un éteignoir triomphant sous prétexte de clocher; l'église Saint-Pierre à la grande horloge; l'église des Augustines, la Predigerskirche, église des Prédicateurs. Cette dernière est située au milieu d'un quartier en démolition, on ne voit autour d'elle que maisons éventrées, terrains bouleversés, murailles ruinées; le quartier, à en juger par ce qu'il reste, devait être curieux; les embellissements sont commencés, on a déjà planté sur la colonne d'une vieille fontaine un horrible cadran d'horloge en fonte.

Les démolitions ont sévi depuis le chemin de fer, on a construit des quartiers neufs, et la merveille du nouveau Zurich, la Bahnhofstrasse, grandiosissime boulevard qui conduit de la gare au lac. Douze cents mètres de maisons colossales, hautes à n'en plus finir, ornées de superbes portiques, de colonnes corinthiennes, de balcons obèses soutenus par de puissantes cariatides, maisons pavées de marbre et de porphyre et sculptées sur toutes les tranches!

Se trouve-t-on à Paris, à Londres, sur le Ring de Vienne, ou

à Saint-Pétersbourg, on ne pourrait le dire, mais c'est le grand style du dix-neuvième siècle qui régnera un jour partout, à Constantinople ainsi qu'à Tombouctou, et qui produira fatalement la confusion de la géographie, car il arrivera un jour où les habitants, ne s'y reconnaissant plus eux-mêmes et se trompant de pays comme on se trompe de



Zurich. — Une tourelle.

porte, seront forcés de numérotter leurs villes.

Sur la Bahnhofstrasse comme il n'y avait pas assez de banques et d'administrations pour occuper tous ces palais, des petits commerces plus modestes ont ouvert boutique dans ces somptueuses façades, entre les nobles colonnes desquelles on est surpris de voir des mannequins de tailleur ou des boccas d'épicier.

Le système des Magasins-Réunis, qui a si bien réussi à

Paris, a été appliqué avec plus de succès à Zurich ; il y a tout un pâté de maisons monumentales affectées à des commerces différents, ouvertes par de beaux passages conduisant à une vaste cour à jardin, formant une sorte de square.

Le bâtiment de la grande poste est un des plus superbes édifices de ce boulevard. Nous n'en parlons que pour signaler un perfectionnement à l'américaine du service postal. Sous ce grand péristyle de l'hôtel tout un côté de la muraille est garni de boîtes de cuivre fermées à clef, arrangées en casiers superposés jusqu'à hauteur d'homme. Il y a trois ou quatre cents boîtes numérotées ; le propriétaire de chaque boîte a sa clef et peut à toute heure venir ou envoyer chercher son courrier.

Les jardins ne manquent pas de ce côté ; toute la pointe avançant dans le lac entre la Limmat et la Sihl est pleine de verdure et d'ombrages. La dernière maison de la ville est la Stadthaus, la mairie, grand et beau bâtiment du temps jadis, qui donne sur une large place très-vieille et très-pittoresque, fermée dans le fond par de grands pignons, au-dessus desquels les deux clochers extrêmement pointus du Fraumünster ont l'air de chercher à embrocher les oiseaux du ciel.

La Stadthaus, sur l'autre face, est flanquée d'une bizarre tour ronde, percée de meurtrières et entourée à mi-corps d'un balcon caché sous le lierre.

Tout à côté, dans le lac, est la Bauschanze, petite île entourée de parapets. C'est un ancien bastion transformé en jardin, de grands arbres couvrent entièrement la petite île, qui semble une embarcation amarrée au quai. Les bancs sont toujours garnis de promeneurs cherchant l'ombre et la fraî-

cheur; les doux horizons du lac se déroulent dans toute leur étendue sans qu'aucun obstacle vienne s'interposer devant l'œil charmé. Les collines, près de Zurich, montent petit à petit et se transforment en hautes et neigeuses montagnes, à peine teintées sous l'étrincelant soleil qui fait miroiter des eaux du lac.

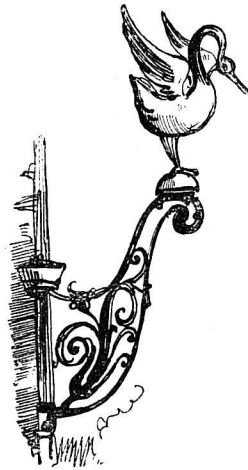
On a la sensation du mouvement dans le repos. Comme un vol d'oiseaux des petites barques à voiles courent légèrement sur le lac, des bateaux à vapeur accourent du fond de l'horizon, passent en grondant devant l'île et vont débarquer une bruyante cargaison de touristes, soit à la Wasser-Kirche, soit au Stadthausquai. Le lac est sillonné par une flottille de seize bateaux à vapeur, ce qui fait qu'à toute heure il y en a toujours qui arrivent ou qui repartent.

Tout près du débarcadère se trouve, comme à Constance, une douane presque monumentale, datant aussi du moyen âge; on la distingue de loin à ses hauts pignons, à ses toits immenses qui couvrent presque toute la rue. L'intérieur divisé en grandes salles noires a l'aspect d'une véritable caserne du quinzième siècle; les gigantesques poutres de chêne, noircies par les siècles, qui supportent ces voûtes, le massif escalier de bois, les fenêtres à petits carreaux pleins de poussière, tout semble fait exprès pour encadrer un corps de garde de lansquenets; sur la grande table massive placée dans un angle on cherche des dés et les grands brocs, compagnons inséparables des braves soudards aux pourpoints tailladés. Le haut des fenêtres et le dessus des portes sont garnis extérieurement de grillages de fer très-ouvragés, se contournant en feuillage autour d'une

fleur centrale, fleur aux pétales de fer rongés par le temps et couverts de plusieurs couches de poussière.

Ces grillages et ces fleurs de fer, qui se retrouvent souvent dans Zurich, sont de véritables œuvres d'art pleines de fantaisie et aussi malheureusement de rouille.

Zurich compte, deux principales promenades, petites, mais

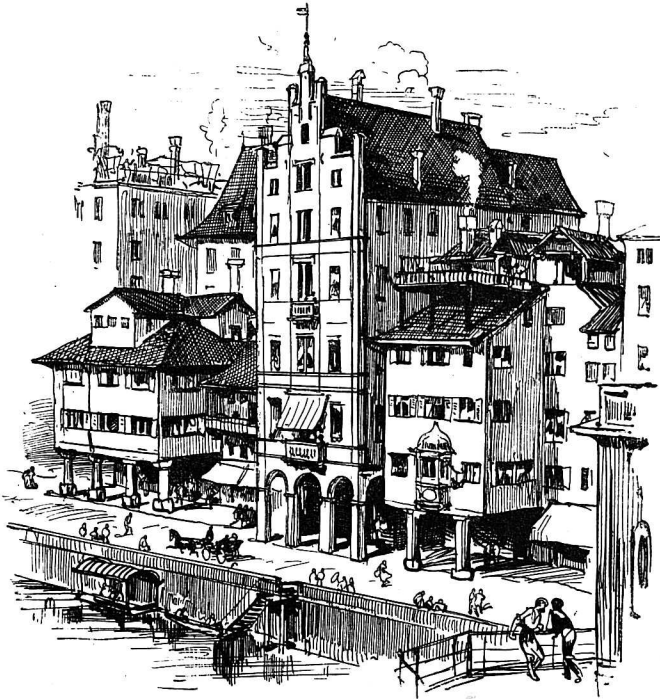


Zurich. — Une enseigne de mercier.

agréables ; ce sont la *Hohen-Promenade* sur la rive gauche, au-dessus de la cathédrale, et le *Bastion du Chat* sur la rive droite ; la Hohen-Promenade est une simple allée de tilleuls plantée sur la crête d'un ancien rempart, d'où la vue s'étend sur le lac et les villas des faubourgs ; elle est décorée d'un monument de marbre, élevé près d'un kiosque, au compositeur Naegeli.

Le Bastion du Chat est plus curieux ; c'est un ancien bastion resté debout au-dessus de la Sihl qui lui sert de fossé ; il est bon d'y arriver en côtoyant la rivière, le rempart de ce côté disparaît

complètement sous un épais manteau de verdure, une muraille de plantes descendant en longues lianes jusque dans la rivière et formant ainsi un véritable bastion de feuillage, tel que le château de la *Belle au bois dormant* a dû en posséder après cent ans de sommeil.



Zurich. — Sur le quai.

D'ailleurs le Bastion du Chat est le jardin botanique de Zurich ; c'est un immense massif d'arbres et de fleurs, au milieu duquel serpentent quelques allées presque toujours couvertes par une voûte de feuillage. La pelouse d'entrée est ornée du buste de Gessner.

Du haut de la butte qui s'élève au milieu du bastion, on découvre au loin les montagnes des Quatre-Cantons et plus près

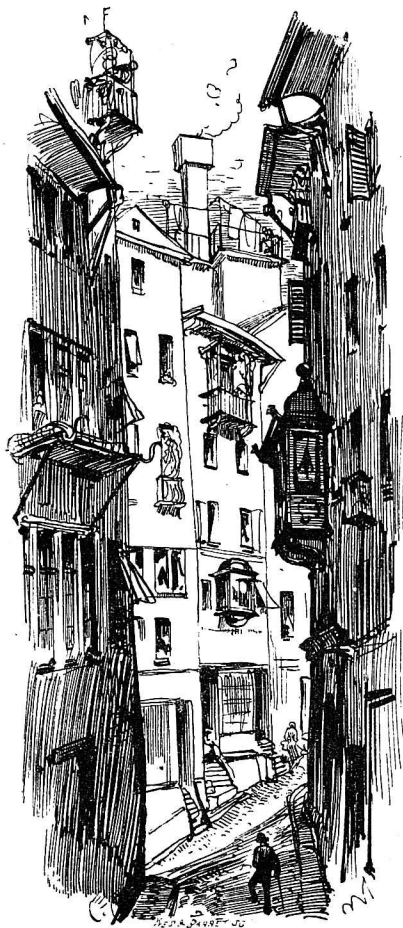
les belles campagnes du lac dominées par l'Uetliberg, piton de la chaîne de l'Albis, — le Righi de Zurich, — escaladé par un chemin de fer et couronné par un grand hôtel visible de très-loin.

Le Bastion du Chat est tout ce que l'on a conservé des remparts de Zurich, démolis depuis longtemps; de l'enceinte du moyen âge il ne reste que quelques vieilles tours perdues dans l'intérieur de la ville, derniers combattants des luttes pour ou contre l'Autriche, car, bien entendu, comme toute ville qui se respecte, Zurich n'est pas sans avoir subi quelques sièges.

Dans le cours de son existence agitée, elle a vu plus d'une fois l'ennemi devant ses remparts, et même un peu dessus, et elle s'est en général assez bien tirée de ces aventures. Elle peut même se vanter d'avoir eu toujours une certaine chance dans ses sièges; lorsqu'à la fin du treizième siècle le duc d'Autriche l'assiégea pour la forcer à reconnaître sa suzeraineté, les Zurichois eurent recours à un stratagème adroit pour l'engager délicatement à les laisser tranquilles. Les femmes et les filles, habillées en homme, se couvrirent d'armures, prirent la hallebarde et manœuvrèrent le plus gaillardement possible, avec les citoyens, sur les places que dévoraient des yeux les ennemis campés sur des hauteurs dominant les remparts. Le duc d'Autriche, surpris, à la vue de cette abondance de défenseurs, jugea prudent de décamper.

Un deuxième siège, cinquante ans après, fut encore levé, mais par un motif tout opposé; l'Empereur, à l'instigation du duc d'Autriche, était venu avec une armée formidable mettre le siège devant Zurich; quand l'heure de grimper aux murailles

fut arrivée, les troupes bohêmes réclamèrent la faveur de marcher les premières à l'assaut ; les Autrichiens prétendirent que cet honneur leur revenait de droit pendant qu'une troi-



Zurich. — Petites rues.

sième partie de l'armée, les troupes souabes, prenaient part à la dispute et déclaraient ne vouloir céder le pas à personne.

Cette étrange querelle de préséance dura toute la journée, et, comme personne ne voulut céder, l'armée battit en retraite.

Le troisième siège fut plus sérieux. Lors de la querelle entre les cantons confédérés au sujet de l'héritage du comte de Tockenbourg, Zurich, s'étant déclarée autrichienne, fut assiégée par les Suisses furieux de sa félonie; il y eut grande bataille sous les murs de la ville. Écrasés par l'indomptable fureur des confédérés, les Zurichois reculèrent en désordre vers les murailles jusqu'au pont de la Sihl, au milieu duquel le gigantesque bourgmestre Stussi, debout la hache à la main, essayait d'arrêter la déroute. Frappé par la lance d'un fuyard, il tomba et Zurichois et confédérés lui passèrent sur le corps. Zurich allait être prise, quelques confédérés étaient déjà de l'autre côté de la porte, lorsqu'une femme, voyant le péril, se précipita dans la mêlée et fit tomber la herse sur amis et ennemis. Tous les confédérés entrés dans la place périrent, mais l'un d'eux eut le temps de passer aux assiégeants, à travers les barreaux de la herse, la bannière de Zurich qu'il avait conquise.

La bataille continua sur terre et sur eau. Le lac de Zurich vit des combats navals journaliers, les confédérés ayant construit un radeau nommé *l'Ours*, long de 40 mètres, portant six cents hommes et des canons. L'*Ours* allait dans ses expéditions ravager et incendier jusque sous les murs de Zurich; un jour il faillit être pris par une machine à crochets. Pour combattre l'*Ours* les Zurichois lancèrent sur le lac deux bâtiments, l'*Oie* et le *Canard*, également pourvus d'artillerie.

Ce fut pendant ce siège opiniâtre que se forma la fameuse So-

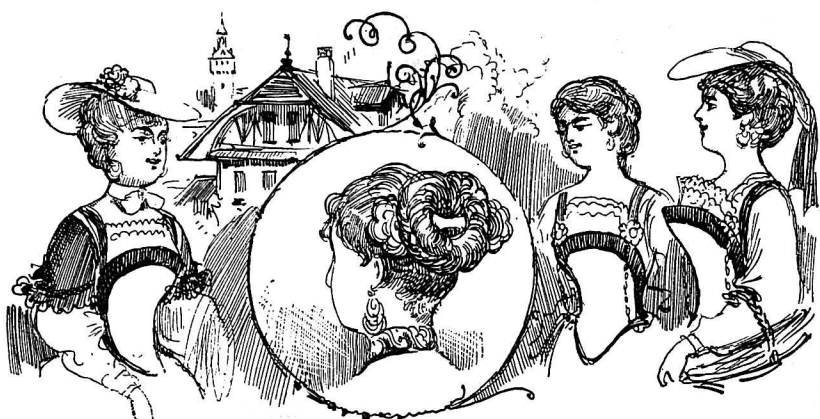
ciété des Boucs, qui se composa d'abord de seize hommes vaillants réunis pour des expéditions d'enfants perdus. Après quelques premiers succès, leur nombre fut porté à soixante et la Société des Boucs devint l'âme de la défense ; toujours aux remparts dans les endroits exposés, ou les premiers dans les sorties, les Boucs firent énormément de mal aux confédérés ; ils brûlèrent plusieurs fois leurs machines, détruisirent leurs béliers et firent échouer toutes les tentatives pour enlever la place d'assaut.

Les Boucs se rendirent aussi redoutables aux assiégeants par leur esprit et leurs railleries que par leur courage ; ils chantaient leurs ennemis et donnaient des bals sur les remparts. Ayant enlevé quelques chariots chargés de vins destinés aux assiégeants, ils vinrent le boire sous leurs yeux, dans une fête organisée sur les bastions.

Après le siège, les Boucs seuls ne furent pas compris dans la paix ; les assiégeants leur gardaient rancune de leurs prouesses, les Boucs, forcés de s'exiler, se retirèrent dans un château de l'autre côté du Rhin ; ils ne rentrèrent à Zurich que plus tard après bien des négociations et après avoir enlevé un magistrat de Zurich pour forcer la main à la ville.

Rentrée dans la confédération, Zurich demeura l'énergique cité, toujours prête à venger ses injures. Toute ville ou tout château qui l'attaquait d'une façon quelconque voyait aussitôt arriver ses citoyens armés. Un seigneur de Thengern ayant rançonné des habitants de Strasbourg qui revenaient des bains de Pfaffers, Zurich, alliée de Strasbourg, prit l'affaire pour son compte et châtia le seigneur pillard.

C'est à cette affaire que se rapporte l'histoire de la soupe partie bouillante de Zurich et mangée chaude à Strasbourg. Pour montrer à leurs alliés la rapidité avec laquelle Zurich volerait à leur secours en cas de malheur, les Zurichois s'embarquèrent un beau matin avec une soupe bouillante; leur barque, dévorant l'espace, descendit la Limmat et entra dans le Rhin. Arrivés le soir à Strasbourg au bruit des acclamations de tout le peuple réuni, les Zurichois furent portés en triomphe au Rathhaus où l'Ammeister et les notables de Strasbourg mangèrent solennellement le potage encore chaud.



CHAPITRE SIXIÈME

LUCERNE

La vieille enceinte. — Ponts de bois. — Le lac. — Fluelen et Altorf.

Le chemin de fer avait paisiblement marché pendant une partie de l'après-midi dans une contrée paisible, pas plus montueuse, pas plus accidentée qu'une portion quelconque de ligne française, lorsqu'enfin les mouvements de terrains cessèrent d'être de simples et monotones ondulations. La scène s'agrandit. Le paysage commença tout doucement à se gondoler, pour employer la pittoresque expression d'un ascensionniste qui constatait au sommet de la Yung-Frau que la Suisse était le pays le plus gondolé de la terre.

Une nappe blanche parut au loin dans un encadrement de

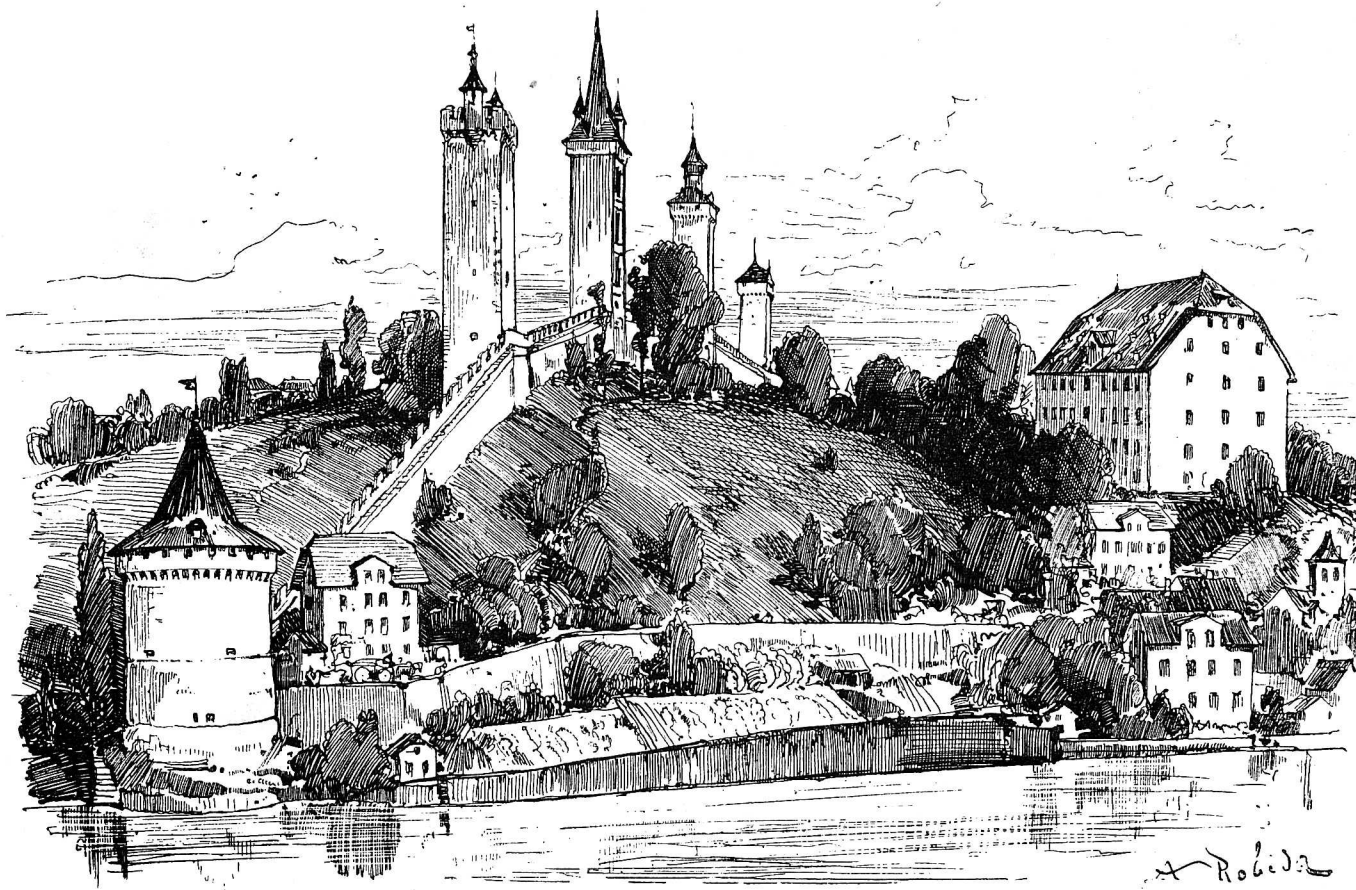
sombre verdure. Le chemin de fer, attiré par le miroitement des eaux, prit un nouvel élan et dévora la route avec des battements réguliers et des sifflements d'allégresse comme un monstre haletant qui se précipite vers la source devinée par lui dans les profondeurs des horizons lointains.

C'était le lac de Zug, dont nous longeâmes bientôt l'extrémité nord qui vient finir en plaine. Le lac aperçu à travers un rideau d'arbres étincelait sous les rayons du soleil, plus loin ses eaux s'enfonçaient dans un paysage plus sombre, mais plus grandiose, dominé par les escarpements du Rossberg.

Par un brusque mouvement la locomotive abandonna le lac de Zug et repartit vers la droite. Deux géants, le Pilate et le Righi, dressaient au loin devant nous leurs cimes d'un bleu sombre; un petit lac vint encore que nous dévorâmes rapidement, puis dans une échancrure de montagne, entre des collines de taille ordinaire à gauche et le Sonnenberg à la croupe plus robuste à droite, apparurent à la fois Lucerne et le lac des Quatre-Cantons.

Notre soif de lacs et de montagnes allait être satisfaite, tant de pics déchiquetaient le ciel tout au fond du paysage, le lac semblait battre tant de blocs de montagnes, tant de hautes falaises, tant de rochers et tant de sapins!

Et comme pour défendre la ville, cachée derrière elle, une colline s'avança tout à coup, armée de hautes tours et de remparts crénelés. Dans le fond, le lac d'argent et la ville restaient à la même place tandis que la colline semblait accourir menaçante au-devant de notre locomotive usant ses dernières forces en soubresauts et en sifflements terribles.



Lucerne. — La vieille enceinte.

La colline avançait toujours avec ses hautes tours armées de leurs girouettes ; au sommet de l'une d'elles une espèce de géant brandissant une lance semblait prêt à commencer l'attaque. Elles étaient presque sur nous, mais notre qualité de voyageurs paisibles ayant été probablement reconnue, elles se contentèrent de défiler sans nous faire de mal, l'arme au bras et la girouette haute. Le géant vu de plus près était en pierre, c'était une simple statue placée au sommet de la première tour.

Cette colline couronnée de tours avait réellement une apparence fantastique ; on aurait dit, à la voir ainsi se hérissier dans un ciel quelque peu troublé par l'approche d'un orage, un de ces dessins que Victor Hugo fait avec de l'encre, du café et de la mouchure de chandelle, paysages mystérieux et crépusculaires, visions de vieilles villes et de vieux burgs.

Nous étions arrivés. Aussitôt débarrassés du soin de trouver un abri pour reposer nos têtes, nous repartîmes pour les tours. La pluie était arrivée aussi et une pluie sérieuse : plus ou presque plus de montagnes à l'horizon, rien que des apparences : apparences de vieilles maisons, apparence d'hôtel de ville à haute tour, à cadran marquant une heure impossible à apprécier, apparence de ponts entrevus sur la Reuss très-large, comme des zigzags de planches, apparence de collines, apparence de Pilate, et toutes ces apparences vaguement estompées, traversées par les hachures diagonales de la pluie.

Béni soit l'inventeur des ponts couverts et béni soit cent fois plus encore celui qui les orna de peintures comme un vrai musée de bois. Nous nous réfugiâmes sous le grand pont encombré déjà de tous ceux que la pluie avait surpris, bourgeois,

gamins, ménagères ornées de paniers de légumes, étrangers et étrangères pestant contre la pluie dans toutes les langues européennes. Aux deux extrémités les plus pressés interrogeaient le ciel, le parapluie à demi ouvert, au milieu circulaient les plus philosophes arpentant les planches d'un pas mesuré comme des gens qui peuvent bien, sans se fâcher, passer quelques caprices atmosphériques au dispensateur de toutes choses.

Quelques-uns même tiraient profit de l'occurrence et, le guide à la main, regardaient tableau par tableau les peintures parfois un peu effacées du pont. Comme il y a cent cinquante-quatre tableaux consacrés à l'histoire de Lucerne et à la vie des deux patrons de la ville, saint Léger et saint Maurice, on a le temps de laisser passer l'ondée.

Il y avait tant de monde sur ce pont qu'il semblait que tous les étrangers de passage à Lucerne s'y fussent donné rendez-vous. Beaucoup de dames et de demoiselles retour du Righi et surtout beaucoup de touristes à guêtres, jambières, chapeaux à voiles; un monsieur même paraissait assez embarrassé d'un alpenstock gigantesque orné comme un mirliton de devises, d'une guirlande de noms de pics escaladés. Cet escaladeur n'ayant pas de pics à se mettre sous la dent regardait la pluie d'un air navré.

Notre pont encombré avait pris des allures de casino, les étrangers se saluaient, se rencontraient, formaient des groupes. Malheureusement ce pont galerie de tableaux n'ayant pas de piano, on ne pouvait ébaucher la moindre valse.

Enfin les hachures de la pluie deviennent moins serrées; on commence à distinguer la rive. La rivière est si large que l'on

se demande si c'est encore le lac ou si c'est déjà la Reuss ; une longue file de constructions pittoresques se déroule, les maisons trempent dans l'eau comme les palais du Grand Canal à Venise.

Accoudés sur les poutres ruisselantes du pont, nous admi-



Lucerne. — Intérieur du Grand Pont.

rons malgré les dernières bourrasques de pluie. Mais voilà qu'au-dessus des maisons reparaissent les vieilles tours de l'enceinte se profilant sur les derniers nuages en déroute. L'éclaircie s'accentue, nous abandonnons notre abri et nous repartons à la recherche de nos tours, malgré l'arrivée prochaine de la nuit.

Nous gagnons par une rue parallèle à la Reuss la grosse tour bâtie au bord de l'eau, au pied de la colline ; tout le quartier est d'un mouvementé pittoresque, les maisons deviennent

presque des chalets, les jardins s'étagent sur les pentes assez raides d'un coteau qui vient finir brusquement dans la rivière ; quelques petits sentiers serpentent sous les arbres et conduisent aux murailles. Nous sortons par une petite porte abritée sous la grosse tour pour revoir l'enceinte du dehors.

Il n'y a pas, du côté extérieur, de maisons qui viennent détruire l'effet et rompre la ligne fortifiée. Un grand rempart crénelé commence au bord de l'eau et monte sur la colline dont il suit toutes les sinuosités. De distance en distance de hautes tours flanquent ce rempart à des hauteurs diverses.

Le sommet de la colline en compte quatre fort belles, bien complètes, et l'on aperçoit sur l'autre pente les créneaux de plusieurs autres tours descendant avec le terrain. Elles sont assez variées de forme ; la première n'a pas de toit, à sa plate-forme à ciel ouvert, deux légères tourelles sont accrochées ; la seconde est coiffée d'en haut toit effilé comme une lance, le toit de la troisième se termine par une tourelle, etc., etc. On comprend que cette variété de couronnements ajoute au pittoresque de cette ligne ininterrompue de murailles, de créneaux et de hautes tours. Par la blancheur des pierres le rempart paraît encore jeune, il n'a aucunement l'aspect d'une fortification abandonnée ; la muraille, au contraire, semble encore prête à recevoir sa garnison et à jouer son ancien rôle.

Un chevalier de pierre monte la garde au sommet de la première tour, c'est le dernier débris des garnisons de la vieille enceinte ; d'ailleurs, ces vieilles tours elles-mêmes ne sont-elles pas les factionnaires obstinés du temps passé ? comme des vieux soldats fidèles au poste de combat, elles dominent encore fièrement

de leurs vaillants créneaux les mille toits paisibles de la ville, confiée à leur garde, dans des temps où bien souvent venaient des occasions de sonner les cloches d'alarme et d'appeler les bourgeois aux remparts pour défendre leur cité contre la chevalerie autrichienne ou contre les seigneurs peu commodes du voisinage.

Le fracas tumultueux des armes éclatait dans la ville, les citoyens couraient aux plates-formes, les bombardes tonnaient..... Les braves créneaux mâchaient le fer et la flamme dans ce temps-là, aujourd'hui ils bâillent à vide sans rien comprendre au temps présent; c'est à peine s'ils ont pu entendre de temps en temps quelques coups de fusil, comme aux jours du Sonderbund en 1847, où quarante-huit heures de combat ont dû leur donner l'espoir de retrouver les beaux temps de leur jeunesse.

Respect aux vieux défenseurs d'autrefois; s'ils sont devenus inutiles, on peut bien accorder à leurs services passés la grâce de les laisser s'en aller de vieillesse au lieu d'assassiner à coups de pioche les soldats que le canon a laissés debout.

Nous rentrons dans Lucerne pour refaire à l'intérieur des murailles la promenade que nous avons faite à l'extérieur. La muraille est moins bien entretenue de ce côté, mais enfin, si l'on avait la clef des tours, on pourrait encore suivre derrière les créneaux la crête du rempart. Il faut nous contenter de la suivre d'en bas, car la hauteur du terrain est presque la même des deux côtés et il n'y a pas de talus pour gagner le parapet comme sur les remparts en terrasse.

Une des tours est coupée en élévation, on aperçoit ses quatre

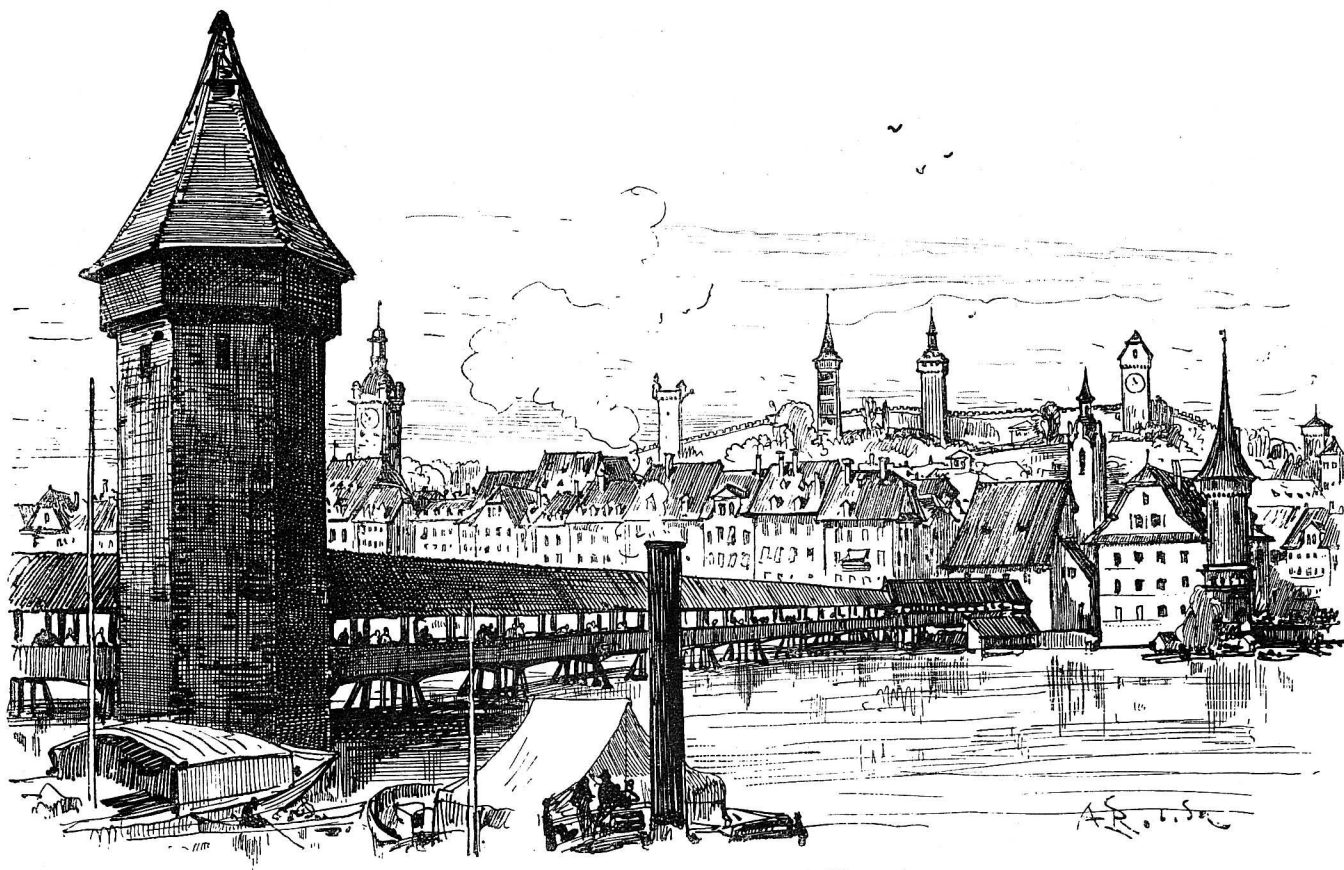
étages entièrement ouverts du côté de la ville. Au-dessous la promenade est charmante, il y a de grands arbres, des sentiers en zigzags, parfois bordés de barrières, dominant des jardins à pente plus que raide et des maisons aux larges toits.

Une énorme construction bâtie sur le modèle considérablement agrandi des maisons à pignon coupé et à toit gigantesque s'élève à mi-côte ; malgré son apparence patriarcale, ce doit être quelque caserne. Les maisons de la petite ville de l'autre côté de la Reuss semblent plus neuves et moins intéressantes. A l'autre extrémité de la grande ville s'élèvent les quartiers neufs au pied des tours de l'église Saint-Léger ; des collines couvertes de verdure et de villas s'allongent sur la rive du lac aussi loin que l'on puisse voir, du côté du Righi dont les vagues contours se distinguent encore noyés dans le crépuscule.

A la vue de la lune surgissant derrière les créneaux, nous nous apercevons tout à coup que la nuit est arrivée ; nous sommes encore une fois de l'autre côté des murailles, dans le chemin qui contourne la colline au pied des tours. Vues ainsi du dehors et à cette heure, ces ombres énormes prennent une physionomie si fantastique que nous nous jetons à corps perdu dans le lyrisme ; après une avalanche de comparaisons aussi enthousiastes que poétiques, nous tombons d'accord sur celle-ci : Les tours ainsi plantées sur la colline ont l'air d'un gigantesque jeu de quilles qui aurait égaré sa boule !

Et nous nous sauvons ; nous rentrons par la grosse tour du bord de l'eau dont l'ancienne herse, en nous voyant passer, a l'air de grincer des dents.

Dans la ville toute animation a cessé ; c'est le moment



Lucerne. — Le grand pont de bois et la Wasserthurm.

où les heures qui passent avec tant de rapidité dans le jour semblent s'allonger à plaisir. Enfin le moment de rentrer à l'hôtel étant venu, nous avons la satisfaction d'apercevoir encore de nos fenêtres à travers des jardins la silhouette d'une des tours de tout à l'heure.

Heureusement il ne pleut pas toujours et nous n'eûmes pas occasion le lendemain ni les jours suivants d'utiliser les ponts couverts ; nous pûmes explorer à sec les vieilles rues de la grande ville, les abords du lac si gais et si animés aux heures des bateaux, et naturellement aussi nous lancer dans un voyage autour du lac qui nous prit trois journées d'exploration sur terre et sur eau.

Un grand pont de pierre traverse la Reuss à l'endroit où elle sort du lac ; d'un côté s'élargit tout un cirque de montagnes et de l'autre se déroule le panorama de la ville, depuis le quai du Schweizer-Hof jusqu'au Sonnenberg. Le grand pont de bois serpente d'une rive à l'autre avec sa grosse tour romaine, l'ancien phare qui donna son nom à la ville, au milieu. Sur le quai de la rive droite une autre tour ronde s'élève en pendant, elle fait partie maintenant des bâtiments d'un hôtel à voyageurs. Le clocher de l'hôtel de ville montre un peu plus loin ses cinq tourelles ; enfin, au-dessus des grands toits de la ville, des pignons et des nombreux clochetons, paraît encore l'enceinte aux vieilles tours courant sur les collines.

C'est d'un effet admirable par le soleil. Les vieilles maisons debout sur le lac ont séché leurs blanches façades, elles semblent plus gaies maintenant. Quelques arcades sombres s'ouvrent au bord de l'eau sous de vieux bâtiments. On monte par là à l'hôtel

de ville, vieil édifice noirci, dont la haute tour récemment réparée est entièrement couverte de peintures du haut en bas : armoiries de la ville et de la confédération, animaux héraldiques, batailles, trophées d'armes encadrant les noms des glorieuses journées où combattirent les Lucernois, Morgarten, Sempach, Grandson, Saint-Jacques, etc... Par amour pour la régularité, on a été jusqu'à peindre des cadrans qui ne marquent rien, sur les faces latérales de la tour.

La petite place est si pittoresque que nous ne pensons pas à visiter l'intérieur du Rathhaus orné pourtant de quelques tableaux, sculptures et de nombreux portraits d'avoyers.

Nous revoyons avec plaisir le grand pont de bois, c'est le moment de le décrire un peu plus à l'aise. Ce vieux pont noir et vermoulu à point est le plus long de tous les ponts couverts de la Suisse, il a 324 mètres de longueur sur une largeur de 4 mètres à peine. Les tableaux sont placés à chaque entre-croisement des poutres qui portent la toiture, c'est-à-dire à peu près tous les 3 mètres ; au coude qu'il fait au milieu de la rivière, s'élève la Wasserthurm, la tour d'eau, ancien phare romain dont on a fait la tour des archives ; singulier emplacement, on peut le dire, pour un dépôt d'archives que cette tour au milieu de l'eau. Il y a là aussi une petite chapelle, éclairée de quelques cierges, d'où vient le nom de Kapellbrücke que porte le pont. Ce Kapellbrücke date de 1303.

Il y en a un autre plus petit, mais pas beaucoup plus jeune, à quelque distance. C'est le Mühlenbrücke, dont les poutres sont aussi noires, aussi vermoulues que celles de son grand frère. Le plancher de celui-ci repose sur des piles de pierre,

au milieu se trouve une toute petite chapelle établie dans une tourelle portant la date de 1765. Un petit Christ en croix abrité sous un auvent est appliqué au dehors de la tourelle.

Le pont des Moulins possède aussi sa galerie de tableaux, une danse des morts de Meglinger, en trente sujets.



Lucerne. — Un coin de l'hôtel.

Sur la rive gauche de la Reuss, dans la petite ville, est situé l'arsenal, qui renferme une belle collection d'étendards, d'armures et de trophées des batailles où brilla le courage lucernois. Il y a de glorieux souvenirs des grandes guerres de l'indépendance contre l'Autriche et la Bourgogne, des éperons au-

trichiens conquis à Sempach, quand le dévouement de Winkelried ouvrit une brèche dans la phalange de fer des chevaliers de Léopold d'Autriche, la cotte de maille de ce même Léopold et le collier de fer qu'il destinait à l'avoyer Gundoldingen, chef des Lucernois, à côté de la bannière de Lucerne couverte du sang de l'avoyer, qui fut retrouvé respirant encore, couché avec sa bannière entre les dents, sous les cadavres entassés des chevaliers autrichiens.

Les souvenirs de Grandson et de Morat sont aussi nombreux, ce sont des tentures, des armures, des bannières bourguignonnes, conquises sur les champs de bataille ou comprises dans la part de butin de la ville de Lucerne.

Les églises n'ont rien d'architectural. Les rues et les places présentent seules de l'intérêt, par leurs aspects variés et leurs curieux détails. Quelques maisons de la renaissance plus ornées que les autres se rencontrent de temps en temps avec leurs peintures, leurs sculptures et leurs ferrures ; sur les toits couverts de tuiles rondes s'ouvrent des fenêtres à grands auvents coupés, surmontés d'une tige de fer à grosse boule ou à girouette.

Parmi les fontaines, la plus remarquable est celle du Weinmarkt, placée au bord de la Reuss dans la petite ville ; il y a là comme un mariage du goût gothique et de l'art italien de la Renaissance : au-dessus d'un bassin à armoiries s'élève une belle colonne corinthienne, surmontée d'un Neptune fortement barbu, de belle tournure ; l'élégance et la finesse de cette colonne fait contraste avec la lourdeur du bassin gothique. Le toit est daté de 1481.

Au dehors de la porte de Weggis se trouve le célèbre lion de Lucerne, élevé à la mémoire des Suisses du 10 août. Ce lion gigantesque, couché mourant sur un bouclier fleurdelisé, est sculpté dans le roc d'une colline coupée à pic. Thorwaldsen en a conçu le plan qui fut exécuté par un artiste de Constance. Sur le roc sont gravés les noms des soldats et officiers tués dans les terribles journées de 92.

Revenons au lac. — Sur le quai de Schweizerhof tout un quartier neuf est bâti, quartier d'hôtels, de pensions, de villas élégantes et de magasins somptueux qui n'ont aucun lien de parenté avec les petites boutiquettes de la vieille ville ; c'est le quartier général des touristes, les bateaux à vapeur et les petites barques à tentes bariolées ajoutent encore leur activité à l'animation de la promenade.

Le lac s'enfonce à perte de vue dans les masses alpestres qui l'étreignent de leurs murailles à pic ; deux colosses se dressent en avant-garde, à droite les flancs rugueux et sauvages du Pilate zébrés par des bandes horizontales de nuages, de l'autre côté les deux cimes du Righi se dessinant plus nettement dans la transparence de l'air ; dans le fond se découpe toute une dentelure de pics bleuâtres piqués de taches blanches. Plus près de la ville, sur les belles collines couvertes de verdure qui la dominant, s'éparpillent des maisons de campagne, des fermes et des chalets.

Et sur les rives du lac, aussi loin que l'on puisse voir, d'autres chalets se devinent de plus en plus vagues. Un bateau à vapeur revient de Fluelen à l'autre bout du lac, et ramène une foule de touristes à bâtons ferrés, retour du Righi ; d'autres, non

moins bien armés, se préparent à partir par l'autre bateau pour la fameuse ascension.

Nous nous embarquons aussi, mais pour faire d'abord le tour du lac en partant par le bateau du matin pour revenir par celui du soir.

Ce grand et sauvage lac, enchâssé dans un magnifique écrin de rocs et de montagnes, est le plus beau de tous ! Plein de détours et de surprises, il nous mène des charmantes collines lucernoises aux effrayantes beautés du lac d'Uri.

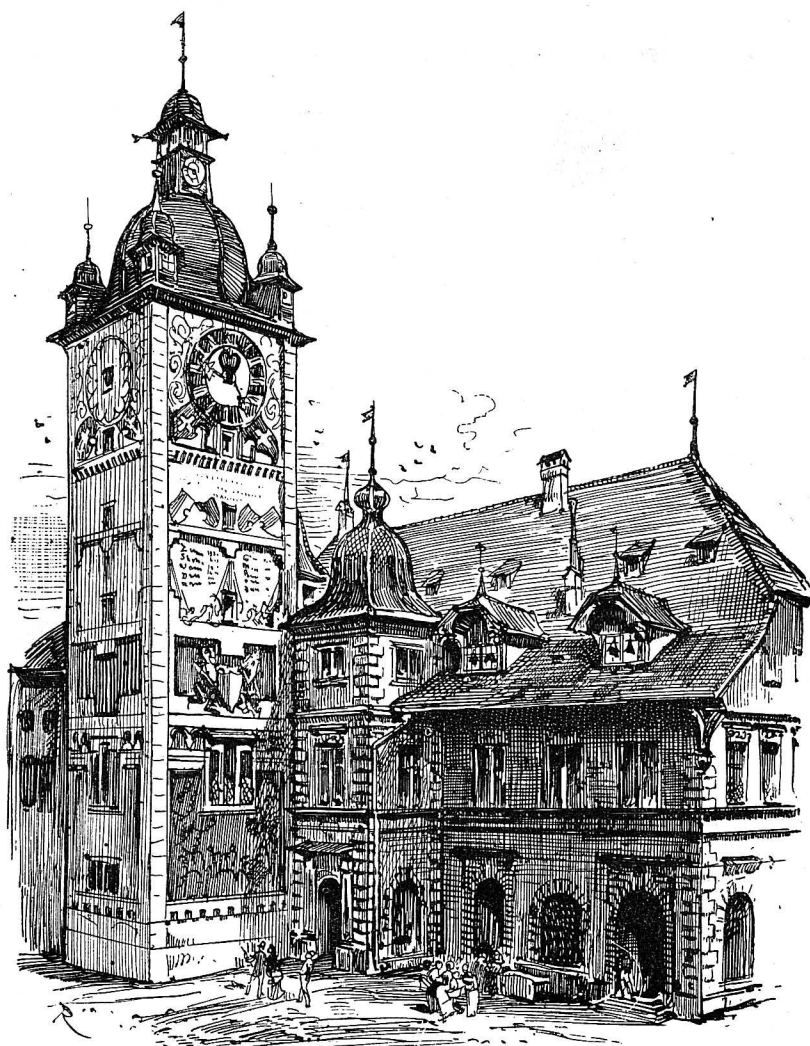
Comme un grand serpent vert, il ondoie sur huit lieues d'étendue à travers un couloir de montagnes si resserré qu'il se présente parfois des détroits d'un kilomètre à peine de largeur.

Après avoir longé la banlieue lucernoise, les collines d'Ander-Halden, et aperçu sur la rive de jolis petits châteaux modernes, le bateau se trouve au centre d'un vrai carrefour de lacs, le grand lac en avant, le lac de Kussnacht, à gauche, s'enfonçant au pied du versant nord du Righi, et le lac d'Alpnach à droite conduisant à la route du Brunig.

C'est ici, à l'entrée du vrai lac, que le paysage commence à prendre sa grande tournure, il se resserre déjà, le Burgenstock, montagne de 1,200 mètres, se prolonge sur la rive et reflète ses flancs sombres dans les eaux profondes ; on marche droit sur le Righi et l'on touche à Witznau, joli petit village éparpillé autour d'un blanc clocher.

C'est de Witznau que part le chemin de fer du Righi-Kulm. Nous voyons la station sur la rive même, le train est là prêt à partir, il se compose d'une seule voiture poussée par une locomotive de forme bizarre. Le Righi se dresse d'un seul bloc à

pic dont les assises transversales sont visibles et nettes comme dans une figure de géologie. Et ce train va se lancer à l'escalade



Hôtel de ville de Lucerne.

de cette muraille et dans une heure il déposera ses voyageurs tout en haut de la montagne vaincue ! Il est déjà parti, la loco-

motive court tête baissée vers la muraille, puis tourne brusquement à gauche, et grimpe sur une voie en corniche. Elle disparaît sous les sapins derrière des rochers, reparaît plus petite un peu plus loin pour disparaître encore.

Le bateau a repris le large, et le Righi nous apparaît dans toute sa hauteur. On distingue même l'hôtel tout en haut. Justement un train de retour est en marche, nous apercevons une fumée blanche qui descend, la locomotive monte courageusement après son mur ; bientôt on ne voit plus que deux panaches de fumée qui marchent l'un vers l'autre et vont se croiser.

Le lac, très-large à cet endroit, se trouve subitement étranglé entre deux promontoires détachés, l'un du Burgenstock et l'autre du Righi. — Ce sont les Nasen, deux masses rocheuses entre lesquelles se trouve un passage d'un quart de lieue à peine. Des bois de sapins descendent jusqu'au lac, alternant avec des prairies à pente extrêmement raide, des ravins s'allongent en lignes d'un vert plus sombre, d'énormes excavations forment dans la montagne des trous presque bleus.

Sur la ligne même des eaux quelques villages paraissent écrasés par les énormes masses qui les dominent ; des points blancs se distinguent plus haut ; ce sont des chalets ou des hôtels situés à quelques quinze cents mètres d'altitude.

Le détroit passé, on se trouve dans le lac de Buochs fermé plus loin par le détroit de Brunnen. Le site est déjà plus sauvage. Pour ajouter encore à son caractère, le temps s'est assombri, de gros nuages courent sur le ciel et voilent à demi les cimes des montagnes ; le lac, de vert qu'il était, devient blanc et troublé, il ne reflète plus les hautes falaises ou les pentes des prairies.

Voici Gersau, l'antique république de Gersau détruite par les commotions européennes du commencement de ce siècle qui ne s'en sont peut-être pas aperçues.

Les traités de 1815 ne lui ont pas permis de renaître ; donnons un regret à la plus minuscule de toutes les républiques, auprès de laquelle Saint-Marin, Andorre, ou la principauté de Monaco seraient de redoutables colosses.

Après Gersau vient Brunnen, qui fut le berceau de la confédération. Deuxième détroit en face de Brunnen. Sur l'autre rive se voit le Rocher-Monument de Schiller qui chanta Guillaume Tell. La fameuse prairie du serment, le Grütli, est un peu plus loin. Cette dernière partie du lac s'appelle le lac d'Uri, c'est là que le paysage revêt un caractère de grandeur sauvage inoubliable. Un silence complet et effrayant plane sur le lac resserré comme un abîme profond entre deux rives de montagnes aux rochers farouches, aux assises déchirées et convulsionnées ; pas de barques, par d'oiseaux sur le lac, les rives semblent complètement désertes, s'il y a des rives, car à peu près partout on ne voit que falaises d'une vertigineuse hauteur.

Quel calme ! Des nuées et de gros flocons de nuages blancs courent très-bas coupant les montagnes à mi-hauteur, les rochers et les bois de la zone intermédiaire disparaissent sous une longue bande blanche, tandis que les sommets plus dégagés apparaissent avec leurs dentelures et leurs glaciers. Les chicots hérissés de l'Uri Rothstock dominant tout le massif de ce côté.

Le bateau s'en va vers la rive opposée prendre à la chapelle de Tell un unique voyageur, qui, de crainte de voir le bateau passer sans s'arrêter, exécutait avec son parapluie les signaux

les plus désespérés, comme un naufragé sur son radeau. C'est qu'il n'y a pas de village et que, lorsqu'on vient en pèlerinage à la petite chapelle, il ne faut pas laisser passer l'heure du bateau.

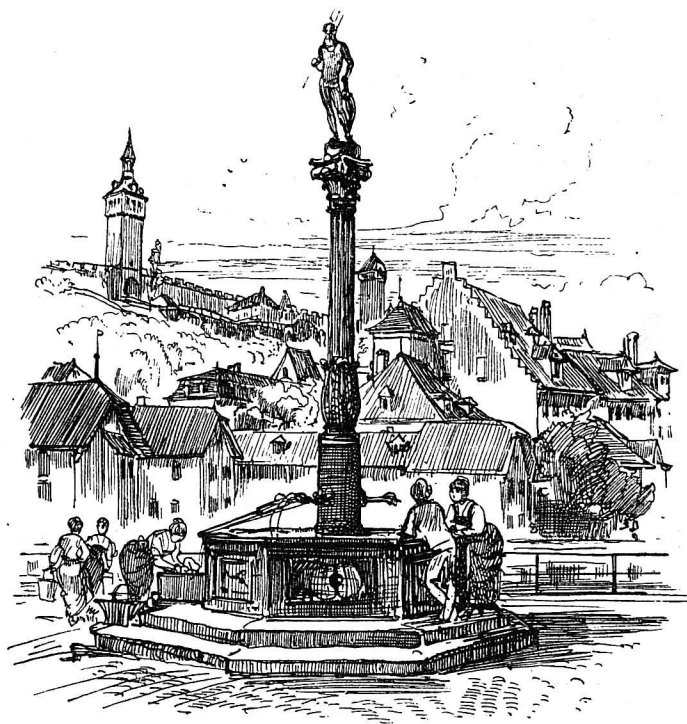
La chapelle de Tell est bâtie presque dans le lac contre l'escarpement. De loin ce petit point blanc fait admirablement au pied de la haute montagne ; de près la petite chapelle complètement ouverte par deux grandes arcades ne manque pas non plus d'un certain charme poétique. Les eaux battent ses murs, le vent sauvage des solitudes souffle dans les arbres qui l'abritent son éternelle symphonie.

Le mélancolique et grandiose paysage de Fluelen termine le lac. On passe, avant d'y arriver, sous les rochers de l'Axenstrasse, énorme falaise percée à une certaine hauteur d'une suite de grandes ouvertures régulières ; ce sont les fenêtres d'une route qui va se raccorder à Fluelen avec celle du Saint-Gothard.

Fluelen, village bâti dans une plaine marécageuse, est assez triste par lui-même, quoiqu'il ait d'agréables chalets. Le bateau à vapeur s'arrête le long d'une jetée pittoresque devant la maison de poste où stationnent les voitures de toute espèce ; cela forme un joli motif assez animé, mais ce qu'on a de mieux à faire, quand on ne prend pas la route du Saint-Gothard, est d'aller visiter entre deux bateaux le bourg d'Altorf, situé à une demi-lieue.

D'Altorf les chemins sont... Chut ! Était-ce bien la peine ? Il n'y a à voir à Altorf que les deux fontaines de Guillaume Tell assez médiocres toutes deux ; elles sont surmontées chacune d'un Guillaume Tell troubadour avant et après la pomme. On éleva la première devant l'église sur l'emplacement d'un

tilleul près duquel Gessler fit placer le fils de Tell avec la pomme sur la tête. A la place de la seconde fontaine à cent pas plus loin se tenait Tell, l'arbalète à la main. Derrière la fontaine est la vieille tour, ornée extérieurement de quelques peintures bar-



Lucerne. — La fontaine du marché aux vins.

bares où précédemment Gessler avait dû se réfugier pour échapper au peuple.

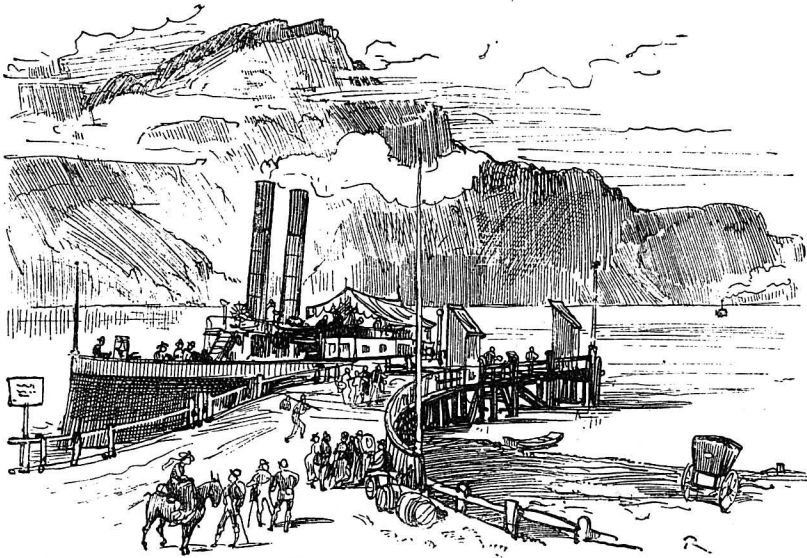
Le retour à Lucerne par la pluie ne manque pas de caractère. Le vent s'engouffre entre les rochers et nous apporte des rafales et des trombes d'eau que nous recevons stoïquement sur nos parapluies pour ne rien perdre du paysage. Tout le

monde se recollette, s'emmitouffle et s'encapuchonne. Quelques chapeaux à voiles font triste mine, mais leurs porteurs, à défaut de parapluies, déploient le plus grand courage. De Righi il n'est plus question, il a disparu ; nous sommes sans nouvelles de lui jusqu'à Witznau où nous recueillons des voyageurs humides qui vont se sécher au salon.

De l'excursion au Righi faite le lendemain sans eau, nous rapportâmes la vision de magnifiques paysages, des échappées sur le lac, avec les sommets ondulés du Righi-Scheideck, du Witznauerstock étagés par plans bien distincts. Au Righi-Kulm, on vient surtout pour voir lever l'aurore, qui se lève dans la bonne saison à une heure indue de la nuit. N'importe, il faut être vertueux, les sons de la corne des Alpes éclatant dans la nuit font sauter tout l'hôtel hors du lit, on s'habille, on s'enveloppe dans des châles ou des couvertures, et tremblants, transis, ahuris, tous les voyageurs s'en vont à tâtons dans le brouillard guetter l'aurore aux doigts de rose. Ce matin-là, hélas ! la vue de cette comique procession fit probablement rebrousser chemin à l'aurore, ou bien son œil perçant découvrit quelque intrus pas suffisamment vertueux, car elle ne daigna pas se montrer. On attendit un peu, on battit la semelle, on bâilla désespérément, et finalement on partit se recoucher, sauf un groupe d'étudiants allemands à casquettes rouges et fortes bottes, armés de longues pipes de porcelaine, qui l'attendirent avec obstination en augmentant le brouillard de furieux nuages tirés de leurs fourneaux portatifs. Quand nous ressortîmes deux heures plus tard, ils prétendirent qu'elle était arrivée juste après notre départ, nouvelle que

les garçons de l'hôtel s'empressèrent de confirmer pour avoir le droit de la porter sur la carte.

Avant de quitter Lucerne pour la dernière fois, il faut noter quelques jolis costumes de femmes. Des corsages de velours noirs décolletés, emboitant la poitrine, sans manches et sans



La plage de Fluelen.

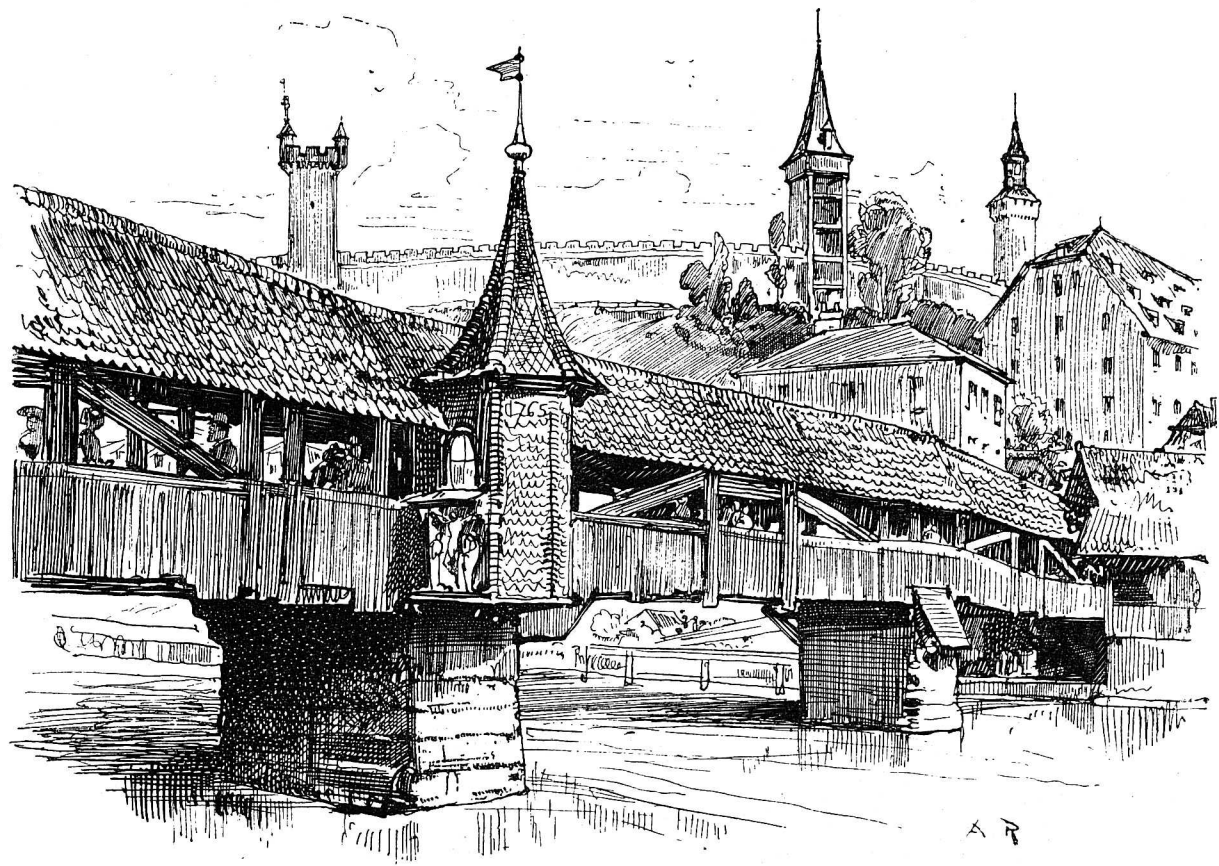
épaulières; quelques-uns de ces corsages sont bruns et bordés de velours seulement. Une sorte de chemisette à deux rangs de dentelles couvre la poitrine, laissant le cou bien dégagé; les manches blanches sont larges et empesées au-dessous du coude; le costume du dimanche se complète de deux rosaces en filigrane d'argent avec chaînes, placées au-dessus du corsage. La coiffure est en nattes relevées en un chignon que traverse une étroite bande d'argent terminée par deux orne-

ments de filigrane ; un collier de velours avec agrafes et ornements d'argent termine la parure. C'est très-beau et très-noble. Quelques femmes apportent des modifications : au corsage marron bordé de noir elles ajoutent un fichu noir placé sur les épaules et le haut des bras, et rentré dans le corsage pour laisser la poitrine décolletée en carré ; avec une cravate au cou au lieu de collier et un grand chapeau de paille, ce costume devient charmant, quoiqu'un peu bergère d'opéra-comique.

Nous prenons la route du Brunig pour gagner Brienz, Interlaken, Thun et Berne. Bateau jusqu'à Alpnach et diligence ensuite. A Stanzstadt le lac est si étroit qu'il est traversé par un pont pour la route de Stanz. Nous ne sommes pas une seule diligence, mais un vrai convoi ; la grosse voiture marche en tête, c'est un monument avec coupé, impériale, intérieur et cabriolet à l'arrière, puis vient une plus petite et deux ou trois voitures de supplément ajoutées par la poste fédérale pour les voyageurs qui n'ont pu trouver de place dans les autres.

Cela constitue une caravane amusante, où toutes les nations sont représentées ; un clan d'Anglais tient toute une voiture ; le chef de la famille est dans l'intérieur avec ses filles, les garçons perchent sur l'impériale.

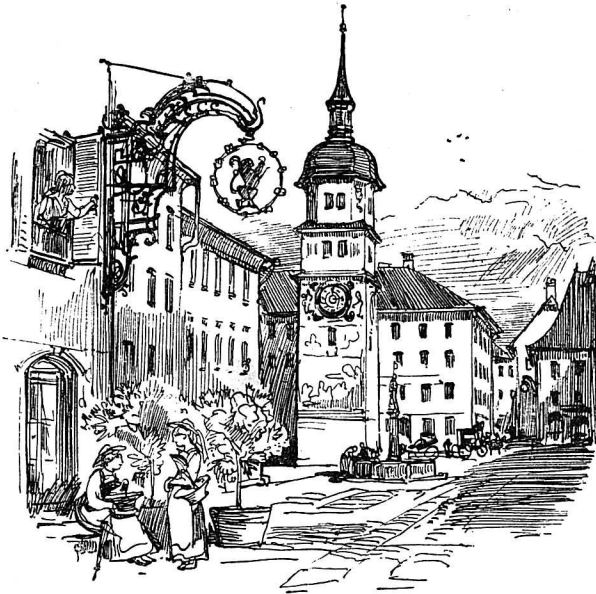
Dans le coupé de la grosse diligence, des dames allemandes font une énorme consommation de gâteaux, ce qui ne les empêche pas, à chaque relais, de prendre tantôt un solide repas, et tantôt quelques légères tranches de jambon. Ce que le coupé absorbe de nourriture est incroyable. Nous prenons les devants dans la crainte d'avoir à souffrir de la disette en restant à l'arrière-garde.



Lucerne. — Le Mülhen Brücke.

Des étudiants à casquettes rouges et à pipes font la route à pied à côté de leur voiture; en quelques heures, ils sont si bien éparpillés qu'on n'en voit plus un seul près de la voiture vide.

Le pays étant relativement plat, on avance assez rapidement; on passe à Sarnen, où le paysage devient de plus en plus intéressant.



Altorf et la tour de Gessner.

De toutes les portières de la diligence frétée par le clan de la Grande-Bretagne, des longues-vues et des lorgnettes sont braquées sur la montagne, fouillant l'horizon à droite et à gauche, en haut, en bas, suivant les indications du chef. En haut sur l'impériale hérissée de bâtons ferrés, on se donne beaucoup de mouvement, on signale les curiosités en vue, les villages et les lacs.

La route, bien ombragée, longe le lac de Sarnen et rejoint le tout petit lac de Lungern, que l'on a diminué de moitié en facilitant l'écoulement de l'Aa.

Voici le Brünig; cette fois la route commence à monter sérieusement, beaucoup descendent et prennent par l'ancien chemin de piétons qui traverse de magnifiques forêts. Le site est très-beau, mais nullement grandiose; c'est une route agréable, et voilà tout.

Le point le plus remarquable est en haut du passage, un endroit où la route passe dans une entaille creusée, à un certain nombre de mètres, dans un immense rocher surplombant. On domine de là-haut tout le côté opposé, le lac de Brienz et les montagnes de l'Oberland.

On n'a plus qu'à descendre et le convoi prend au grand trot la route de Brienz.



CHAPITRE SEPTIÈME

Les petites villes en bois. — Brienz, Interlaken, Unterseen.

Brienz, situé agréablement sur le lac, est une toute petite ville remarquable surtout par la grandeur et la beauté de ses maisons de bois ; sa longue rue principale est entièrement bordée de grands chalets. Interlaken et Unterseen, ses voisines, sont aussi des villes de bois ; c'est dans ces trois bourgs si rapprochés l'un de l'autre que l'on peut voir les spécimens les plus réussis de ce genre d'architecture, genre secondaire il est vrai, mais si pittoresque et si amusant.

Ce ne sont plus les simples chalets de la montagne, les petits villages qui semblent sortir d'une boîte de Nuremberg, lors

qu'on les voit d'en haut éparpillés sur une pente autour d'un petit clocher en forme de quille, avec de petits arbres et des vaches microscopiques; les chalets de Brienz sont de grands chalets bien bâtis, largement ouverts à l'air et à la lumière, aussi confortables en un mot que n'importe quelles maisons de pierre.

La grande rue de Brienz compte certaines maisons de bois de proportions tout à fait colossales en largeur. On cite même un groupe de ces chalets monumentaux qui s'étale sur un quart de lieue de longueur. Et la route se déroule sans monotonie, car ces maisons construites avec les mêmes matériaux sont très-variées de formes et d'ornementations. Bien entendu, elles se moquent de l'alignement et ne se gênent en aucune façon pour former des angles rentrants ou sortants, pour se presser en groupe serré ou pour s'éparpiller à l'aise entre des jardinets.

Il y en a de toutes les façons; à l'entrée de la ville, de grands chalets un peu pauvres élèvent sur des soubassements de pierres deux ou trois étages de façade en planches noircies, sans aucune ornementation; leurs grands toits couverts de grosses pierres avancent de 2 mètres sur la rue, avec des gouttières terribles qui, les jours de pluie, déversent du haut en bas de véritables douches à défoncer un parapluie.

Puis viennent des maisons plus riches, les façades sont rabotées ou peintes, les fenêtres plus larges et plus régulières. Les toits sont en planches ou couverts de tuiles. Certaines ont des poutres sculptées pour soutenir l'avancée du toit, des frises découpées, des ornements de sapin.

Voici les plus grandes qui comptent 25 ou 30 mètres de façade sans compter les petits bâtiments annexes, qu'elles couvrent de leurs grands toits comme des mères abritant leurs petits.

Plusieurs portent sur leurs façades des inscriptions, des dates, le nom des constructeurs ou des versets de la Bible. Ces dates étonnent parfois, on voit des maisons datées de 1730 ou 1740, qui semblent encore toutes neuves. Les planches bien lisses et bien propres ont un air de jeunesse et de fraîcheur tout à fait réjouissant.

Les entrées sont presque toujours placées sur les côtés, les maisons ne se touchant pas et laissant entre elles un espace plus ou moins grand. C'est le côté le plus pittoresque et le plus mouvementé, il y a là des balcons, des escaliers qui montent au premier étage et parfois au second, des appentis et de petits bâtiments accrochés au grand.

Le côté gauche de la rue donne sur le lac, et le côté droit sur la montagne. Entre les maisons de gauche, des éclaircies se font de temps en temps, escaliers et balcons couverts par l'ombre des grands toits se détachent en noir sur le fond étincelant du lac.

Quelques grandes maisons sont réunies par des ponts de bois à une certaine hauteur, elles ont une apparence industrielle, ce sont probablement des ateliers de sculpture sur bois. Brienz est un des pays qui fabriquent en grand les boîtes, les nécessaires, les pendules et les mille objets en bois sculpté, dont tout honnête touriste doit rapporter quelques échantillons à ses amis et connaissances, à moins qu'il ne préfère les acheter à

son retour à Paris, ce qui lui évite bien des peines et bien des soucis en route pour les rapporter autrement qu'en morceaux.

Quelques vieilles rues se dirigeant vers la montagne ne manquent pas d'un certain caractère dans leur fouillis et leur encombrement de tas de bois, de charrettes, de fontaines villageoises sans prétention où vont boire les chevaux et jaser les jeunes filles. Les maisons sont ici de vrais chalets cahotants, les enfants jouent sur les balcons ou dégringolent dans les escaliers, on lave à la fontaine. Dans le fond et par-dessus les toits, apparaissent les rochers et les bois de sapins du Rothhorn.

En fait de curiosités, Brienz ne peut offrir qu'une vieille église de 1215 construite sur un rocher, les ruines du château des anciens seigneurs de Brienz, détruit avec soin par les bourgeois dudit Brienz, et, curiosité naturelle, la chute de Mühli-bach, petit ruisseau qui tombe d'un rocher à pic de 160 mètres.

En face de Brienz, sur l'autre rive du lac, se trouvent les fameuses cascades du Giessbach; c'est un voyage d'un quart d'heure en bateau à vapeur; on a tout le temps, entre deux bateaux, de voir les chutes en détail, à moins que l'on ne désire les admirer avec tous les enjolivements d'illuminations et de feux de bengale ajoutés par les entrepreneurs, car le Giessbach est une cascade malheureuse privée de toute liberté, peignée, arrangée et perfectionnée comme une simple cascade du Bois de Boulogne; on la force même à donner des représentations aux lampions pour le grand plaisir de ceux à qui ses eaux mugissantes et ses rochers servis tout simplement par la nature ne suffiraient pas.

Pourquoi se donner la peine de grimper sur les rochers, vers chacune de ses quatorze chutes, quand on n'a qu'à rester tranquillement sur la terrasse de l'hôtel à prendre des rafraîchis-



Entrée d'Unterseen.

sements en attendant le moment où, toutes chandelles allumées, le Giessbach aura l'honneur d'exécuter devant vous ses plus gracieuses cabrioles sous la changeante illumination des feux de Bengale? — C'est charmant! exclament les spectateurs qui se disent amis de la nature. — Le Giessbach est une cascade tout

à fait ravissante, s'écrient les dames. — Je la préfère en rose, moi en bleu, etc. Le Giessbach ainsi arrangé imite l'imitation, et l'on cherche malgré soi les robinets qui le laissent tomber.

Interlaken, le Spa de la Suisse, le grand rendez-vous des touristes de l'Oberland, est à l'autre bout du lac sur la bande de terrain qui sépare le lac de Brienz de celui de Thun.

Interlaken, village élégant, touche à Unterseen, le vieux bourg, les deux pays étant séparés seulement par l'Aar. Interlaken est-il une ville ou un village ? sa longue rue semble être le faubourg élégant d'une ville absente, on dirait un morceau de Trouville, égaré dans les montagnes. A première vue, c'est la même population élégante étalée sur des chaises, mais quelques ornements montagnards, quelques belles guêtres de montagnes, nous font vite revenir en Suisse. Ville ou village, Interlaken se compose d'une longue et vraiment superbe allée de noyers gigantesques, à l'ombre desquels se presse une foule bigarrée de touristes venus des quatre coins de l'Europe. Cette allée, le Høheweg est bordée d'un côté, en arrière des noyers, par une longue rangée de bâtiments magnifiques et somptueux, hôtels extra-riches, pensions de première classe, restaurants à jardins, Kursaal à musique, sans compter les grands magasins dans les profondeurs desquels s'aperçoivent d'innombrables quantités de boîtes sculptées à musique, de groupes de chamois et de chasseurs en bois pour pendules à musique, de nécessaires à musique, d'albums à musique, chaises à musique, etc.; tout est tellement à musique qu'il est permis de montrer quelque défiance en s'asseyant sur les chaises du Høheweg... Si elles allaient jouer du *Guillaume Tell* !

Sur la droite de l'allée s'étend une vaste prairie arrosée par l'Aar, rivière capricieuse, qui sortant à peine du lac de Brienz, s'en va former celui de Thun. Les grands arbres, parfois larges à la base de plus d'un mètre, se rejoignent en voûte au-dessus de l'allée ; autour des arbres, des sociétés de touristes sont groupées sur des chaises, quelques jeunes demoiselles dessinent, d'autres se plongent dans des volumes d'un cabinet de lecture international, établi sous les arbres. Si l'allée est noyée dans une ombre verte, plus épaisse dans les endroits où les arbres sont pressés autour de quelque géant au tronc énorme, la prairie est inondée d'un clair de soleil qui fait étinceler au loin les eaux de la rivière ; quelques chalets s'aperçoivent dans la verdure, tout un massif de montagnes ferme la plaine à la distance d'une demi-lieue, c'est d'abord une belle colline entièrement couverte d'arbres, couronnée par les bâtiments d'un hôtel, puis, à droite et à gauche, deux sommets rocheux élevés de quelques 2,000 mètres, entre lesquels se faufile, comme un couloir de montagnes, la longue vallée de Lauterbrunnen ; au-dessus des bois de sapins, des énormes rochers et des pics rugueux brille d'un éclat sans pareil la silhouette blanche de la Jungfrau.

Quand la nuit tombe, lorsque toute la vallée d'Interlaken est plongée dans l'obscurité, la Jungfrau reste encore éclairée comme un phare par les rayons du soleil disparu. Puis ses pics s'éteignent l'un après l'autre, un dernier point reste comme une étoile et disparaît à son tour.

Quelques vieux bâtiments et une tour à l'extrémité du Hoheweg sont tout ce qui subsiste de l'ancienne abbaye d'In-

terlaken ; l'allée se termine, à l'autre bout, au pont d'Unterseen, le vieux bourg délaissé par les élégants habitants d'Interlaken.

L'entrée d'Unterseen est tout à fait caractéristique. Par une petite rue bordée de maisons de bois, on débouche sur la place principale, que nous pouvons appeler la place de l'Hôtel-de-Ville, puisque l'hôtel de ville s'y trouve dans un vieux bâtiment qui sert en même temps d'auberge.

Il y a là les mêmes grands toits qu'à Brienz, les mêmes escaliers, les mêmes balcons de bois, mais tout cela est beaucoup plus antique et plus noir ; ces maisons de bois ont deux ou trois siècles d'existence, les neiges de deux ou trois cents hivers ont tombé sur leurs toits et elles tiennent encore ; à quelques maisons l'auvent triangulaire du toit est bouché en forme d'arche ; d'autres maisons groupées et serrées, au lieu de porter chacune un toit triangulaire, ont continué la pente du toit voisin et diminuent de plus en plus jusqu'à n'avoir plus qu'un étage au-dessus du soubassement de pierres. Le toit paraît immense avec ses cheminées éparses de distance en distance.

Unterseen, outre son faubourg d'Interlaken, en a un autre, Aarmühle, reproduisant à peu près sa physionomie.

Interlaken doit sa prospérité à sa situation au milieu de l'Oberland, à proximité des principales beautés et des curiosités les plus célèbres de cette région ; c'est un centre d'excursions, une base d'opérations pour les touristes.

La Jungfrau, le Schreckhorn, le Wetterhorn, le Faulhorn et leurs glaciers — Lauterbrunnen, Grindelwald — le Giessbach, le Staubbach, le Reichenbach, etc., voilà bien des buts d'excursions diverses pour la population flottante d'Interlaken, les

uns se contentent des excursions faciles aux cascades, des promenades sur le lac, les autres partent pour des expéditions plus sérieuses aux pics et aux glaciers.

On ne les reconnaît plus ces ascensionnistes quand on les

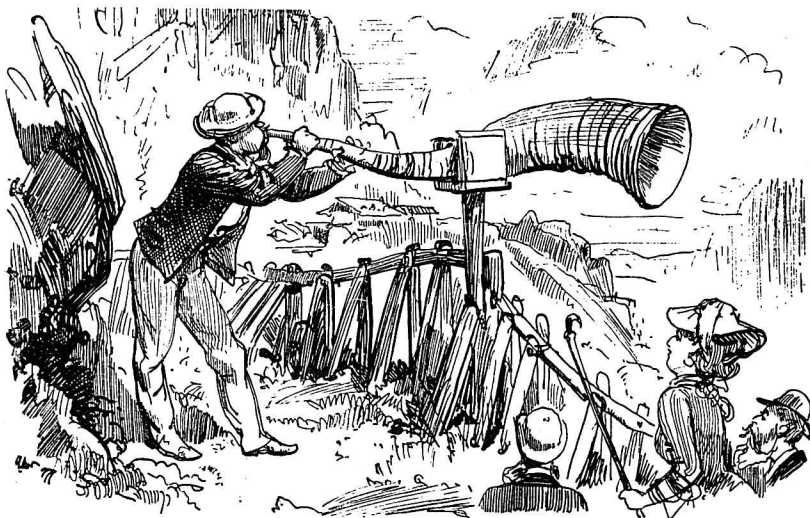


Sur la grande place à Unterseen.

rencontre à Meiringen, à la grande Scheideggou, à Grindelwald. Ils ont des guêtres ou de fortes bottes, des manteaux, des bâtons ferrés et une foule d'accessoires ennuyeux à porter, et pourtant, si *members of the alpin's Club* qu'ils paraissent alors, ils ne valent pas comme pittoresque la demi-douzaine de tou-

ristes à tous crins aperçus dans Interlaken même. Ils étaient six, armés de formidables alpinstocks à bouts ferrés, couverts de chapeaux à voiles, ou de capuchons de caoutchouc ; ils portaient en bandoulière une foule d'objets : sacs, lorgnettes, bidons, hachettes, cordages à grappins, couvertures ; ils avaient de formidables guêtres, même les deux dames placées au milieu de la cohorte, qui gaillardement avaient relevé leurs jupes ; ils avaient des lunettes bleues à gros verres ronds, entourés de crêpe noir, et enfin ils étaient attachés l'un à l'autre par une grosse corde qu'ils soulevaient de la main gauche en brandissant leurs bâtons de la main droite.

Que faisaient-ils ainsi harnachés dans une cour d'Interlaken ? Faut-il le dire ? Ils se faisaient tout simplement *photographier* !



CHAPITRE HUITIÈME

Parenthèse. — Rochers et sapins. — Hôtel de la Méduse. — Oberhofen. — Thun.

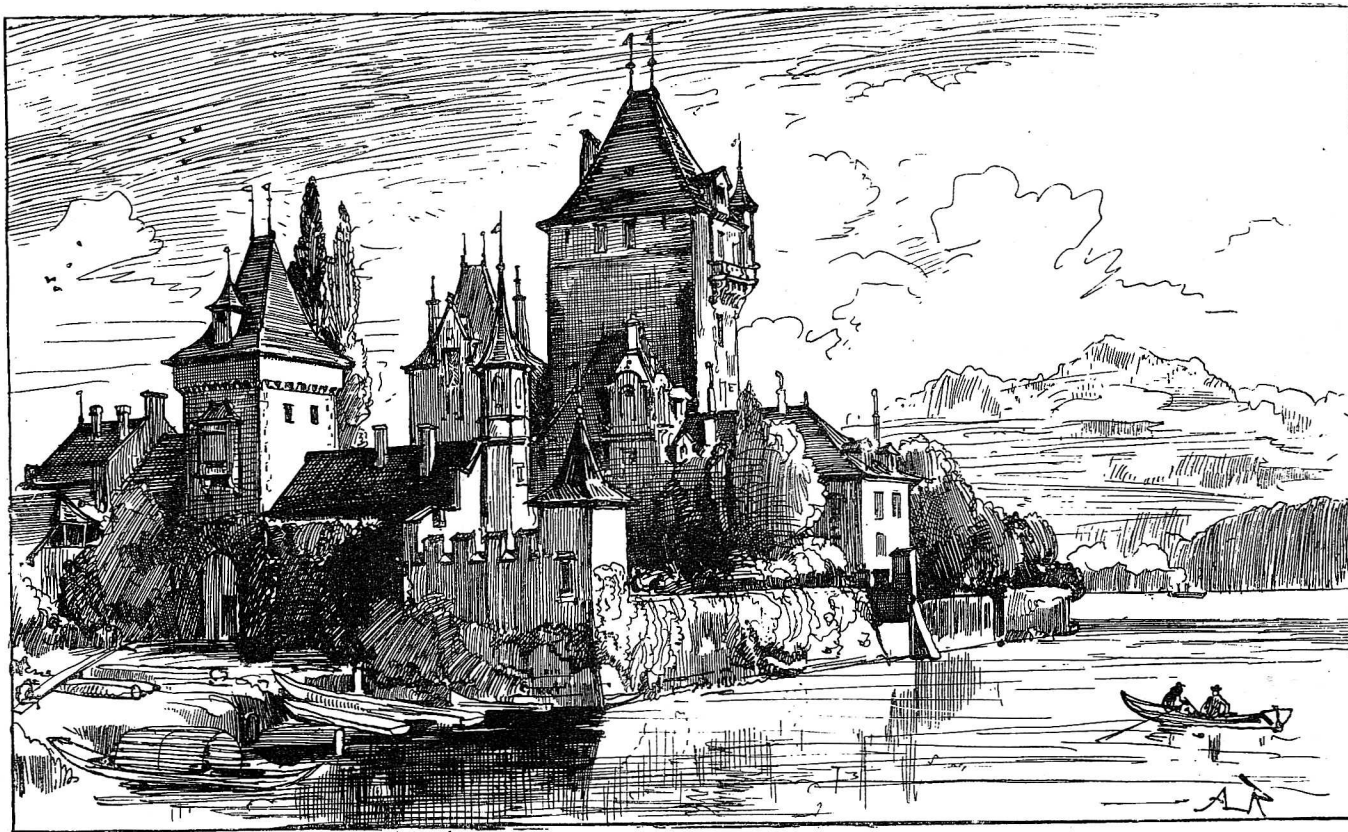
D'Interlaken à Lauterbrunnen, il n'y a que deux pas, c'est-à-dire quatre ou cinq heures de marche ; de Lauterbrunnen à Grindelwald, deux autres pas ; de Grindelwald à Rosenlauï encore deux pas... etc., etc.. Quel est le voyageur passant à Interlaken qui n'a pas fait de deux pas en deux pas sa petite tournée dans l'Oberland ?

On peut trouver là dans un rayon de quelques lieues toute la série des beautés alpestres, toutes les scènes sublimes ou pittoresques de la nature montagnarde. Voulez-vous des torrents, des cascades ? Voulez-vous entendre le cor des Alpes résonner à travers les sombres profondeurs des bois de sapins ?

Voulez-vous admirer quelques tableaux de la vie rustique des hautes cimes? Voulez-vous des rochers, des précipices, des glaciers, des avalanches? La Jungfrau est là au centre d'un état-major de pics majestueux, terribles, mais hospitaliers, qui peuvent offrir à l'étranger autant de torrents et de cascades qu'il en voudra, autant d'écroulements d'avalanches qu'il sera nécessaire. Les guides et les mulets sollicitent l'honneur de le porter aussi haut que l'on peut monter, donc, en avant, à pied ou à mulet! Les cors des Alpes joueront le Ranz des Vaches (ci 0 fr. 25 cent.); on couchera dans des hôtels de première classe situés à 2,000 mètres au-dessus des simples aubergistes de la plaine.

Très-bucolique au commencement, la route de Lauterbrunnen prend un autre caractère sitôt que l'on a tourné la colline verte qui la bouche du côté d'Interlaken; les petits chalets s'éclaircissent, on n'en voit plus que de temps en temps; la vallée, large à peine d'une vingtaine de mètres, est dominée à droite et à gauche par des murailles de rochers que les arbres ont peine à escalader; seuls, quelques sapins se dressent sur leurs parois à pics comme des points d'exclamation déchiquetés par la tempête. Quelle magnifique créature que le sapin, et comme il est bien ici dans son cadre, comme il se sent dans son pays! Autant il paraît bête et dépaysé en plaine, autant dans la montagne il dresse, superbe et dominateur, sa haute taille parmi les rochers qu'il pétrit de ses racines puissantes.

Il semble qu'une lutte soit engagée entre le sapin et la montagne, cela est visible dans n'importe quelle route de montagne, et dans cette bataille on peut observer trois épisodes différents



Château d'Oberhofen près Thun.

qui fourniraient trois paysages admirables, au plus haut point dramatiques.

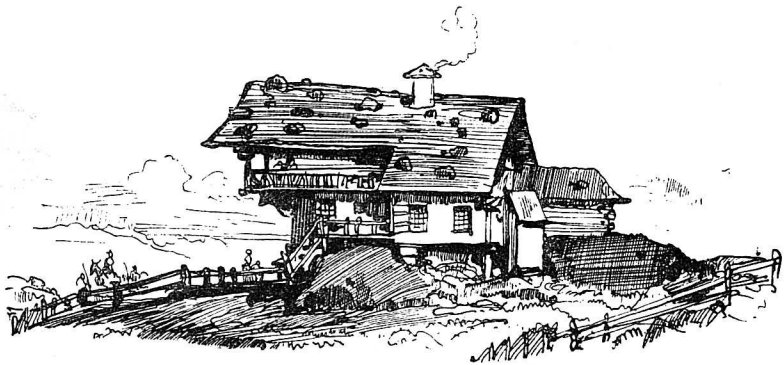
Le premier paysage est un bois de sapins à 7 ou 800 mètres d'altitude. La lutte n'est pas encore engagée ; fiers et droits comme des montagnards, verts comme l'émeraude, les sapins s'épanouissent dans la pure et transparente atmosphère. Leurs troncs, élancés comme des colonnettes, montent vers le ciel d'un seul élan ; l'intérieur des bois, assourdi par un épais tapis de mousse, est aussi sombre que les voûtes d'une cathédrale gothique, les longs alignements des colonnettes conduisent le regard jusqu'à des lointains vagues et bleuâtres, mystérieux comme des rêves.

Montons plus haut pour le deuxième paysage.

Le deuxième bois de sapins est à quelques centaines de mètres plus haut que le premier ; c'est un corps de troupes qui, dans l'assaut de la montagne, parvenu à mi-hauteur, est aux prises avec les premières difficultés. La montagne lutte aussi, elle se ravine, s'escarpe, elle se hérissé de blocs surplombants pour opposer aux sapins le plus d'obstacles possible. Ces vaillants sapins étreignent les rochers à bras le corps, ils s'accrochent à ces obstacles et les soulèvent, leurs racines sortant du sol se tordent comme des serpents et mordent la roche domptée. Les troncs ont des apparences apocalyptiques, gonflés au bas par l'action, écaillés, écorchés, ils ont l'air de défier avec leurs branches farouches les tempêtes et les avalanches que leur envoie leur vieille ennemie. Des géants mutilés, d'énormes troncs couchés sur le champ de bataille, parfois écroulés par tas les uns sur les autres, témoignent

des désastres que subissent souvent les sapins jamais lassés.

Le troisième bois de sapins est plus haut encore, presque à la limite des neiges, à deux mille et quelques mètres d'altitude ; c'est la plus grande hauteur à laquelle, dans l'assaut de la montagne, ils aient pu monter. Je me souviens, pour l'avoir vu deux fois, d'un bois de sapins, situé au point culminant du passage de la petite Scheidegg, immédiatement après l'hôtel, au-dessous de l'Eiger. Ce n'est même plus un bois de sapins,



Dans la montagne.

c'est un champ de bataille ! — La montagne a rasé la forêt ; hachés, broyés par les avalanches du printemps, les sapins en ruine gisent sur le sol. Aucun n'est resté debout, les troncs amputés et fracassés de trois ou quatre cents sapins s'élèvent seuls, lamentablement déchiquetés par des tas de rochers ; leur taille ne dépasse pas un mètre ou deux, ils ne sont pas morts néanmoins et ils s'obstinent à pousser quand même des rejetons que des blocs de rochers lâchés par la montagne écrasent incessamment.

Laissons ces sapins épiques et revenons à la vallée de Lau-

terbrünnen. Le chapitre torrents et cascades ne manque pas non plus, la route remonte la bruyante Luschine formée de deux torrents, la Luschine blanche qui vient de Lauterbrünnen et la Luschine noire qui dégringole de Grindelwald.

Le lit de la Luschine est encombré de blocs énormes qui forment des successions de petits bassins d'où le torrent s'échappe en cascade écumante. Des sapins tombés dans le torrent restent accrochés aux rochers comme des ponts aériens



Un chalet à Fluelen.

ou comme des mâts que le flot balance. Il se présente comme cela jusqu'à Lauterbrünnen une demi-douzaine de tableaux de Calame admirablement composés. La route borde le torrent tantôt à droite, tantôt à gauche ; quand la place manque d'un côté, elle passe la Luschine sur un pont de bois couvert, d'un effet très-pittoresque, pour repasser un peu plus loin sur un autre pont.

On peut saisir sur la route quelques scènes de la vie montagnarde. Dans la clairière d'un des bois de sapins qui gar-

nissent les pentes abruptes de la Hunnenfluh, quelques paysans sont en train de charger une voiture de fromages larges comme des meules. Ces fromages viennent de chalets situés là-haut à quelques centaines de mètres, on les descend au moyen de traîneaux semblables aux schlittes des Vosges, qu'un homme traîne, non sans danger, par des sentiers en zigzag pratiqués dans le bois.

Des sons lointains de clochettes annoncent des troupeaux de vaches. Les voici qui viennent, dodelinant les têtes et se berçant du doux tintement de leurs cloches. Il est moins amusant de les rencontrer dans les sentiers étroits lorsqu'on est obligé de se coller contre la roche pour en laisser passer toute une bande dont chaque membre s'arrête pour vous regarder de près d'un grand œil bonasse.

Autre rencontre. — Un homme, embusqué au bord de la route, s'est levé d'un bond du plus loin qu'il a vu, il a saisi un objet bizarre, un immense tromblon de bois, posé sur la barrière. Vous approchez, il braque son instrument comme un artilleur manœuvre une pièce, et soudain des mugissements terribles éclatent que l'écho renvoie de l'autre côté de la vallée ! C'est le cor des Alpes qui vient de jouer en votre honneur ; ce cor est une longue trompe de bois cerclé, à large entonnoir comme une corne d'abondance, attachée à la barrière par une sorte d'affût. Après l'audition, l'artiste présente sa petite note, c'est vingt-cinq ou cinquante centimes ; si vous êtes généreux, une nouvelle explosion d'harmonie saluera votre départ.

Lauterbrünnen est un grand village allongé dans la vallée,

précisément au-dessous du Staubach, gigantesque gouttière qui lui jette un torrent sur la tête. C'est là un des sites les plus connus du monde. Les deux côtés de la vallée s'élèvent absolument à pic au-dessus du village, dans le fond brillent les masses neigeuses du Grosshorn. Le Staubach tombe d'un seul saut de 300 mètres, l'effet n'est pas énorme, mais le cadre est grandiose, une partie de l'eau se vaporise en tombant et n'arrive à terre qu'en pluie fine ; au milieu de la chute, un arc-en-ciel se dessine légèrement...

Mais voici que de nouveaux mugissements de la corne des Alpes font résonner les échos des montagnes, cette fois c'est un industriel qui propose des photographies et des bois sculptés aux visiteurs du Staubach.

De Lauterbrunnen on va à Grindelwald par la Vengernalp et le passage de la petite Scheidegg. La montée de la Vengernalp exige un certain travail. Pendant trois bons quarts d'heure il faut monter par des sentiers en escaliers, coupés de paliers sur lesquels on est heureux de se laisser tomber essoufflé en regardant en bas la vallée de Lauterbrunnen étroite comme une gorge, sombre comme un précipice.

Tant d'efforts et de peines sont soudain récompensés par le merveilleux spectacle qui se présente aux yeux en haut de la Vengernalp. La Jungfrau se dresse tout entière, sans aucun contrefort ou épaulement pour en diminuer la grandeur. Cet immense bloc de neige aux pics étincelants est d'un effet polaire, la montagne semble faite de neige, aucune tâche ne vient souiller sa virginale blancheur, c'est la banquise, un iceberg géant des mers polaires !

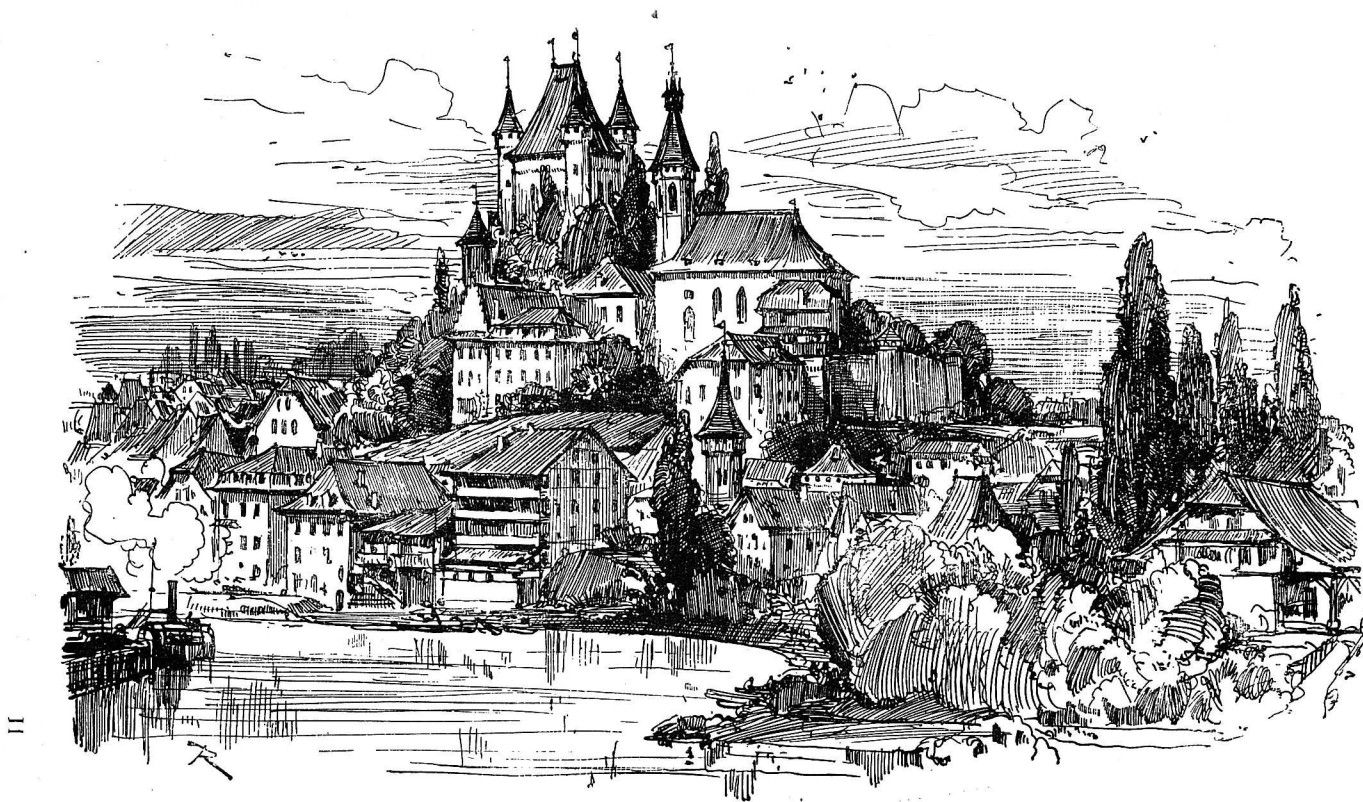
Il semble que l'on en soit séparé par la largeur du précipice, mais en réalité ses premières neiges sont à plus d'une lieue en ligne droite.

Qu'est-ce que cela ? L'air est pur, le ciel est bleu et pourtant les roulements du tonnerre viennent de se faire entendre brusquement. Un peu plus loin, parvenu tout près de la montagne, on a l'explication du phénomène, d'autres coups de tonnerre éclatent et l'on voit en même temps descendre une masse de neige sur les pentes du Mönch, un des pics de la Jungfrau. C'est l'avalanche qui se détache, roule et s'écroule avec un fracas ressemblant tout à fait au tonnerre.

Cette petite excursion à la Scheidegg avait lieu en octobre à la fin de la saison, lors d'un passage à Interlaken en allant de Lucerne à Berne. Les touristes se faisaient rares et quelques retardataires se rencontraient seuls encore de temps en temps. Les hôtels des hauteurs se fermaient l'un après l'autre, les aubergistes chassés par l'hiver émigraient dans les villes, si bien qu'en arrivant, je trouvai l'hôtel de la Vengernalp clos depuis huit jours ; il fallut marcher encore pendant une heure pour gagner celui de la Petite-Scheidegg ; par bonheur il était encore entr'ouvert, les paquets étaient faits et les patrons comptaient le quitter le lendemain à l'aube.

Je pus donc, me promenant sur le plateau devant l'hôtel, hermétiquement boutonné et bien enveloppé dans une couverture, écouter à loisir le roulement des avalanches. La nuit venait rapidement, l'obscurité enveloppa bientôt les montagnes et le pauvre hôtel planté à 2,100 mètres d'altitude.

A huit heures l'hôtelier fit dire à son unique voyageur



La colline de Thun.

qu'il fallait se coucher pour être prêt à partir à l'aube.

Au matin grand branle-bas pour le départ. Magnifique lever de soleil et pour un seul voyageur, le dernier de la saison, quand à cinquante nous n'avions pu rien voir au Righi ! C'est une faveur dont je suis fier.

Il arrive parfois, avis aux collectionneurs d'émotions, que les hôtels des pics dans les derniers jours de la saison se trouvent brusquement cernés par les neiges ; l'hôtel en détresse devient alors un radeau de la Méduse et les voyageurs mis à la ration ont à passer quelques mauvais moments.

On nous a raconté les malheurs d'une caravane anglaise sur le Faulhorn. Ils se reposaient, à la fin de septembre, des fatigues d'une série de courses et d'ascensions, lorsqu'un beau matin, le plateau, l'hôtel et la montagne se trouvèrent ensevelis sous une épaisseur de 3 ou 4 mètres de neige ; impossible de songer au départ, il fallait attendre des secours de la vallée.

Les Anglais constatèrent avec épouvante que les vivres consistaient en quelques derniers fromages et un mouton vivant. Après d'énergiques reproches adressés à l'hôte, pour la coupable négligence qui allait exposer des fils et des filles d'Albion aux souffrances de la faim sur un pic désert, les voyageurs réglèrent l'ordre de distributions des vivres. Chacun, l'hôte surtout, fut réduit à la portion congrue ; le mouton fut occis et disparut. Rien n'était changé dans la position de la malheureuse colonie, si ce n'est que 1 ou 2 mètres de neige étaient venus s'ajouter à l'immense couche qui ensevelissait toute la montagne. Les fromages furent entamés ; on eut beau en user avec ménagement, chaque jour amenait une brèche nou-

velle dans l'armoire aux provisions. Bientôt les habitants du pic murmurèrent. Les dames demandèrent si la bonté d'âme du préposé aux vivres ne l'abusait pas étrangement lorsqu'il délivrait à l'hôtelier sa part quotidienne de pain et de fromage. Après tout, dans la pensée de cet hôtelier lui-même, ces provisions avaient toujours été destinées aux voyageurs, donc elles étaient la propriété exclusive de ces voyageurs ; l'hôtelier était du pays, il connaissait les ressources de son pic, c'était à lui de pourvoir à sa nourriture !

Un touriste intrépide s'aventurait au dehors dans l'espoir de rencontrer et d'assommer avec son alpinstock quelque chamois égaré. Mais comme il rentrait toujours bredouille, les dames l'accablaient d'amers reproches.

La famine et la discorde régnaient sur le pic désolé, déjà les voyageurs jetaient de farouches regards sur l'hôtelier qui maigrissait d'inquiétude.....

Enfin, au moment où peut-être la colonie, ayant dévoré la moitié de son dernier fromage, allait en venir à de fâcheuses extrémités, des cris retentirent sur le plateau. Une cinquantaine de montagnards travaillaient à tailler dans la neige un chemin jusqu'à l'hôtel. Tout fut oublié, les voyageurs ravitaillés pardonnèrent à l'hôte, et sauveteurs et sauvés prirent le chemin de la plaine.

Reprenons la route de Berne.

Le lac de Thun, comme le lac de Brienz, est un miroir d'eau verte où se reflète magnifiquement un splendide cirque de montagnes. Derrière un premier plan très-clair de belles collines ensoleillées, se dressent quelques-uns des géants de l'O-

berland, notamment le Niesen et le Stockhorn, deux hautes montagnes à sommets pointus d'un bleu sombre du haut en bas.

Le bateau file sur les eaux tranquilles et va toucher alternativement sur l'une et l'autre rive. Les nuages, pompés par le soleil du matin, rayent les montagnes de bandes horizontales, le Stockhorn et le Niesen ont l'air d'être coupés en quatre ou cinq tranches.

L'approche de Thun est signalée par l'éparpillement sur les collines d'un grand nombre de villas et de châteaux. La dernière station est Oberhofen. En avant du village s'élève sur le lac même, dans la plus ravissante situation, un très-beau château du quinzième siècle. La grande cour plantée d'arbres s'ouvre en terrasse au-dessus du lac, plusieurs tours et quelques bâtiments plus modernes se groupent au pied d'un gros donjon carré. Sur le côté, au pied d'une muraille crénelée garnie de lierre, s'abritent des barques, couvertes d'une tente en cerceau comme sur les lacs italiens.

Il faut, en sortant du lac, près de Schadau, entrer dans l'Aar, pour gagner Thun, que l'on aperçoit à quelque distance pittoresquement campé entre la rivière et la colline du vieux château.

Plus on approche, et plus l'agréable effet de la ville s'accroît, des bouquets de grands arbres, des rideaux de peupliers et des chalets-usines à grands toits bordent la rivière ; sous la colline même les maisons se pressent, s'étagent, l'église et sa terrasse au-dessus de vieilles tours dominant ce côté très escarpé.

Une excursion dans les rues accidentées de la ville n'est pas

sans profit, il y a de très belles maisons, des coins pittoresques avec des ouvertures d'horizon soudaines sur le lac et les montagnes.

La ville est très-ancienne ; son vieux château, situé au vingt-cinquième étage, est de la fin du douzième siècle, avec un morceau, — le château neuf, — datant du commencement du quinzième.

Il faut monter par des rampes et des escaliers, en haut de la colline fortifiée qui s'escarpe au-dessus des toits de la ville. Cette colline porte, outre le château, un assez grand nombre de maisons, l'église et le cimetière. A l'église on arrive par un escalier couvert, de plus de deux cents marches ; elle n'a rien de bien remarquable extérieurement ni intérieurement, mais on a, en tournant autour, à la terrasse du cimetière et sur les remparts de très curieuses vues sur la ville et les environs.

Le vieux château forme le couronnement de la colline, avec son donjon carré flanqué aux quatre coins de tourelles effilées. On plonge de ce côté sur les toits et dans les rues de la partie la plus importante de la ville, toits immenses et rues étroites et accidentées ; on peut surtout admirer la position riante de la ville dans une campagne couverte de verdure et sillonnée par les rubans capricieux de l'Aar.



CHAPITRE NEUVIÈME

BERNE

La Kramgasse. — La tour des Prisons et la tour de l'Horloge. — Les ours. — Arcades et fontaines. — La Grande Cave.

Salut aux ours de Berne ! c'était par une respectueuse invocation à ces braves et loyaux citoyens, antiques personnifications de la patrie, qu'il eût fallu commencer cette excursion à travers les vieilles cités de la libre Suisse. Cependant mieux vaut tard que jamais ; nous offrons aujourd'hui nos hommages aux célèbres ours qui, dans la belle fosse du pont de la Nideck, jouissent tranquillement des rentes et des droits de bourgeoisie à eux octroyés par leurs concitoyens.

Et maintenant, grognez, ours de Berne, si jamais par igno-

rance, étourderie ou autrement nous manquons au respect dû aux vieux us et aux antiques coutumes établis et conservés depuis des siècles dans les vingt-deux cantons.

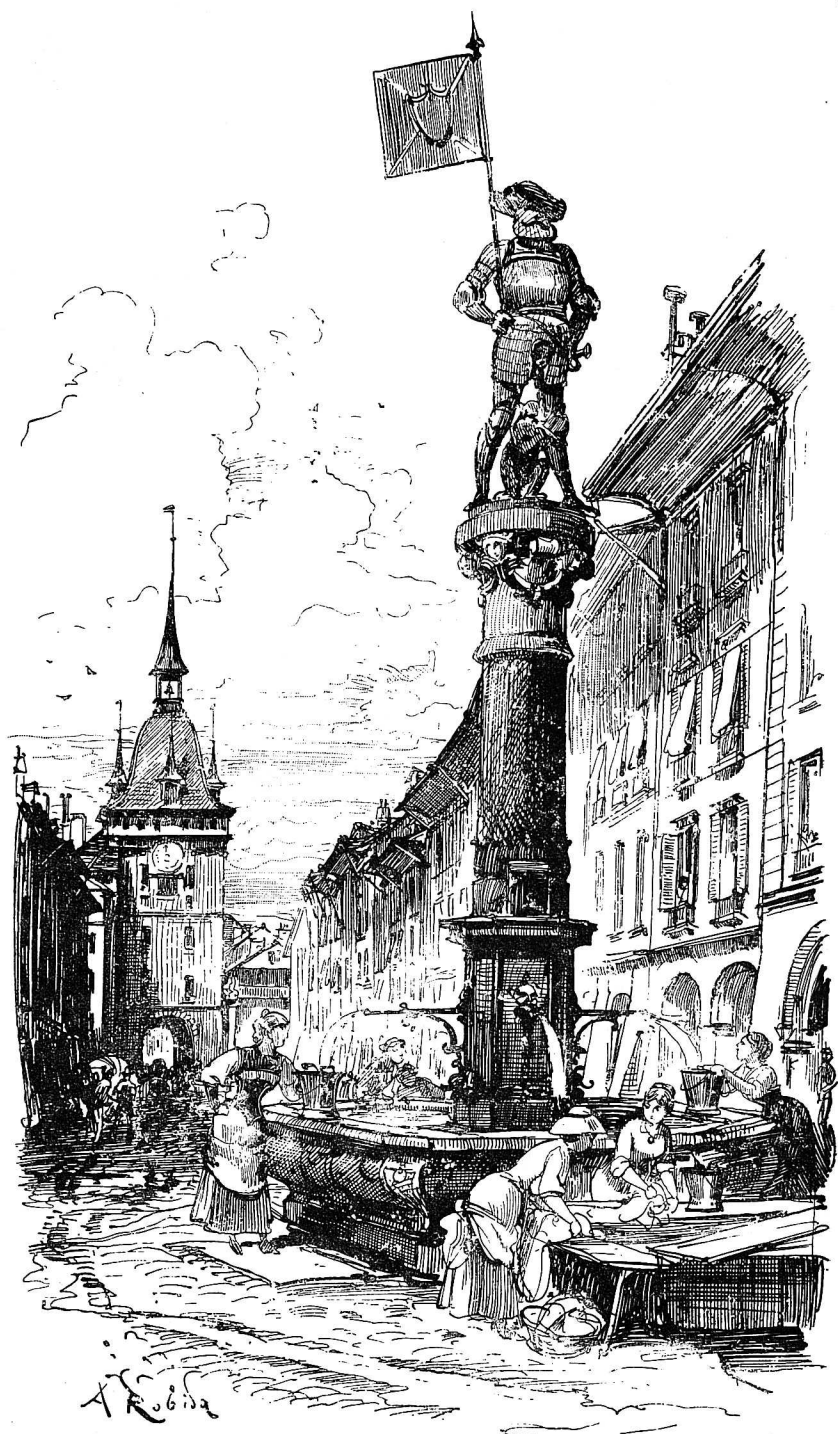
L'aspect de Berne est tout à fait particulier, le caractère de la ville, tout d'une pièce et fortement marqué, est bien différent de celui des autres villes suisses ; à Berne aucune irrégularité, aucun décousu, c'est une ville d'un seul morceau, qui, à première vue, paraît bien ce qu'elle est, une capitale bourgeoise.

C'est bien la ville de cette bourgeoisie solide du moyen âge, probe, rangée, fièrement appuyée sur ses bonnes pertuisanes, jalouse de ses droits et peu disposée à y laisser toucher par quiconque.

La grande rue qui traverse la ville d'un bout à l'autre, la Kramgasse possède, à la plus haute expression, ce caractère particulier, il est peu de villes dont la voie principale donne une impression aussi nette que cette grande artère de Berne avec ses tours et ses arcades.

Cette Kramgasse très large est bordée de hautes maisons bien assises, sérieuses de la base aux combles, fortement appuyées sur des contreforts ou sur de massifs piliers, et ouvertes par une longue ligne d'arcades rondes, dominant parfois la rue d'un ou deux mètres, auxquelles on accède par des escaliers devant chaque maison.

Il y a des balcons à chaque fenêtre du haut en bas de ces vieilles maisons, balcons et fenêtres soulignés par des encadrements sculptés à fortes saillies ; le dernier étage disparaît sous l'ombre d'un grand toit qui s'avance d'un mètre ou deux avec un grand appareil de gouttières tortueuses.



Berne. — Fontaine de la Kramgasse. — Tour des Prisons

Des tourelles accrochées à quelques angles ou plaquées aux façades égayent les lignes sévères de la rue de leurs sculptures d'un gothique bizarre et de leurs toits à girouette, sans compter les nombreuses et amusantes enseignes qui pendent aux maisons : des ours, des faucons suspendus dans des écussons portés par des léopards héraldiques, des statues de forgerons et de charpentiers en costume du seizième siècle, etc.

Deux grosses tours, la tour des Prisons et la tour de l'Horloge, debout au milieu de cette rue, la coupent en trois tronçons, et, pour ajouter encore à cette décoration déjà si pittoresque, de loin en loin s'élèvent de belles fontaines à sujets, remarquables par leurs formes variées, par leurs sculptures sérieuses ou humoristiques et aussi par leur entourage de jeunes dames, lavant ou bavardant par groupes, le seau à la main.

Ces fontaines sont au nombre de sept ou huit rien que dans la Kramgasse ; la première, peinte et dorée, est datée de 1507, sur sa colonne, ornée d'une ronde d'enfants en bas-relief, se tient un joueur de cornemuse exécutant un duo avec un canard. La seconde, également peinte et dorée, est la célèbre fontaine du mangeur d'enfants, place des Greniers. L'ogre, chargé d'enfants dans sa gibecière et dans ses poches, est dans l'exercice de ses fonctions, en train de dévorer un petit polisson au milieu d'une ronde de petits ours.

Puis viennent un grand lansquenet avec un petits ours armé d'une arquebuse, un Samson, un ours en chevalier portant lance et bouclier, encore un ours plus petit, un Saint-Georges de 1543, et enfin vers le pont de la Nideck, la fontaine de la

Justice, surmontée d'une jolie figure de la Justice bien tournée, l'épée et la balance aux mains.

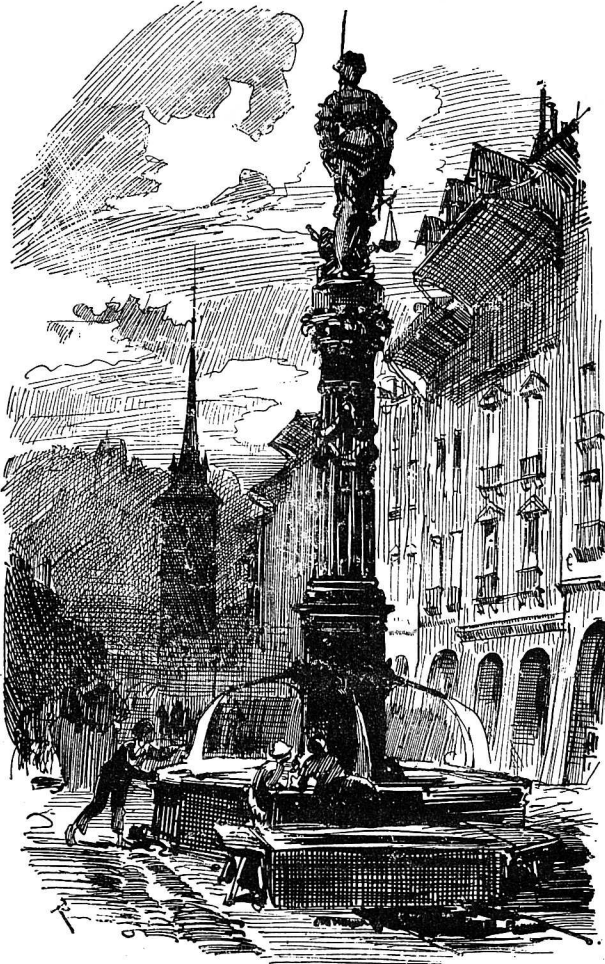
Il y en a bien d'autres dans la ville, à la cathédrale et ailleurs, toujours avec la même décoration de chevaliers bannerets et d'ours, et le même entourage de ménagères.

Dans la rue elle-même, il ne passe guère que des voitures, la ville paraît déserte, les sombres ouvertures des arcades ne permettant pas de voir la circulation qui les anime. Un petit canal d'eau vive court comme une petite rivière au milieu de la rue, tantôt à découvert, et tantôt sous des planches ; il relie toutes les fontaines entre elles ; il est curieux de voir des femmes tranquillement installées au milieu de cette grande rue, à laver dans le canal comme au bord d'un ruisseau de campagne. On entend le bruit des battoirs autour de chaque fontaine, ainsi que les caquets des lavandières, parmi lesquelles il y a toujours quelques femmes, lavant et tordant le linge, manches retroussées, avec le corsage de velours et les chaînes d'argent de l'ancien costume bernois.

Les deux grosses tours qui se dressent dans la Kramgasse sont les dernières survivantes d'une nombreuse et puissante famille, dans laquelle on distinguait la tour de Goliath, la tour des Mèches, la tour des Armures, la tour d'Aarberg, la tour des Salpêtres, la tour du Tribunal-Secret, etc., toutes hautes et rébarbatives, disséminées de bastion en bastion sur les remparts.

La tour de l'Horloge faisait partie de la première enceinte de Berne et resta la principale porte jusqu'au premier agrandissement de la ville, qui engloba les faubourgs et fit reporter

la porte à la tour des Prisons. Cette porte ne resta pas là ; Berne dépassa bientôt cette limite et la porte fut encore reculée deux



Berne. — Fontaine de la Justice.

fois pour aller jusqu'à son emplacement actuel, la barrière de Morat.

Avant le premier agrandissement de Berne par Pierre de Savoie, la ville, cernée de tous côtés par les possessions des

seigneurs, ne pouvait se développer et risquait d'étouffer dans ses murailles, prisonnière de ses voisins ; pour se frayer un passage, Berne acheta un morceau de pré de l'autre côté de la rivière, et commença la construction d'un pont sur l'Aar.

Le comte de Kibourg son voisin voulut s'y opposer et amena des troupes, il fallut combattre et travailler en même temps ; les Bernois se mirent de tout cœur aux deux besognes ; enfin, grâce à l'intervention de Pierre de Savoie, la ville finit par triompher, et, se lançant en avant, commença le cours de ses prospérités.

La tour des Prisons, primitivement crénelée, fut couronnée plus tard de son toit à campanile et à clochetons ; elle n'est pas isolée au milieu de la rue, des maisons la flanquent à droite et à gauche, et forment une rue transversale qui va des deux côtés aux terrasses dominant l'Aar. La tour est percée d'une voûte pour laisser passer la rue, c'est la vieille porte d'où l'on aperçoit la tour de l'Horloge à quelque distance au bout d'un autre tronçon de la Kramgasse.

Celle-ci est une grosse tour carrée tenant d'un seul côté aux maisons d'une autre rue transversale. La voûte de la vieille porte est encore ouverte pour le passage des piétons, mais la rue tourne sur le flanc. Après avoir été elle aussi tour des prisons, elle a pris sa destination actuelle en 1527, année pendant laquelle des horloges y furent placées ; elle est plus décorée que la tour des Prisons et forme, du côté regardant le pont de la Nideck, la pièce principale d'un joli tableau plein de détails curieux. Deux petites tourelles gothiques ornées de sculptures et de blasons grimpent aux angles des maisons

accotées à la tour, au-dessus d'arcades trapues bâillant comme des trous noirs ; une autre tourelle s'accroche à la tour et monte jusqu'aux toits des maisons sous l'horloge.

Tout le champ de la façade est occupé par les horloges, un immense cadran en haut, un autre plus petit en bas, cadran à zodiaque indiquant les phases de lune, les jours et les mois, à côté duquel se trouve placée la célèbre mécanique de Gaspard Brunner, dans une belle niche sculptée.

Ce point de la Kramgasse est un rendez-vous pour les nombreux touristes, qui viennent à toutes les heures voir sonner l'horloge et défiler les bonshommes de bois.

L'aiguille approche de la soixantième minute, attention ! Toutes les têtes se lèvent, toutes les lorgnettes se braquent sur les nombreux personnages, roi, fou, ours, occupant la niche flanquée au dehors d'un coq et d'un lion armé.

Voici l'heure : tous les personnages se mettent en mesure de jouer leur rôle, le coq chante deux fois, le lion remue la tête, tire la langue et lève son épée, le fou placé au fronton de la niche frappe l'heure avec des marteaux sur deux petites cloches, le personnage le plus important assis au centre de la niche sur un trône, tenant dans ses mains un sceptre et un sablier, tourne le sablier, lève le sceptre et ouvre une grande bouche autant de fois que le marteau frappe d'heures, pendant qu'au pied du trône défile une procession de petits ours habillés et posés diversement, à pied, à quatre pattes et même à cheval, entrant par une porte et sortant par une autre.

Un autre automate plus haut placé sonne les heures au sommet du campanile de la tour, c'est une grande statue du duc

Berchtold de Zæringen en armure, qui brandit un marteau et frappe sur la cloche comme un simple Jacquemart.

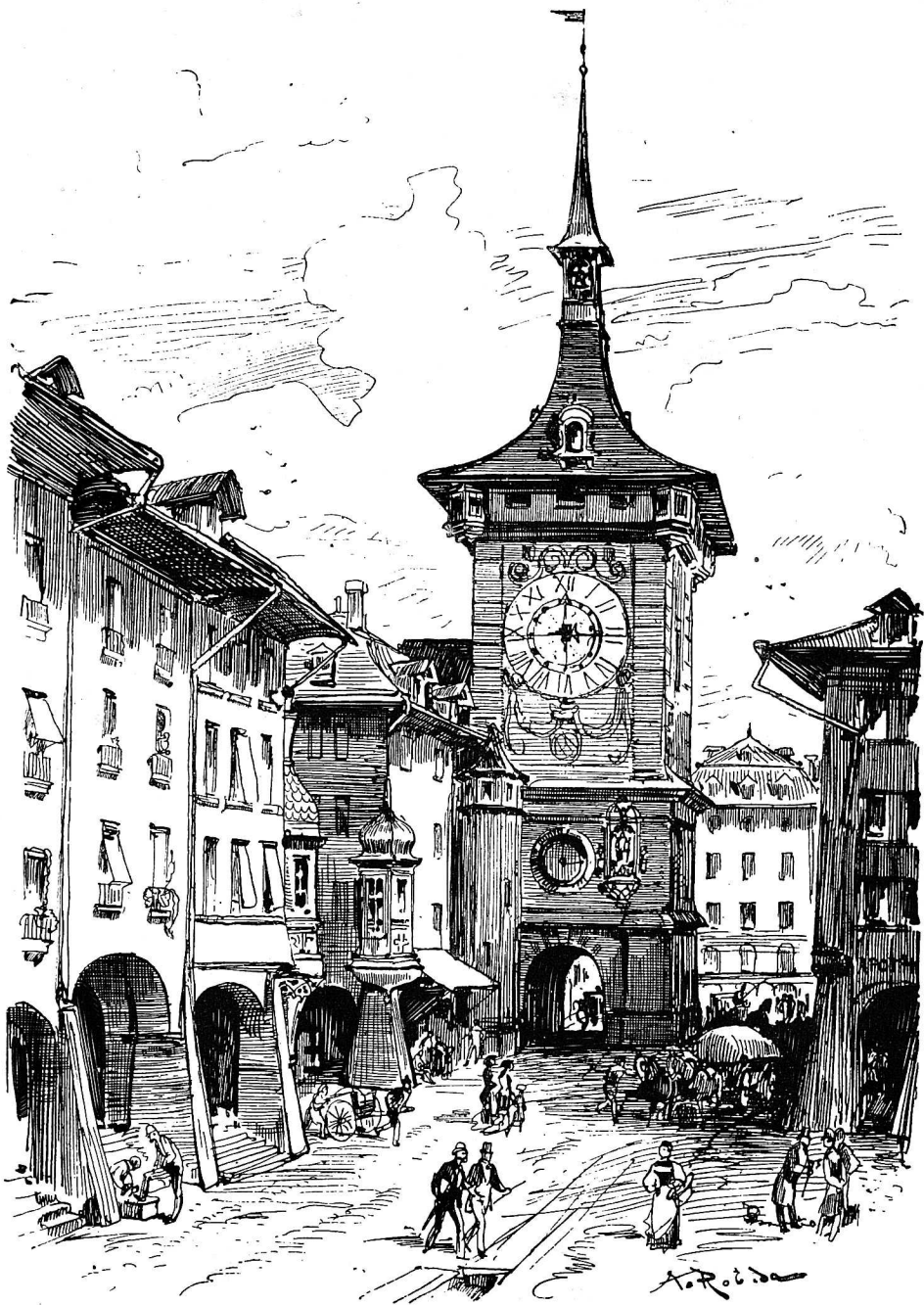
Tout le mouvement de la Kramgasse passe par les arcades, sous lesquelles s'ouvrent les boutiques ; si la rue est tranquille, en revanche ces arcades sont très vivantes et très animées. Toute la journée c'est un va-et-vient de promeneurs et de passants ; on peut même bouquiner dans les boîtes des libraires ou chercher des curiosités dans les étalages en plein air.

Le soir par malheur, en même temps que l'obscurité, des senteurs d'apothèque, de fades odeurs de pharmacie envahissent un peu les voûtes étouffées ; les passants les abandonnent, tout est fermé ; par endroits, quand la rue est en contre-bas, les boutiquiers ont des bancs sur le perron et viennent comme sur un balcon respirer l'air frais de la rue.

Presque toutes les rues de Berne sont construites sur le modèle de la Kramgasse : mêmes hautes maisons à grands toits, mêmes arcades coupées de loin en loin par une petite rue, sombre corridor qui s'enfonce dans l'intérieur des pâtés de maisons.

Berne est bâtie sur une langue de terre, espèce de promontoire escarpé, formé par un tournant de l'Aar ; la base du promontoire est la gare, devant laquelle commence la Kramgasse, et la pointe, à l'autre bout de cette rue, aboutit au pont de la Nideck.

Lorsque sur ce pont on fait face à la ville, on voit la rivière tourner à droite vers la terrasse de l'hôtel de ville et à gauche vers celle de la cathédrale, dominant toutes deux l'Aar d'une quarantaine de mètres, au centre d'une masse de jardins en pente et d'allées verdoyantes.



Berne. — La tour de l'Horloge.

La rue qui de la Nideck conduit à la cathédrale, bien moins fréquentée que la grande artère, est beaucoup plus triste ; les arcades sombres ont peu de passants et pas de boutiques, les maisons les plus bourgeoises sont plus sévères et plus renfrognées d'apparence, surtout naturellement du côté de l'ombre. On sait qu'à Berne un des côtés des rues en longueur, comme la Kramgasse, s'appelle *côté du soleil*, parce que lui seul est toujours éclairé et chauffé par l'astre adorable dont le nom seul fait épanouir les fleurs et les frileux, et l'autre, celui qui n'a pas de chance, *côté de l'ombre*, pour la raison contraire.

Mais quand on a tourné derrière la cathédrale et que l'on s'est avancé sur la plate-forme, on sait pourquoi ces maisons avaient la façade sur la rue si renfrognée ; tous leurs sourires étaient réservés à l'autre face, de ce côté des fleurs encadrent toutes les fenêtres, des stores de toutes couleurs égayent les façades, bordées d'une ligne de terrasses, avec des pelouses, des fleurs, des bosquets, des berceaux de feuillage, des pampres en guirlandes ; ces jardins descendent en gradins jusqu'aux parapets des dernières terrasses, au-dessus des toits de la basse ville, le quartier de Matten établi sur la rivière.

Voilà pourquoi ces maisons n'avaient pas à se mettre en frais de gaieté sur la sombre rue, puisqu'elles avaient, derrière elles, le soleil et l'espace, des jardins verdoyants et la vue des glaciers de l'Oberland, au fond de l'horizon.

La cathédrale est un édifice fleuri du seizième siècle, dont l'extérieur est beaucoup plus orné que l'intérieur. Le grand portail avançant comme un porche est surmonté d'une robuste tour, haute de 72 mètres, percée de grandes fenêtres et couron-

née d'une galerie finement ouvragée. Deux tourelles à jour, fines comme ces étuis sculptés dans l'ivoire par des forçats patients, s'accrochent à chaque angle de face ; elles contiennent des escaliers conduisant à la plate-forme du guet. Un dernier étage en retrait, couronné d'un toit de tuiles, termine le clocher.

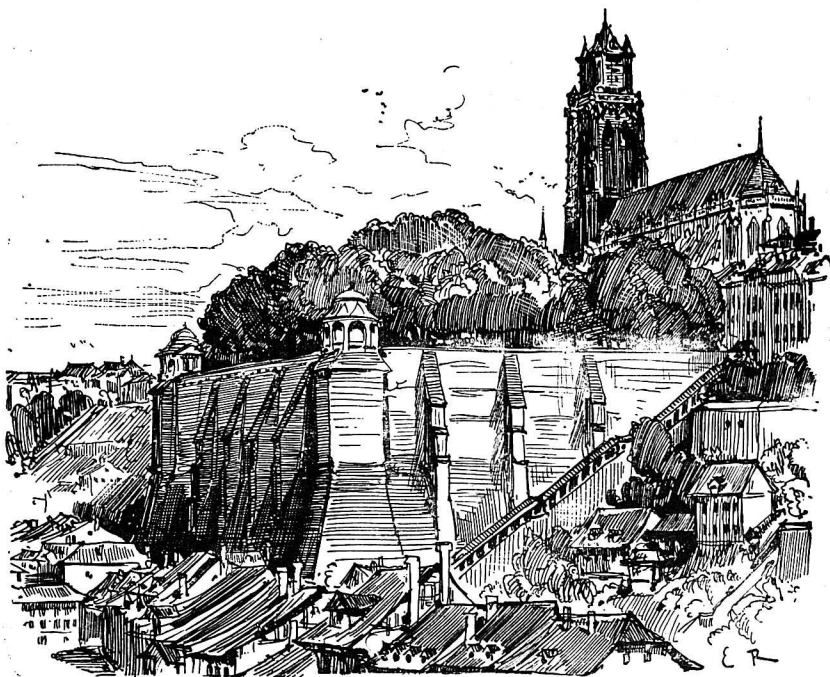
Autour de tout l'édifice une svelte découpure de pierre court en balustrade sous les combles, le dessin change pour chacune des aiguilles de pierre qui terminent chaque arc-boutant.

L'entrée du milieu du grand portail fermé par un vieux grillage de fer est garnie d'une profusion de sculptures, les unes remarquables, les autres curieuses : statues dans des niches, armoiries, etc. Dans le grand fronton ogival est un Jugement dernier d'un artiste westphalien du quinzième siècle, peuplé d'un côté d'une innombrable quantité de vertueux élus, et de l'autre, torturés par des diables naïfs, de grimaçants damnés, parmi lesquels on remarque un pape, précipité, la tiare en tête, dans les flammes éternelles.

Ces sculptures datent de 1480, la Réformation était dans l'air ; quelques traits satiriques à l'adresse du clergé, également antérieurs à la Réformation, se retrouvent dans les sculptures sur bois des stalles du chœur, et dans les vitraux, notamment dans le *Moulin des Hosties*, vitrail de la fin du quinzième siècle, où l'on voit le pape empilant avec une pelle les évangélistes dans un moulin d'où les hosties tombent en quantité sur des assistants ébahis.

Les murs de l'église, autrefois décorés des bannières et des drapeaux conquis par les Bernois, sont aujourd'hui garnis seulement des écussons des grandes familles du canton.

Deux mausolées, réunissant le commencement et la fin de la vieille histoire de Berne, s'élèvent dans le chœur. Le premier est consacré à la mémoire du duc Berchtold de Zæringen, fondateur de la ville, et l'autre à celle de Steiger, avoyer de Berne au



Berne. — Terrasse de la cathédrale.

temps de la Révolution, lorsque sombra l'aristocratie bernoise.

Sur six tables de marbre noir près du monument de l'avoyer Steiger sont inscrits les noms des 700 officiers et soldats qui tombèrent en 1798 dans les combats contre les Français.

On conserve, dans une des salles de l'église, des trophées des guerres de Bourgogne : vêtements de Charles le Téméraire, tapisseries, tentures magnifiques provenant de sa tente conquise à Morat.

La place devant la cathédrale a pour principal ornement, à côté d'une vieille fontaine, une statue équestre de Rodolphe d'Erlach, qui sauva Berne à la bataille de Laupen, lorsque les seigneurs des Alpes et du Jura résolurent d'en finir avec ces orgueilleux bourgeois, qui dans leur passion pour l'indépendance osaient mettre en doute les droits divins et sacrés de la noblesse. Une magnifique armée marcha contre la ville, elle comptait 700 seigneurs à casques couronnés, 4,500 chevaliers et 15,000 fantassins. L'ours rugit ; Rodolphe d'Erlach, placé à la tête des forces bernoises, s'avança au-devant de l'armée des nobles avec 5,000 hommes seulement ; 800 braves des Waldstetten venus au secours de Berne, enragés contre la chevalerie, demandèrent à se charger des hommes à casques couronnés, et d'Erlach, à la tête d'un corps d'élite formé des corporations des tanneurs et des bouchers, enfonça l'infanterie. Une heure de carnage sauva Berne.

La statue est l'œuvre du sculpteur Wolmar ; Rodolphe d'Erlach, bien campé sur son cheval, brandit sa bannière, et semble adresser à ses bouchers et à ses tanneurs sa courte allocution de Laupen : « Allons ! vous, les joyeux garçons, les premiers à toutes les danses, en avant ! ne perdez pas de vue la bannière d'Erlach ! »

Quatre braves ours de bronze, de grandeur naturelle, également de Wolmar, occupent les quatre coins de la grille qui entoure le monument.

Que d'ours ! ours sur les fontaines, ours de granit gardant la porte de Morat, ours de l'horloge, ours des enseignes, sans parler des ours vivants !

L'ours légendaire tué par le duc Berchtold de Zæringen, sur l'emplacement de Berne, est le grand-père de tous ces ours. Placé sur le blason bernois, l'ours démocratique fit sentir ses griffes dans maintes batailles aux lions et aux léopards aristocratiques.

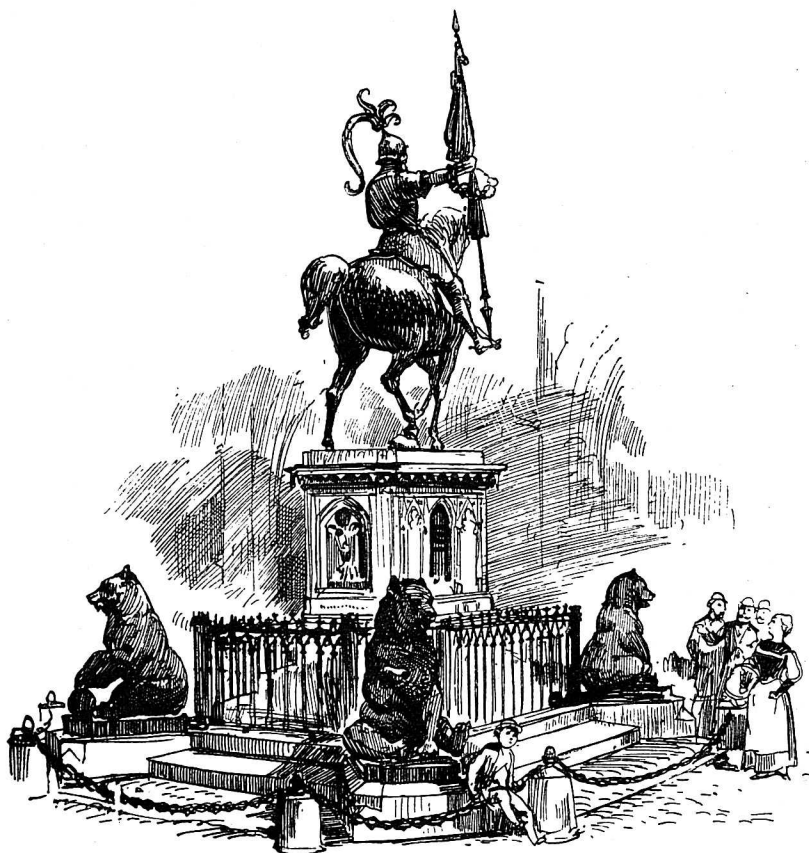
Un beau jour de l'année 1289, l'empereur Rodolphe, à la tête d'une nombreuse chevalerie, pensa surprendre la ville, mais le banneret de Berne, à la tête des bourgeois de sa rue, les arrêta sur le pont et, en mourant héroïquement, donna le temps aux Bernois d'accourir. Ceux-ci, voyant la bannière prise, se précipitèrent furieusement pour la reconquérir, et, triomphants, la tirèrent de la mêlée rouge de sang bernois et autrichien. C'est depuis cette époque que l'ours figure sur champ de gueules dans le blason de la ville.

La plate-forme, la plus belle promenade intérieure de Berne, est située derrière la cathédrale. C'est une superbe terrasse longue d'une centaine de pas, qui domine à 38 mètres de hauteur le cours de la rivière et s'ouvre, comme un balcon proportionné au paysage, sur un admirable et grandiose panorama de montagnes et de glaciers. Deux cafés occupent des petits pavillons en rotonde aux angles de la terrasse ; de belles allées de marronniers, bien fraîches et bien couvertes, ombragent les bancs placés en ligne devant le magnifique tableau qui déroule ses plans étagés, ses collines, ses masses vertes, ses blocs rocheux, jusqu'au fond de l'horizon étincelant de masses neigeuses.

Tout à fait au-dessous de la terrasse, la rivière s'est chargée de mettre la scène en musique ; ses eaux, arrêtées par une longue digue, chantent bruyamment en sautant par-dessus l'obs-

tacle elles s'en vont tourner autour de plusieurs petites îles et, en passant sous le pont de la Nideck, égayer la face opposée de la ville.

Derrière un premier amphithéâtre de collines et de petites mon-

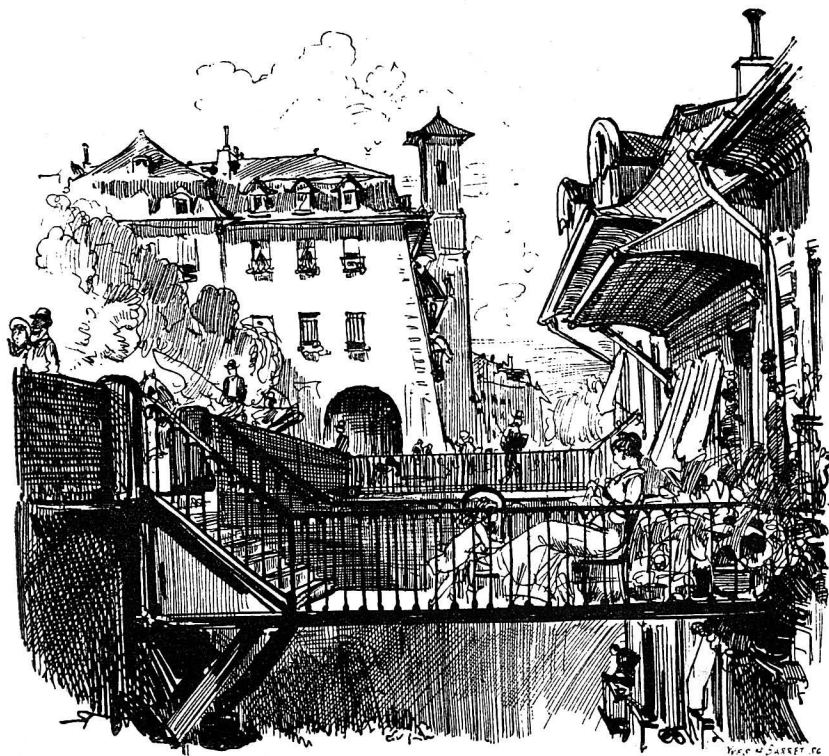


Berne. — Statue de Rodolphe d'Erlach. — Place de la cathédrale.

tagnes des environs immédiats de Berne, le Gurtery, le Butschel, s'élève tout un hérissément de gigantesques blocs de neige. Tout le massif de la Jungfrau déploie ses glaciers teintés de lignes bleuâtres et ses pics éblouissants; sur la droite se mon-

trent le Niesen et le Stockhorn, montagnes du lac de Thun, et au-dessus d'eux, grimpés sur leurs épaules, encore d'autres pics de neige plus éloignés.

Quel merveilleux paysage ! hélas ! il faut le laisser aux Ber-



Berne. — Rue du Fossé-aux-Cerfs.

nois, heureux possesseurs de la plate-forme, qui peuvent tous les jours d'été s'offrir la vue rafraîchissante de tant de glaciers.

Quand le soir vient et que le soleil disparaît derrière la ville, les montagnes semblent resplendir davantage. Les neiges de

la Jungfrau se détachent avec un éclat merveilleux sur le ciel obscurci et brillent comme des astres quelque temps après le soleil couché ; mais l'ombre jalouse qui se répand peu à peu gagne les glaciers et, comme un éteigneur d'étoiles, se hausse d'échelon en échelon pour aller éteindre dans le ciel jusqu'au dernier pic lumineux.

Au milieu de la plate-forme, Berne a élevé une statue à son fondateur, le duc Berchtold de Zæringen, lequel est accompagné, bien entendu, d'un ours qui lui sert de page et qui porte son casque.

Sur le piédestal, des bas-reliefs représentent des scènes de la fondation de la ville : Berchtold tuant l'ours légendaire, Berchtold examinant les plans de construction de la ville, etc., le bon Berchtold a, dans tous ces bas-reliefs, le chef coiffé d'une casquette ornée d'une couronne comme un simple roi de féerie.

La terrasse, construite en 1515, est portée par d'énormes murailles soutenues par des contreforts gigantesques. Un petit escalier couvert, de cent quatre-vingt-cinq marches, descend sur le côté au quartier de Matten, bâti sur la rivière. Une inscription sur le parapet rappelle qu'en 1654 un étudiant emporté par son cheval sauta du haut de la terrasse et dans cet épouvantable saut se cassa seulement un bras.

L'hôtel de ville fait pendant à la cathédrale au bout de la Kreuzgasse, sur l'autre face latérale de la ville ; la façade du quinzième siècle, récemment restaurée, est surchargée de sculptures et d'écussons aux armes des préfectures du canton de Berne.

Un immense escalier double, couvert d'un toit soutenu par des arcatures très-fouillées, occupe toute la façade jusqu'au premier étage. On visite à l'intérieur les salles du grand et du petit conseil, ornées de vieux tableaux relatifs à l'histoire de la ville.

L'hôtel de ville a aussi sa terrasse et ses jardins descendant par des rampes boisées jusqu'aux rives de l'Aar. La vue n'est pas comparable à celle de l'autre côté, elle est seulement très agréable ; la rivière coule au bas de la côte et l'on aperçoit, à travers les arbres, les hauteurs de l'Altenberg, couvertes de fermes et de villas. En suivant les hauteurs le long de vieilles maisons de bois, on arrive près du Marché aux Grains, au-dessus du pont suspendu de l'Altenberg, qui conduit aux promenades extérieures de Schœnzli et au nouveau jardin botanique.

La pointe de la ville se termine au pont de la Nideck, construit à 27 mètres au-dessus de l'eau. L'ancien pont se trouve presque au-dessous, au bout d'une rue prenant à l'église de la Nideck et descendant l'escarpement. L'église est située sur l'emplacement du manoir de la Nideck, château de chasse de Berchtold, sous les murs duquel les premières maisons de Berne se construisirent.

Ce quartier, pittoresquement établi sur l'Aar, est un faubourg industriel qui se prolonge sous le pont jusque vers la terrasse. Des fabriques en forme de chalets, avec des appentis, hangars, escaliers, des bâtiments de toutes sortes accrochés à leurs murailles, de grandes maisons de bois ceintes de plusieurs étages de balcons, bordent la rivière jusqu'aux îles et aux maisons à arcades du quartier de Matten, situé immédiatement au-dessous de la plate-forme.

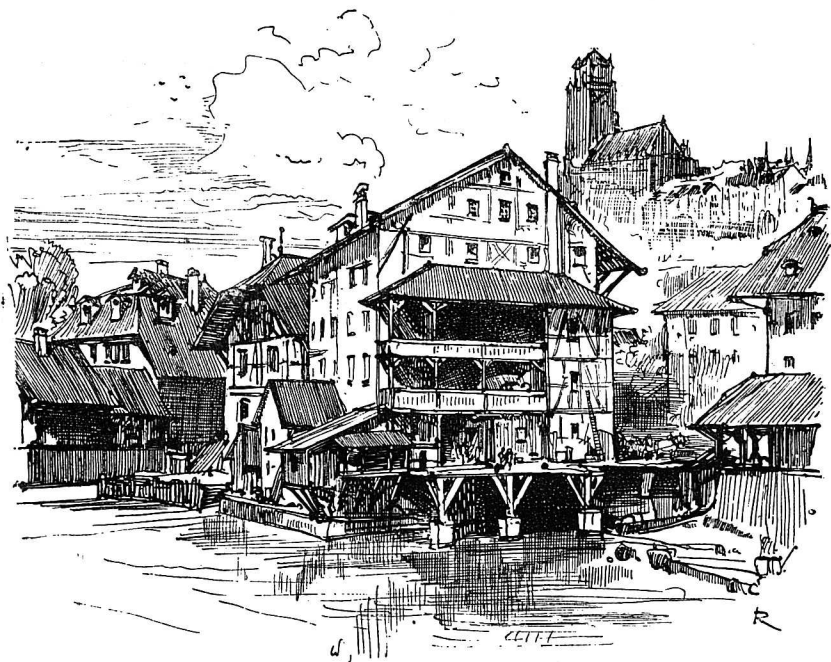
C'est de l'autre côté du pont de la Nideck que les ours de Berne sont logés, dans un agréable fossé bien frais, bien ombragé, où, s'ils n'ont pas comme ceux du Jardin des Plantes de Paris, leur clientèle de bonnes d'enfants, qui de temps en temps laissent tomber quelque nourrisson bien dodu, ils ont au moins la satisfaction de vivre à la campagne et de voir défiler devant eux des voyageurs de toute nationalité, empressés à leur venir rendre hommage en passant dans leur ville et à leur faire la politesse de quelques gâteaux.

La ville a toujours eu un culte pour ses ours ; dès l'origine elle avait entretenu dans ses fossés quelques-uns de ces animaux ; les ours, armoiries vivantes de la cité, furent d'abord placés dans une loge au fond du fossé devant la tour de l'Horloge, porte de la ville. Au moment des guerres avec Charles le Téméraire, le duc René de Lorraine, réfugié à Berne, fit encore cadeau de quelques ours à la ville pour gagner les bonnes grâces du terrible ours bernois.

La meilleure chose à faire après cette visite aux ours imposée par les convenances, c'est de remonter quelque peu le cours de l'Aar, pour aller, en face de la terrasse de la cathédrale, admirer une vue d'ensemble montrant bien le développement de la haute ville, sur la crête de la colline depuis la Nideck jusqu'au palais fédéral, les robustes assises de la plate-forme, couronnée de la cathédrale, et l'éparpillement de maisons et de jardins débordant des terrasses sur les pentes du ravin.

Dans l'intérieur de la ville, en mettant à part les rues si curieuses, il y a peu de choses à voir après la cathédrale et l'hôtel de ville. Les quelques églises sont peu intéressantes, l'ancien

arsenal vient d'être démoli avec tout un quartier. Il est transféré en dehors de la ville, au Bündelfeld ; il faut faire quelques kilomètres pour y voir les collections d'armes, les trophées autrichiens et bourguignons, les glaives des bourreaux et les



Berne. — Maisons sur l'Aar.

sept cent quatre-vingts cordes préparées par Charles le Téméraire pour la garnison de Granson.

Le palais Fédéral est situé dans le quartier neuf du côté de la gare et de la porte de Morat, tout à côté de l'hôpital des Bourgeois. C'est un immense édifice tout neuf, et voilà tout ; il possède sur la campagne une très belle terrasse, jouissant de la même vue que celle de la cathédrale. Ce côté de la colline bernoise est couvert d'arbres, la promenade des remparts com-

mence à la porte de Morat sur d'anciens bastions et se continue sous le palais Fédéral jusqu'à la terrasse appelée le Belvédère ou le Perron. La rue qui conduit au Perron est elle-même un ancien rempart; d'un côté de la rue se trouvent les bâtiments de l'hôtel des Monnaies, les maisons de l'autre côté établies dans un ancien fossé ont leurs portes d'entrée au dernier étage situé à la hauteur du trottoir; de petits ponts jetés au-dessus du fossé conduisent à ces rez-de-chaussée sous les toits.

Berne possède encore le Grand-Grenier et la Grande-Cave, situés l'un au-dessus de l'autre. Le bâtiment du Grand-Grenier renferme une grande salle à piliers servant de marché aux grains; sous le Grand-Grenier se trouve la Grande-Cave, grand établissement de beuverie qui contient le grand tonneau.

— Moi, nous disait un de nos voisins d'hôtel, je ne voyage que dans les pays à bière et je juge les villes à la capacité des chopes. Je tente l'épreuve dès la sortie de la gare; si le verre à bière est réduit à la taille ridicule du bock moderne, je reprends mon bagage, la ville est jugée, c'est une ville mesquine, plate, étroite, tout à fait anti-artistique, une ville qui sacrifie à la mode et au faux goût, une ville à embellissements en un mot! Tandis que, lorsque je retrouve la vieille chope de taille respectable où s'abreuyaient nos aïeux, mon cœur se dilate, ma joie est pure, je sais que cette bonne ville m'offrira de nombreuses curiosités, des monuments intacts, des rues pittoresques à la bonne franquette et de braves habitants sans morgue et sans manières; quand la chope possède un couvercle d'étain, c'est un point de plus; la ville est, j'en suis certain, du plus grand

intérêt. Le meilleur moyen de vous prouver ce que j'avance, c'est de procéder par exemples. Voyez les villes de la Suisse française, bière douteuse, chopes à la mode de Paris 1840. Pas de caractère, plus de ponts de bois, plus de murailles, etc., villes dévorées par le boulevard et la ligne droite. Dans la Suisse allemande les vieux monuments et les vieilles chopes ont mieux résisté. Sortons de la Suisse, allons à Strasbourg, la flèche étonnante de la cathédrale dardée vers le ciel, les pignons géants, les toits pointus ne sont-ils pas en proportion avec la grandiose architecture des chopes ? Qui ne se souvient des brasseries de Strasbourg, du Dauphin, des Trois-Fleurs, du Pêcheur, etc..... Passons le Rhin ; à Munich, bonne bière, brasseries gigantesques, pots à bière monumentaux avec lourds couvercles d'étain pesant un demi-kilogramme, et contenant un demi-litre ! aussi, aspect général extrêmement pittoresque, sauf dans les quartiers neufs où le bock en décadence est proportionné aux mesquines poitrines modernes ; à Stuttgart, chopes herculéennes, dignes du bon vieux temps ; contenance : un litre juste ; intérêt doublé, ville tout à fait remarquable, décor d'opéra moyen âge, etc. ; je pourrais multiplier les exemples, mais je vous vois convaincus. Ici même, Berne ne répond-il pas comme aspect à la grandeur de ses chopes : grande cave, grands tonneaux, grande bière, grand caractère !

Et il avait raison !

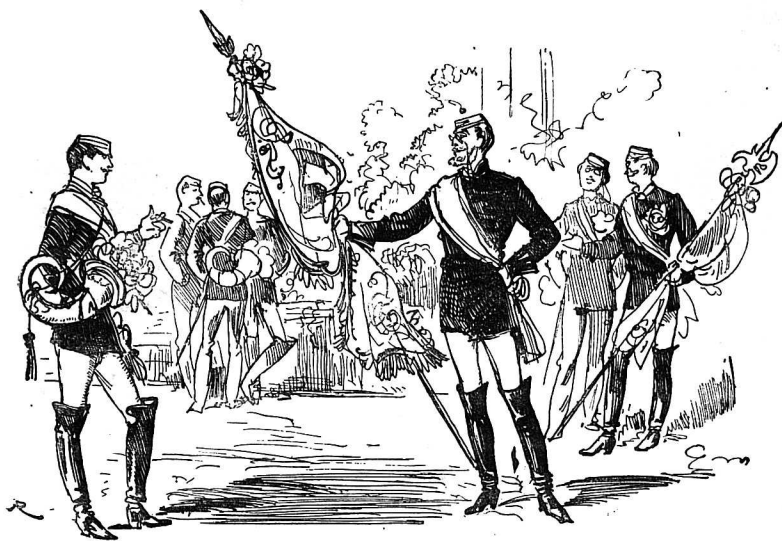
Encore un mot sur Berne.

Le costume bernois n'a pas tout à fait disparu, on rencontre encore, même à Berne, bien des femmes portant le corsage de velours noir orné de plaques de filigrane d'argent et de chaînes

partant du colletin de velours, passant sous les bras et s'accrochant dans le dos au bas du corsage.

Dans les campagnes ces costumes sont naturellement en bien plus grand nombre, les grands chapeaux et les corsages à chaînes abondent. Un coin du canton dans la préfecture du Schwarzenbourg, le Guggisberg, était autrefois connu pour ses costumes originaux. Les femmes portaient un tout petit colletin, un soupçon de corsage carré, placé sur la poitrine comme la bavette d'un tablier, et des jupes également réduites à des proportions modestes finissant au genou et même un peu plus haut.

Ces costumes si légers et si peu embarrassants existent-ils encore?... nous n'en avons pas rencontré un seul en chemin de fer.



CHAPITRE DIXIÈME

OLTEN

Les étudiants de Zofingen. — Saint-Jacques. — Le pont de bois.

On passe à Olten, mais on ne s'y arrête guère. C'est le point de jonction de presque toutes les lignes ferrées de la Suisse, le grand nœud du réseau, on peut aller de là aussi bien à Genève qu'à Coire et à Constance. Tout le monde y passe et personne n'y arrête plus d'un quart d'heure. Hurrah! les voyageurs vont vite! ils ont une soif de lacs que toutes les eaux des Quatre-Cantons et de Zurich peuvent à peine apaiser, le Righi et le Saint-Gothard les appellent, l'Oberland, ses neiges et ses glaciers, les réclament.

Pourtant cette petite ville vaut bien un arrêt entre deux trains, on ne doit pas s'attendre à rencontrer des monuments et des curiosités de premier ordre, mais du moins on y peut trouver quelques aspects pleins de fraîcheur.

En partant cette année de Bâle avec l'intention de consacrer quelques heures à Olten, nous avons eu la bonne fortune de faire la route avec une troupe d'étudiants de l'Université de Bâle allant en grand costume pour une cérémonie annuelle à Zofingen. C'est à la gare même que nous les avons rencontrés. Un chœur allemand, chanté par des voix vigoureuses, éclatant soudain au coin d'une rue, nous fit sortir de la salle d'attente.

Une bande d'étudiants en grand costume s'avancait au pas accéléré, précédés de deux drapeaux brodés et bariolés, terminés par un fer de hallebarde. Arrivés au perron de la gare, les porte-bannières et cinq ou six étudiants porteurs d'insignes et d'écharpes plus grandes que les autres se rangèrent sur deux files au port d'armes, les bannières s'inclinèrent, et les étudiants, toujours chantant, défilèrent au milieu.

Les principaux, les porte-bannières et les grandes écharpes avaient le grand costume : culotte de peau blanche, hautes bottes, tunique de velours noir à brandebourgs bien serrée à la taille, gants blancs à crispins noirs, petite toque rouge brodée de blanc avec la croix blanche de la Suisse au milieu et une large écharpe blanche et rouge en sautoir.

Quelques-uns portaient de plus en bandoulière des cornes de bœuf tortillées en corne d'abondance et garnies d'un fermoir d'orfèvrerie. Ces singuliers instruments n'étaient pas destinés à

sonner le ranz des vaches ou autres airs patriotiques, ce sont les vidercomes des grandes occasions, les chopes solennelles, faites pour verser en cérémonie des flots de bière dans les gosiers universitaires.

Les autres étudiants, en simples tuniques noires, avaient la petite écharpe en bandoulière, signe distinctif de tous les étudiants dans les pays allemands, et de toutes petites casquettes blanches. Et tous étaient chargés de fleurs : bouquets aux drapeaux, bouquets aux écharpes, bouquets aux cornes d'abondance.

Ayant trouvé place dans leur wagon, jusqu'à Olten, nous avons été régautés de chœurs allemands, agrémentés d'un certain nombre de scies que nous ne comprenions malheureusement pas, mais qui devaient être très amusantes, à en juger par les immenses éclats de rire à faire crouler les tunnels, que soulevait chaque couplet. Nouveaux chœurs à Olten, libations fraternelles à la gare et, malheureusement, départ de ces messieurs par une autre ligne avec drapeaux en tête.

Le trajet de Bâle à Olten est joli en allant; en revenant, on s'y endort généralement, ou bien l'œil blasé regarde à peine les vertes montagnes sur le flanc desquelles serpente le chemin de fer. En quittant Bâle, on a pu voir Saint-Jacques, le champ de bataille de 1444, où 1,500 confédérés attaquèrent avec une épouvantable furie les 30,000 Armagnacs conduits par Louis XI, alors dauphin, au secours de Zurich l'Autrichienne.

Ces rudes gaillards, sans s'arrêter pour souffler après leus

marche forcée, culbutèrent une avant-garde de 4,000 hommes à deux lieues de Bâle, coururent à une lieue plus loin exterminer un corps de 800 hommes commandés par le comte de Dammartin et, pris d'un véritable accès de folie, passèrent sans désespérer la Birse à la nage, pour se jeter au milieu du corps principal des Armagnacs.

Là il fallut succomber sous le nombre, 500 confédérés traversèrent l'armée de part en part, et vinrent s'acculer à la chapelle de Saint-Jacques pour y mourir sur des monceaux de cadavres. 1,488 confédérés, et 9,000 Armagnacs périrent dans cette journée de carnage. Quand, après plusieurs semaines, on pénétra dans la chapelle incendiée et ravagée par le canon, on trouva dans les ruines de la tour où les confédérés avaient combattu d'étage en étage, en brûlant l'escalier derrière eux, 98 Suisses desséchés, encore debout et serrés sur les débris. Le gros de l'armée suisse arrivant, le Dauphin se hâta de conclure la paix et battit en retraite avec ses Armagnacs.

Une tourelle gothique a été élevée en mémoire de ce grand jour ; tous les cent ans une fête patriotique est célébrée pour honorer les héroïques confédérés, et le vin rouge de Saint-Jacques, le *sang suisse*, comme on l'appelle, coule à flots dans les banquets.

Le bourg le plus important entre Bâle et Olten est Liestal, chef-lieu du canton de Bâle-campagne, petite ville assise dans une vallée riante. C'est Liestal qui la première en 1798 secoua le joug des oligarchies, qui à Bâle, Berne, Lucerne et Soleure pesait assez lourdement sur les campagnes.

A partir de Liestal, le chemin de fer court entre deux chaînons du Jura au-dessus de petites vallées semées de villages, jusqu'à Olten, tout à fait encadrée par des montagnes couvertes de bois.



Le vieux clocher d'Olten.

Olten est divisée en deux parties inégales par l'Aar, le côté de la gare est banal et sans intérêt, l'autre offre un meilleur aspect quand on débouche en face du pont.

Très joli le pont de bois d'Olten : il a une première pile de

pierre et trois arches portées par un bel assemblage de poutres, solidement enchevêtrées pour soutenir l'assaut du fleuve; un immense toit le couvre d'un bout à l'autre, le tout est soudé à un amas de maisons établies à pic sur la rive.

L'intérieur est tout aussi bien, on dirait un immense grenier avec ses poutres et ses chevrons entre-croisés, un grenier dans lequel, à chaque instant, des voitures, des charrettes ou des bœufs passeraient avec un bruit formidable. Sous cette voûte obscure par les intervalles réguliers des poutres entre le tablier et le toit, s'aperçoivent la rivière et les maisons escarpées qui la bordent.

La rive du côté de la ville est à pic; sur les rochers sortant de l'Aar, les maisons se sont perchées comme elles ont pu, trempant leurs fondations dans l'eau ou grimpant sur des blocs de granit. Elles sont là en bordure avec leurs fenêtres irrégulières, avec des escaliers en dehors, des appentis, des petites terrasses, des balcons et jusqu'à des étages suspendus au-dessus de la rivière ou portés sur des poutres baignées par les eaux de l'Aar.

• Dans le coin, contre les charpentes du pont, quelques arbres trempant dans l'eau égayent par leur verdure cet entassement de poutres et de pierres. Cette ligne de maisons se termine à une sorte de terrasse dépendant des anciennes fortifications, ombragée de grands arbres; de l'autre côté du pont, pour compléter ce pittoresque tableau, apparaît au-dessus de grands toits le clocher de l'ancienne église.

Quelques vieilles rues curieuses sont à voir aussi, surtout du côté de ce clocher qui a perdu son église et qui reste seul, isolé comme un grand chandelier sur une petite place aux

maisons amusantes d'irrégularité. Le vieux clocher n'est pas laid, il a bien un toit à côtes de melon, mais le temps l'a écorché sur toutes ses arêtes et l'a revêtu d'une belle teinte de ruine ; il a encore tout en haut une horloge à demi effacée qui marque une vieille heure figée depuis 1806.

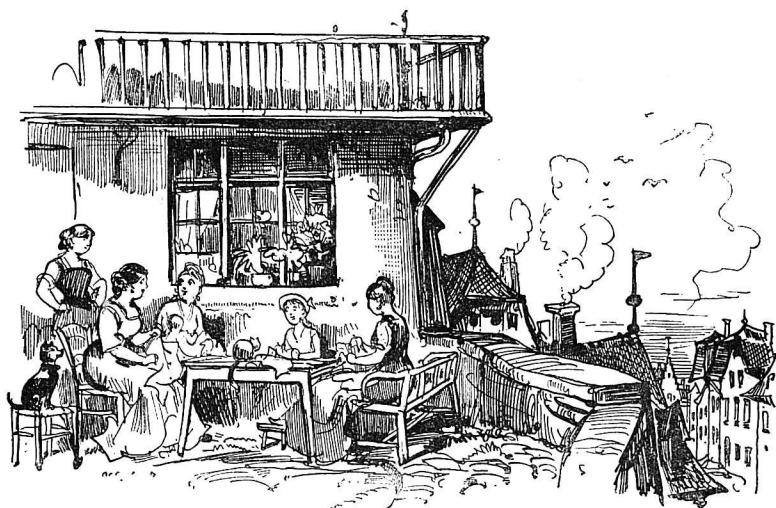
La nouvelle église datant de 1806 est tout à fait quleconque ; elle a deux clochers en forme de chapeau pointu (turlututu) et une façade de cet horrible style gréco-empire d'une froideur si lamentable et si pédante, style croque-mort bon pour des monuments funèbres, dont la simple vue ferait pendre de désespoir les maçons bâtisseurs d'églises d'autrefois. La place devant l'église est ornée d'une fontaine de la même époque et du même goût, surmontée de l'urne des cimetières, il ne manque que le saule éploré pour en faire un tombeau troubadour.

La ville n'étant pas bien grande, on en trouve bientôt la fin, c'est-à-dire de grandes maisons bâties à la place et avec les débris des anciennes fortifications ; de larges pans de murs rugueux percés de portes et de fenêtres servent de façade à quelques maisons, des angles de remparts ont été couverts et convertis en simples hangars.

Cette utilisation des remparts ajoute à l'aspect original des ruelles de l'intérieur ; dans des cours mouvementées comme les cours d'auberges d'autrefois, des bâtiments de toutes formes s'accrochent aux vieilles murailles ; au-dessus des toits se dressent quelques morceaux de remparts crénelés ou des fragments de murailles percées de meurtrières et gardant encore, en haut, de petites plates-formes couvertes,

portées sur des poutres et courant le long des créneaux.

De fortes collines entourent Olten de tous côtés. Au midi, à quelques kilomètres derrière une montagne couronnée d'un grand château, se trouve Aarburg, autre petite ville de 2,000 habitants, située au sommet d'un rocher bastionné et fortifié à la Vauban, ancienne forteresse des baillis bernois, simple silhouette bastionnée égarée au pays des vieilles tours.



CHAPITRE ONZIÈME

AARAU

La tour de Rohre. — Brugg et Baden. — Les cigognes.

Au premier abord rien d'extraordinaire, c'est toujours le faubourg neuf bâti près des gares, avec des hôtels, de grands bâtiments servant d'écoles et même des squares. Une allée bordée de jardins et de maisons de rentiers bien carrées conduit à la ville.

Après dix minutes de marche, changement à vue soudain. — Le vieil Aarau se présente ; voici quelques maisons coiffées d'immenses toits avançant de plusieurs mètres sur la rue ; avec ces toits en visières elles semblent cligner de l'œil pour regarder la ville moderne assez dédaigneusement. Celle qui fait face

à la route, très large et presque monumentale, a de plus une tour à toit de tuiles plaquée sur sa façade.

Il suffit de tourner le coin de droite pour se trouver en plein dans la vieille ville, très séduisante et très gaie d'aspect, un vrai décor d'opéra moyen âge, éclairé par un vrai soleil.

La rue, belle et large, est bordée de maisons bien diverses de grandeur et de décoration : maisons superbes et de haute mine, aux pignons coupés par des toits en visière très variés de forme, soutenus par des étais de bois ouvragés et sculptés, et sous l'auvent desquels s'ouvrent des fenêtres amusantes ; on rencontre quelques balcons de bois par-ci par-là et des tourelles en encorbellement, fines et légères, appliquées aux façades pour donner ces petits réduits charmants ; ces fenêtres à trois vitrages dans l'embrasure desquelles les bourgeois d'autrefois aimaient à vivre suspendues au-dessus de la rue, presque en plein air, au lieu de rester tristement confinées dans l'intérieur des appartements.

Quel charmant motif de décoration pour l'intérieur des appartements que ces miradors d'autrefois garnis de banquettes sculptées, fermés de vitres rondes ou en losanges enchâssées dans le plomb, ornés de vitraux peints et resplendissants comme des chapelles.

Le fond de la rue est fermé par de grands bâtiments au-dessus desquels se dresse une haute tour noircie par les siècles. Ces bâtiments sont ceux du Rathhaus, et le beffroi est l'ancienne tour de Rohre, dernier reste du château des comtes de Rohre, englobé maintenant dans le Rathhaus.

Ce donjon coupe la grande rue en deux parties, entre les-

quelles se trouve une sorte de cour accidentée, ouverte sur l'un et l'autre côté par des passages voûtés. Cette cour est très belle. Des bâtiments s'accrochent à la tour, ce sont des maisons aux étages surplombants, des auberges à grandes enseignes, avec toits irréguliers à tuiles rondes, grandes fenêtres sur les toits et petites fenêtres irrégulièrement semées deux par deux dans les façades.

La tour est un haut beffroi percé seulement de meurtrières, terminé par une petite tourelle à pans coupés. En dehors, sur le côté de la tour, est suspendue la cloche d'alarme abritée sous un auvent. Au-dessus de la voûte qui s'ouvre au pied du beffroi, un écusson encastré dans la muraille porte une aigle noire et la date de 1464.

La seconde partie de la grande rue est encore plus curieuse que la première, les façades sont plus hautes et plus belles, quelques-unes ont le dessous de l'auvent de leur toit orné de peintures ou de sculptures. Les chevrons qui soutiennent les auvents sont aussi sculptés ; l'un de ces grands toits en visière est soutenu par deux grands lions héraldiques porteurs d'écussons.

Quelques façades sont plus ornementées encore, des arabesques sculptées encadrent toutes les grandes fenêtres à deux ou trois vantaux.

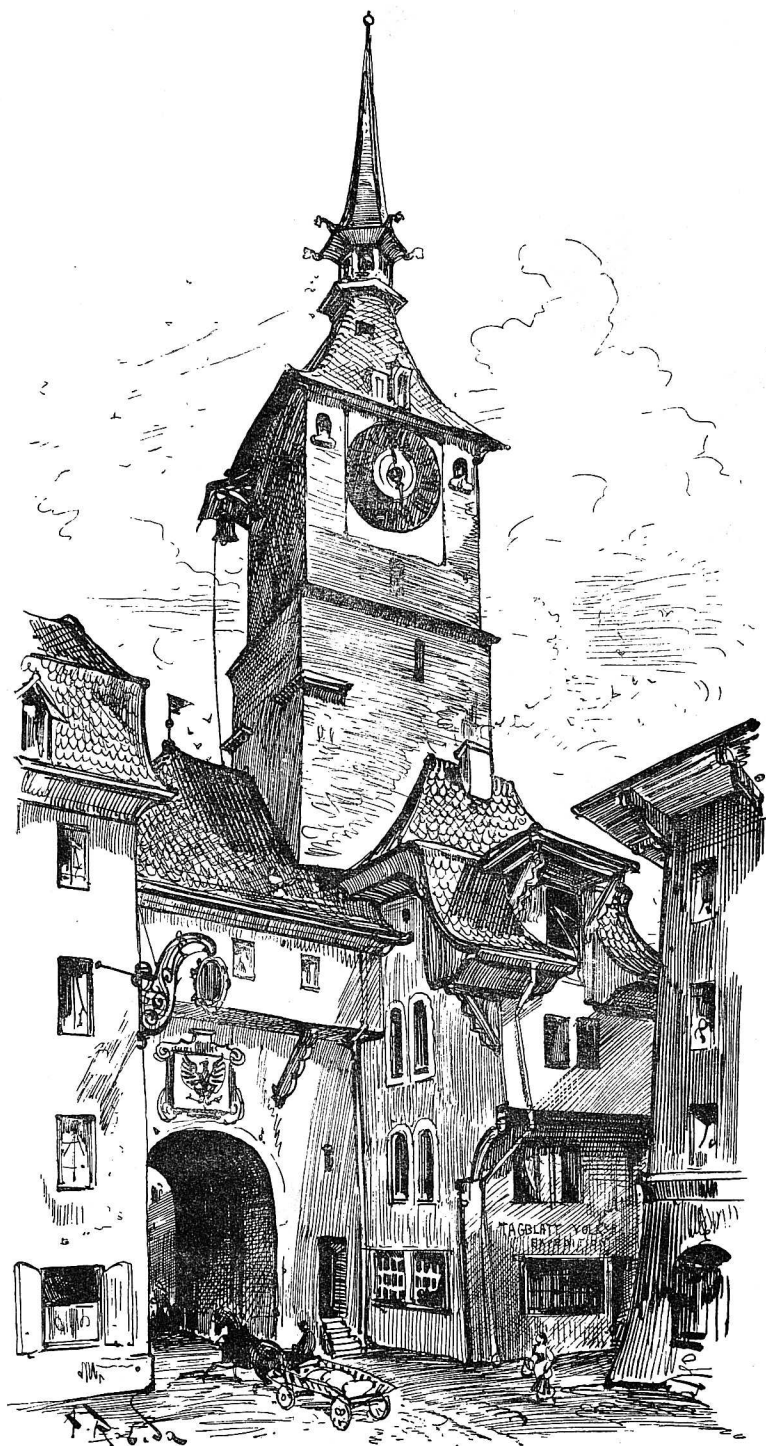
Comme à Berne, un canal large d'un ou deux mètres où l'eau coule avec rapidité occupe le milieu de la chaussée, coupé de distance en distance par des ponts de bois ; une très jolie fontaine portant une statue de la Justice forme le centre d'un groupe de femmes en train de laver dans le canal.

Une maison à pignon en escalier haut comme une tour forme le fond de la rue ; en tournant à gauche, on se trouve devant une autre rue d'un aspect tout différent. Celle-ci est un peu plus étroite, les grands toits des maisons arrivent presque à la fermer par en haut, ce qui donne lieu à des effets



Aarau. — Toits de la grande rue.

d'ombre et de lumière tout à fait réjouissants, coups de soleil sur les fenêtres, et vigoureuses parties d'ombre sous les toits où s'ouvrent quelques noires fenêtres de greniers. Cette rue se termine par un escalier au pied de l'église paroissiale qui dresse au-dessus des tuiles un curieux campanile, terminé par une horloge placée dans un pignon très ouvragé, orné de six pinacles pointus debout trois par trois, à l'extrême pointe et



Aarau. — La tour de Rohre.

brandissant, avec une vague apparence de chevaliers, leurs girouettes comme des lances.

Ce côté d'Aarau est bâti à une certaine hauteur au-dessus de l'Aar; l'église domine en terrasse le côté de la rivière, derrière elle le terrain descend rapidement, si bien que dans les petites rues qui tournent autour de l'église ou sur la terrasse même, en se penchant au-dessus des parapets, on se trouve juste à point pour recevoir dans la figure la fumée des cheminées des maisons en contre-bas.

Leurs toits sont appuyés à la terrasse, du haut de laquelle on voit tourner et descendre les petites rues en dessous, qui s'en vont vers la rivière. Ce petit coin vu à vol d'oiseau est bien amusant; en descendant par des escaliers casse-cous dans ce bas quartier, on arrive rapidement aux bords de l'Aar.

Un grand pont de fils de fer remplace le vieux pont de bois, enlevé par la rivière en 1851; on ne peut donc s'attendre à retrouver une entrée de ville avec tours et tête de pont comme autrefois. Cependant, outre l'aspect agréable de la rivière et de la campagne, on a, de l'autre côté de l'Aar, une vue générale de la ville encore suffisamment pittoresque.

En revenant en ville, nous découvrons un Gasthof assez curieux. L'extérieur n'a rien que d'ordinaire: grande enseigne, grand toit et petites fenêtres, enfin ce que possèdent toutes les auberges du pays; mais le modeste Gasthof se transforme à l'intérieur en une très originale brasserie artistique.

Après une première salle pour les gens du pays, salle où de nombreux buveurs de chopes disparaissent dans des nuages de fumée, se trouve une seconde pièce plus large et plus haute et

surtout beaucoup plus ornée, pour les notabilités ou pour les étrangers. Les chaises et les bancs de bois vernis, les larges tables d'une propreté éclatante, le grand poêle, tout le mobilier a du caractère ; les murailles sont lambrissées de bois verni, jusqu'à une certaine hauteur ; sous le plafond se déroule une série de peintures très bonnes dans le goût allemand, — le poème de la bière et le poème du vin, représentés par des scènes amusantes où les grands tonneaux, les longues pipes et les brocs formidables jouent un rôle brillant. Toutes ces prouesses de beuverie sont joyeusement entourées d'arabesques et d'ornementations folles, très réussies.

Les fenêtres de cette salle si fraîche et si gaie donnent sur des moulins à eau dont on entend le clapotage, et sur une sorte de vieux donjon carré à tourelles rondes, bien rude et bien noir, dépendant des anciennes fortifications de la ville.

Tous les intérieurs de maisons que l'on peut apercevoir sont aussi frais et aussi propres. On connaît l'histoire de cette ville comique de Broek en Hollande, où les étrangers sont presque mis à l'amende lorsque leurs bottes sont incomplètement brossées. Il n'en est pas de même ici, cependant, dans toutes les rues de la ville, on ne fait qu'arroser et balayer ; il est impossible de faire quinze pas sans se mettre en travers d'un balai, ou sans se jeter dans un arrosoir. Dans la grande rue, c'est bien autre chose ; là, c'est presque avec un plumeau que l'on époussette le pavé.

La rue, dans Aarau, semble continuer la maison ; quand le soleil ne donne pas trop, les gens s'installent à l'ouvrage dans la rue même, sur les bancs disposés devant toutes les



Peite rue d'Aarau.

maisons. De loin en loin, dans quelques rues tranquilles, les femmes se sont réunies pour travailler ensemble, par petits clans, autour d'une table.

Le canton d'Argovie, dont Aarau est la capitale, abonde en châteaux historiques et en petites villes gothiques assez bien conservées : Rheinfelden, Lauffenburg, Zofingen, Baden, Brugg, le château de Habsburg, l'abbaye de Kœnigsfelden, etc.

Du château de Habsburg, à moins d'en faire le but d'une excursion spéciale, on ne voit pas grand'chose du chemin de fer. Le vieux burg où Rodolphe, le chef de la maison d'Autriche, vivait modestement, raccommmodant lui-même ses chausses, lorsqu'on vint lui apprendre son élection à l'Empire, est situé tout en haut d'une montagne entièrement couverte de bois. C'est à peine si l'on aperçoit le haut de sa grande tour dépassant les masses de verdure.

Un peu après Habsburg, tout près du confluent des trois grandes rivières, l'Aar, la Limmat et la Reuss qui se réunissent avant d'aller se jeter dans le Rhin, s'élève Brugg.

C'est une toute petite ville, un simple bourg, qui n'en possède pas moins des tours et des murailles à créneaux. Elle a une histoire aussi, dont le fait principal est sa mise à sac en 1444 par un de ses bons voisins, le sire Thomas de Falkenstein, bourgeois de la ville. Cet aimable seigneur s'en vint par une nuit obscure, à la tête d'une troupe de soudards, frapper à la tour du pont; il prétendait escorter l'évêque de Bâle et demandait l'hospitalité à la ville. Le gardien ouvrit et laissa passer sans défiance Falkenstein et le compagnon qui jouait le rôle de l'évêque; un coup de hache le tira trop tard de son erreur. On

le jeta à l'eau, on ouvrit la porte toute grande et les soldats de Falkenstein, se répandant par toute la ville, commencèrent le massacre et l'incendie. Le romancier Zschokke a placé cet épisode dans un de ses romans, *le château d'Aarau*.

C'est à Brugg ou du moins sous Brugg, au bord de la Reuss, que l'empereur Albert périt assassiné par le duc Jean, son neveu, aidé de quelques seigneurs. Sa femme Élisabeth et sa fille Agnès de Hongrie firent couler des torrents de sang pour le venger. N'ayant pu mettre la main sur les auteurs du crime, ces deux femmes féroces se jetèrent sur les parents, les amis, les voisins ou simplement sur les vassaux de ces seigneurs. Il y eut des milliers d'exécutions suivies, bien entendu, de confiscations.

Plus tard Agnès, gorgée de sang innocent, éleva l'abbaye de Koenigsfelden avec les dépouilles de ses victimes. L'église est encore là pour rappeler cette tragédie.

Quant aux assassins d'Albert, ils durent disparaître à tout jamais du monde pour échapper à la vengeance d'Agnès. Du duc Jean et de deux de ses complices on ne sait rien, les deux autres ne furent reconnus qu'au moment de leur mort : l'un d'eux avait vécu pendant trente-cinq ans gardeur de pourceaux dans le Wurtemberg, et l'autre avait passé le reste de sa vie déguisé en femme dans un couvent de nonnes à Bâle.

Baden, à quelques kilomètres de Brugg, est une ville un peu plus grande, ses bains lui ont de tout temps donné plus d'importance. Elle est bâtie un peu à la diable sur des collines escarpées entre lesquelles coule la Limmat ; son aspect est agréable, c'est d'abord un amas confus de verdure, de tours et

de maisons, dominé par quelques murailles ruinées sur un coteau chargé de vignes. Ces ruines sont les seuls restes du vieux château de Baden.

Des bords de la Limmat, l'ensemble s'aperçoit mieux ; la ville possède encore, au-dessus de ses grands toits et de ses pignons, suffisamment de tours, de cloches et de clochetons pour paraître assez hérissée.

Est-ce à Baden ou à Rheinfelden que nous avons aperçu des



Un nid de cigogne.

cigognes ? Peut-être dans les deux endroits. Les cigognes aiment les hauts pignons des bords du Rhin ; perchées sur un doux nid de branchages secs au sommet des cheminées, elles méditent gravement posées sur une patte ou couchées la tête enfoncée dans leurs plumes.

Elles jouent dans les pays allemands le rôle du chou dans le nôtre, rôle non culinaire, hâtons-nous de le dire.

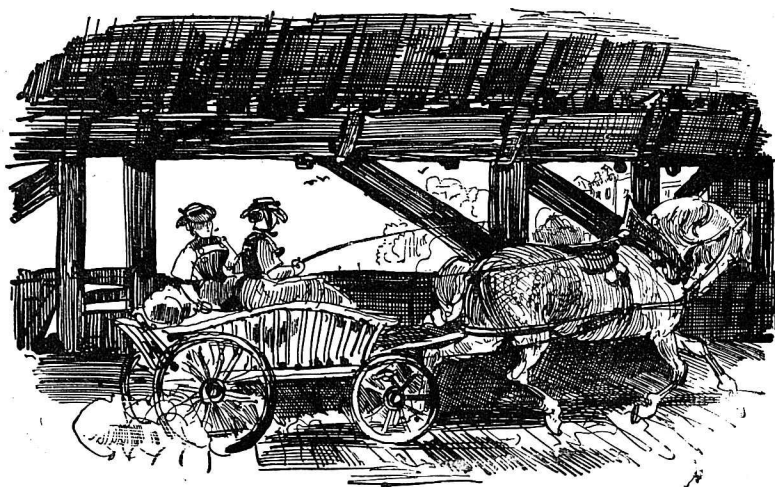
Chacun sait que, chez nous, les petits enfants se trouvent dans les feuilles des choux de nos jardins, c'est un fait incontesté dont nous avons tous entendu parler dans notre enfance ; les cigognes ne venant malheureusement pas dans notre pays,

le Seigneur nous a donné les choux. Le rôle des cigognes est plus important.

Dans les pays à cigognes, ce sont ces honnêtes oiseaux qui vont chercher les petits enfants et qui les jettent par la cheminée dans les maisons. C'est leur fonction, les poètes le disent, les images l'attestent.

Dans les *bilderbogen* de Munich (les feuilles d'images coloriées allemandes), ce sujet est souvent représenté. La bonne cigogne avec son poupon tout emmailloté dans le bec, plane au-dessus des villes à clochetons aigus, on frémit en pensant qu'elle va peut-être le laisser tomber sur quelque girouette pointue qui l'embrocherait très tranquillement ! Mais que l'on se rassure, madame la cigogne distingue très bien, entre toutes celles de la ville, la cheminée sur le faite de laquelle elle a élu domicile ; elle arrive en quelques coups de ses grandes ailes, montre un instant l'enfant à ses petits, car elle est mère aussi, puis elle passe la tête sous le chapiteau et laisse glisser son fardeau dans la maison. Une autre image nous montre l'arrivée à destination du petit voyageur. Une jeune dame tendant son tablier le reçoit devant la cheminée.

Les choux sont loin d'être aussi poétiques que les aimables cigognes !



CHAPITRE DOUZIÈME

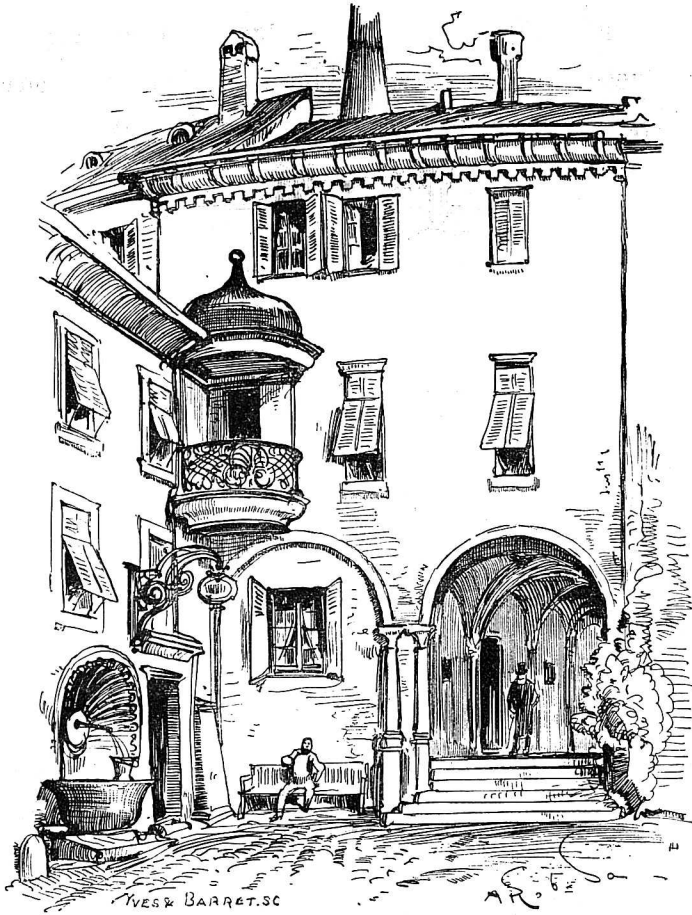
SOLEURE

Une nuit dans une horloge à automates. — Place du marché. — Abraham fondateur de Soleure. — L'arsenal et l'ambassade de France. — La tentation de sainte Véréne.

Entre Olten et Soleure on a toujours, sur la droite, vue sur une belle ligne de montagnes couvertes de forêts et assez élevées pour accrocher de leurs dentelures quelques nuages voyageurs au passage. C'est une ramification du Jura dont les plus hauts sommets sont, près de Soleure, le Weissenstein, la Hassenmatt et la Rœthifluh. Quelques vallées s'ouvrent de loin en loin dans la montagne ; à OEnsingen, l'ouverture d'une belle vallée dominée par des rochers et des sommets escarpés, est gardée par le vieux château de Bechburg perché au sommet d'un monticule

que l'on aperçoit longtemps avant et longtemps après la station.

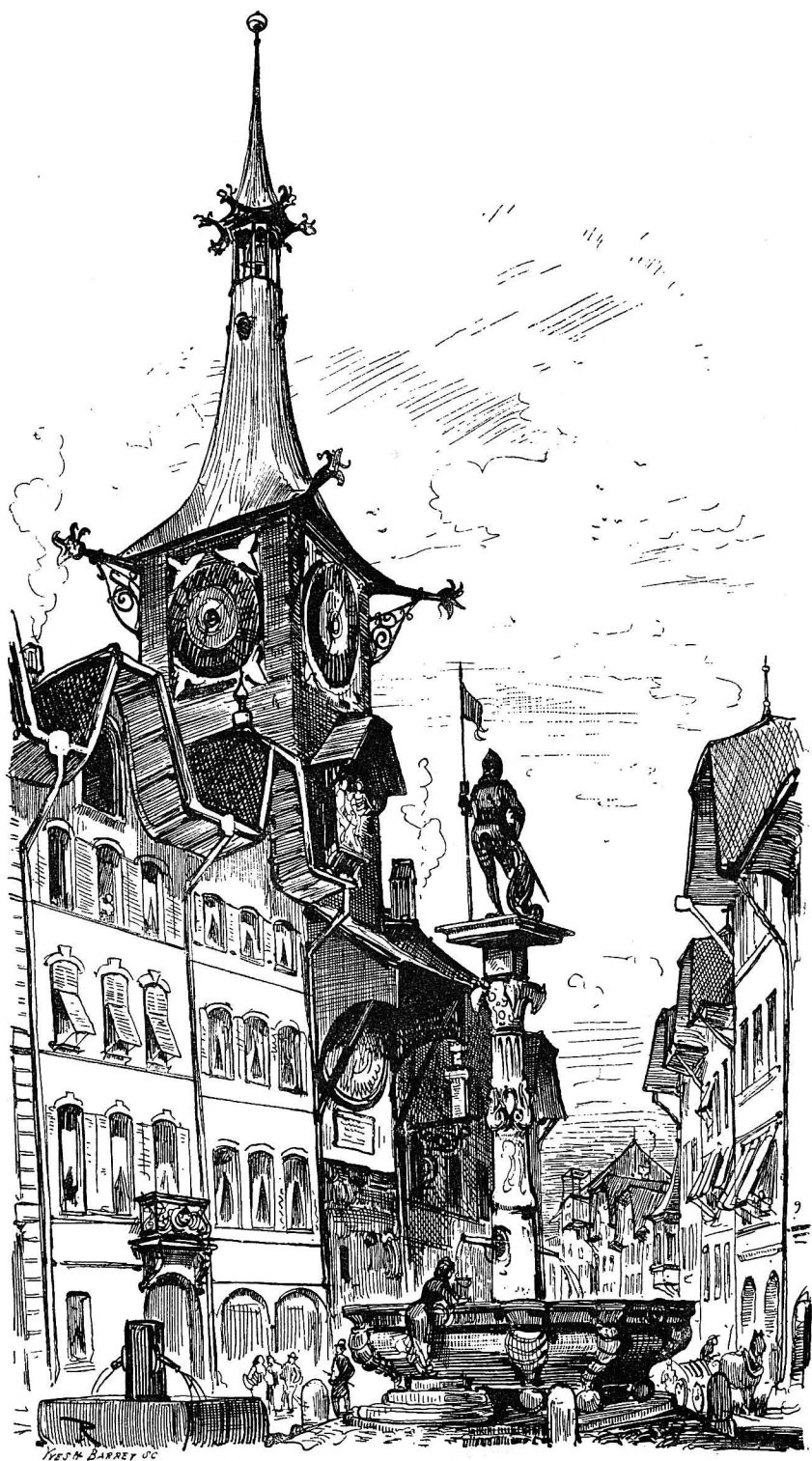
Autour de Soleure, ces montagnes plus escarpées font un cadre superbe où la vieille ville oubliée loin des grandes routes



Derrière l'hôtel de ville.

dort enfermée dans son antique ceinture de remparts verdissants par la mousse et ruisselants de longues lianes tombant dans les fossés.

Ce que l'on voit d'abord de Soleure en arrivant dans la



Soleure. — Place du marché.

plaine où se trouve la gare, c'est un bastion et un rideau de vieux arbres derrière lesquels se devine la rivière : le bastion a gardé ses meurtrières et ses embrasures béantes, mais il a changé de position sociale, il est devenu restaurant-brasserie, on boit sur sa plate-forme et, s'il en sort de la fumée, ce ne peut être que celle qui s'échappe du tuyau des pipes.

Une belle promenade s'étend de ce bastion jusque vers le grand pont, sur le rempart de la rive droite de l'Aar. On aperçoit de là toute la ville, très agréablement groupée sur l'autre rive, enchâssée dans un écrin de verdure, et l'on commence à en comprendre la position ; l'Aar coulait autrefois entre deux lignes de remparts et de tours, formant, seulement sur la rive droite, tête de pont et faubourg. Du côté de la ville, les maisons ont fait brèche au rempart pour s'approcher de la rivière, ou se sont accommodées des réduits en y perçant des portes et des fenêtres ; mais, de l'autre, le rempart resté debout continue à tremper dans l'eau ses murailles et, ses dernières tours couronnées de grands et magnifiques arbres.

L'Aar coulant à quelques mètres entretient la fraîcheur de cette jolie promenade à peu près abandonnée à elle-même. La ville s'étend sur l'autre rive, légèrement montueuse, en un amas confus de toits ; derrière une première ligne de hautes maisons.

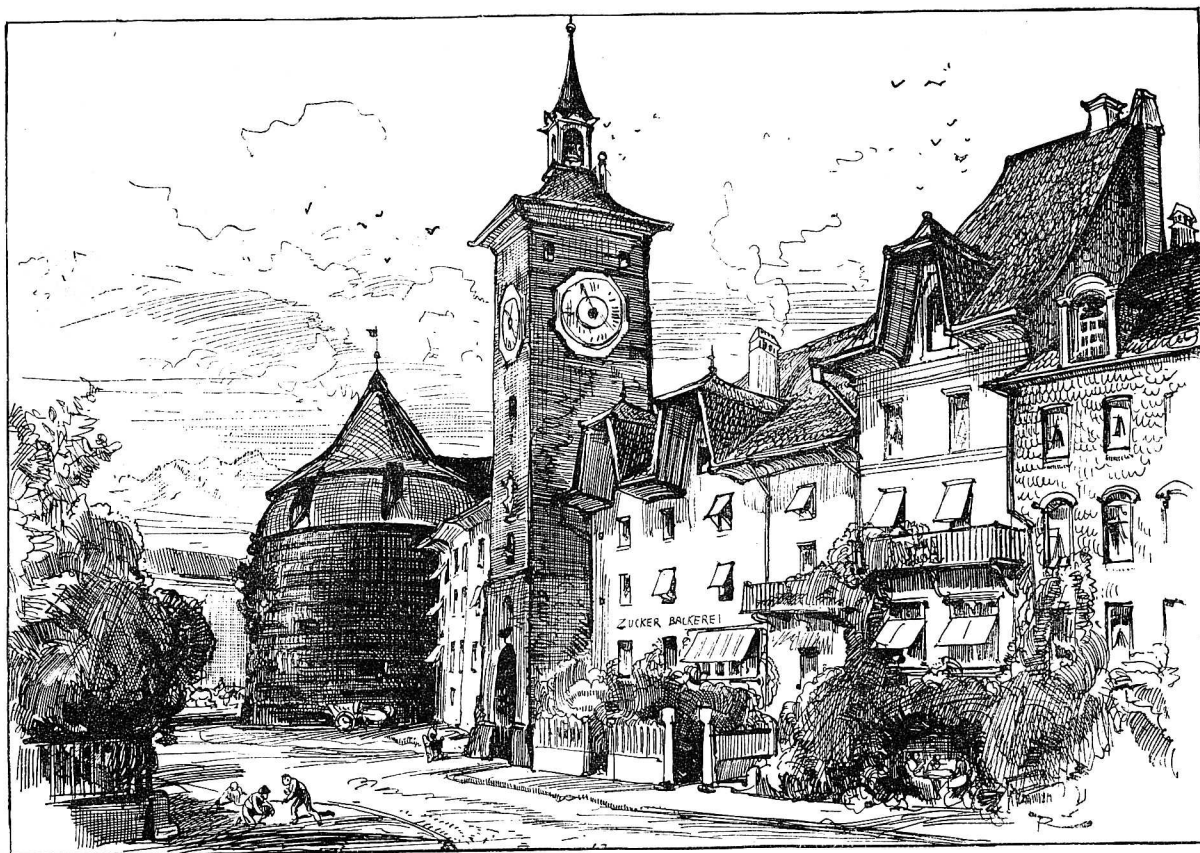
Une grande église à clocher italien dans un angle de la ville encore embastionné, d'autres clochers et de nombreuses tours s'élèvent au-dessus de tous ces toits. Deux ponts traversent l'Aar aux deux extrémités de la ville, tous les deux sont en reconstruction ; du milieu de la rivière sortent de grands écha-

faudages semblables à ces tours de bois, engins des sièges d'autrefois, des grues et des machines à vapeur, travaillant avec force gémissements rauques et tourbillons de fumée.

La ville commence à l'instant même son grand travail de transformation. Ses deux ponts de bois ne lui suffisant plus, elle a ouvert des brèches dans ses murailles et se fait construire deux grands ponts de fer. Il est probable qu'avant peu, d'autres changements auront lieu et qu'un quartier se bâtira entre le bastion restaurant et la gare de Neu-Solothurn.

Une grande rue traverse Soleure, elle part du grand pont et vient, en décrivant une courbe, usqu'au petit pont ; les autres rues parallèles ou perpendiculaires sont de beaucoup moins importantes.

Dès que l'on a dépassé les machines du pont en construction, dès que l'on a fait quelques pas dans la grande rue, on se trouve subitement transporté dans un autre monde, où plutôt dans un autre temps, c'est un saut de trois siècles que l'on vient de faire en trois secondes ; trois ou même quatre siècles nous séparent du temps où nous vivions hier. Adieu, locomotives, chemins de fer, machines à vapeur, adieu siècle confortable, nous sommes en 1478, la ville de Soleure est heureuse et nous refusons d'apercevoir les becs de gaz indiscrets qui jurent dans ce pur échantillon de vieille et noble cité. Ah ! si seulement les bourgeois voulaient porter des pourpoints au lieu de paletots pendant deux jours ! S'ils daignaient échanger leurs parapluies pour des épées à deux mains, et taillader leurs chausses à la mode de leurs braves aïeux, le tableau serait complet !



YVES & BARRET SC

Soleure. — Vieilles tours.

Enfin, faisant provision d'indulgence pour le costume des personnages, nous nous mettons en quête d'une hôtellerie douée de la plus forte quantité possible de couleur pittoresque. Cette hôtellerie, nous la trouvons sur la grande place même, située au milieu de la grande rue. La merveilleuse place et la merveilleuse rue !

Commençons par la rue. Rue sinueuse, comme il sied dans une cité aussi étroitement serrée dans son corset de remparts, maisons hautes fortement assises, coiffées de toits à auvents d'une forme tout à fait particulière. Hautes fenêtres, tourelles gothiques, lourds balcons, girouettes, belles fontaines de distance en distance.

Les autres rues ressemblent à celle-ci, ce sont les mêmes éléments, mais disposés autrement et offrant les aspects les plus inattendus et les plus variés. Il y aurait un tableau à faire dans la rue la moins favorisée ; dans les autres, les sujets se comptent par demi-douzaine : cours, petites places, portes de villes, coins de remparts, etc.

La place du marché résume à elle seule tout Soleure ; c'est une sorte de carrefour accidenté, formé par la réunion de trois rues descendantes ou montantes. La place est en pente aussi et la superbe fontaine qui en occupe le centre est élevée d'un côté de quelques marches au-dessus du pavé. La pièce principale de cette curieuse place est une haute tour de pierre, d'un rouge noir, que l'on dit être de construction romaine — on donne bien pour fondateur à la ville le patriarche Abraham ! — ornée au moyen âge de toute sorte d'accessoires : gouttières fantastiques, girouettes, horloges, une très grande, à ornements

gothiques tout en haut, et une autre en bas cachée sous un grand auvent de bois, avec une niche entre les deux pour des automates bizarres chargés de frapper les heures.

Une inscription latine placée sous le premier cadran, sans remonter à Abraham, revendique pour la ville une haute antiquité et lui donne la seule ville de Trèves pour aînée dans l'Europe du Nord.

Les automates sont plus haut, abrités par un petit toit, ce sont deux grands bonshommes de bois, une sorte de chevalier armé d'une épée et un squelette, représentant le Temps ou la Mort qui porte son sablier à sa bouche autant de fois que l'horloge frappe de coups. La mort avalant les heures les unes après les autres, voilà un sujet de pendule peu réjouissant ! Que d'heures avalées depuis 1525, date de l'érection des horloges ! la grimace de ce gracieux automate peut passer pour un sourire de triomphe, il ricane et dit au passant : J'avalerais toutes tes heures les unes après les autres comme j'ai engouffré celles de ceux qui t'ont précédé !

Il nous reste un espoir, la rouille aura peut-être raison avant peu de ses muscles de fer ; ses rouages, on le voit, commencent à s'oxyder, ses mouvements sont trop saccadés, bientôt il cessera d'avalier les heures.

La raison de notre haine contre ce squelette a peut-être besoin d'être exposée pour excuser ces souhaits meurtriers : l'hôtel choisi par nous, pour sa belle apparence, hôtel très suffisamment confortable d'ailleurs, possédait à nos yeux l'avantage d'être tout à fait mitoyen avec la tour ; de nos fenêtres nous pouvions apercevoir le profil du chevalier levant son sabre et



YVES & BARRET SC

L'hôtel de ville de Soleure.

de la Mort avalant son sablier ; dans le jour c'était très bien, nous dominions toute la place, nous avions tous ces curieux détails sous les yeux, mais la nuit vint ! Lorsque l'ombre et le silence se furent emparés de tout Soleure endormi, de la campagne paisible et des monts mystérieux, seule notre chambre se vit exclue de la tranquillité générale ! Pas moyen de jouir d'un repos réparateur, le grincement des chaînes, le ronflement des rouages qui dans le jour se perdaient dans les bruits de la rue, prirent tout coup une intensité étrange ! Toutes les quinze minutes éclataient de violents bruits de ressorts et de chaînes, une sorte de révolution interne s'opérait dans l'intérieur de l'horloge, on semblait s'y assassiner comme dans les souterrains d'Udolphe et tout à coup les marteaux frappaient ! l'horrible automate avalait encore un petit morceau d'éternité, nous entendions ses mouvements dans la rue et nous devinions son geste !

En avançant dans la nuit, les bruits s'élevèrent à un plus haut diapason, les grincements semblaient partir d'un placard d'armoire adossé au mur de la tour ; nous l'ouvrîmes, les bruits se précipitèrent dans la chambre.... épouvantés, nous le refermâmes vivement ! Il n'y avait rien dans ce placard, mais, hélas ! il était trop mitoyen avec la tour.

Revenons à notre vieille place. La tour, flanquée aux angles de longues et grimaçantes gargouilles de fer, se termine par un haut toit et par un campanile effilé en haut duquel grince la girouette.

Les maisons d'à côté ont des pignons à auvents très ouvragés et très saillants. Quelques autres sont percées de sombres arca-des ; au milieu de la place, se dresse la fontaine, une des

plus réussies de toutes celles qui portent lansquenets dans les villes suisses. C'est toujours le même modèle qu'ailleurs, mais la vasque portée sur les boulets de pierre est plus belle et plus soignée, la colonne plus haute et plus ornementée; sur son large chapiteau carré, un bon lansquenet, appuyé sur le blason de Soleure, monte la garde hallebarde en main. En résumé, cette place est le plus joli coin de la ville, un pur morceau de vieille architecture.

Soleure a pour patron Saint-Ours, soldat de la légion thébaine, qui n'a aucun lien de parenté avec l'ours de Berne; la reine Berthe de Bourgogne fonda sous son invocation un monastère vers l'an 930, et la ville actuelle se forma peu à peu autour de ce couvent. Au dix-huitième siècle la ville bâtit en l'honneur de son patron la grande église de Saint-Ours.

Elle s'élève au bout de la grande rue, à la hauteur des remparts, sur une belle terrasse bordée de balustrades, à laquelle on accède par un grand perron entre deux fontaines.

Cette église, bâtie par un architecte italien, est tout à fait italienne, son style pompeux et galant, ses balustres, ses colonnes corinthiennes, ses statues ne cadrent pas avec l'entourage, pas plus qu'avec le paysage alpestre et le ciel de la Suisse. L'intérieur est dénué d'intérêt; l'autre église de la grande rue, pourvue d'un fronton de style jésuite, est encore moins remarquable.

Mais Soleure possède un autre monument bien plus curieux, c'est un hôtel de ville d'un style tout particulier, qui ne ressemble aucunement à ceux des villes voisines. Il a aussi quelque chose d'italien dans la physionomie, mais c'est de l'italien du

bon temps de la Renaissance bizarrement mélangé de gothique allemand.

Cet édifice se compose sur la façade principale de trois tours carrées soudées ensemble; celle du milieu, plus haute d'un tiers, n'a pas de toit, les deux autres ont de ces toits bizarres en forme de poires, qui appellent les girouettes et les gargouilles de plomb; ceux-ci ne les ont pas appelées en vain, aux deux tours, hérissées déjà aux angles de pinacles pointus, grimpent et pendent des guivres grimaçantes soutenues par des ornements de fer.

Le bas de la tour du milieu est occupé, en haut d'un perron, par une superbe porte à colonnes, surmontée d'un bas-relief aux armes de la ville. Les fenêtres de la tour, une par étage, sont ornées de balustrades gothiques. Les deux autres tours ne sont pas moins décorées de colonnes et de sculptures.

Bien entendu, comme toujours à Soleure, la place est en pente; le terrain descend sur le côté dès le perron, dont un des angles se trouve en l'air. Les deux autres faces du Rathhaus, plus larges, mais moins monumentales, offrent néanmoins quelques détails curieux, parmi lesquels un balcon rond dans un angle rentrant, garni d'une belle balustrade de fer et coiffé d'un toit comme une tourelle, — un passage voûté perçant tout l'édifice, et enfin une tour renfermant un bel escalier tournant.

Tout près de l'hôtel de ville est le Zeughaus, l'arsenal du canton, grand bâtiment carré à pignon immense qui fait le fond d'une vieille place déserte et tient d'un côté aux remparts.

Des artilleurs ou des ouvriers d'administration nettoient tranquillement un canon dans la rue; par la porte ouverte on aperçoit une vaste halle très noire, dans l'obscurité de laquelle se

détachent seulement quelques gueules de cuivre. On peut entrer; tout le rez-de-chaussée est occupé par les armes modernes; une batterie de canons, des fusils, des caissons; les trophées de cette salle sont modernes aussi, ils proviennent de la guerre du Sonderbund.

Les étages supérieurs sont beaucoup plus intéressants. La première chose qui frappe, en entrant dans la grande salle du deuxième étage, est une représentation, figurée avec les armures des personnages, d'une scène historique, la réconciliation des confédérés à la diète de Stanz, après les troubles qui suivirent la guerre de Bourgogne.

La diète réunie à Stanz ne pouvait s'entendre sur deux questions graves, le partage du butin fait en Bourgogne et l'admission de Soleure et de Fribourg dans la confédération; la lutte était sur le point d'éclater entre les villes et les petits cantons, lorsque l'ermite Nicolas de Flue, un vieux soldat des grandes guerres, vint faire entendre des paroles d'apaisement et rappeler aux confédérés la fraternité des anciens jours.

Tous les personnages sont dans des attitudes diverses, la plupart en armure et la main sur l'épée, les uns assis devant les tables, les autres debout et s'interpellant; des secrétaires prennent des notes, des soldats appuyés sur des hallebardes gardent la porte, au milieu Nicolas de Flue, amené par le curé de Stanz, plaide la cause des petits cantons.

Ce tableau, bien mis en scène et encadré de vieux meubles et de bannières bourguignonnes fait beaucoup d'effet par la variété des figures et des poses; chaque personnage est un portrait, on remarque surtout les avoyers de Zurich et de Soleure; quel-

ques armures seules sont celles des personnages mêmes, pour les autres on s'est contenté de l'à peu près.

Les armes et les trophées qui garnissent cette salle sont des plus intéressants. C'est Charles le Téméraire qui a fourni la plupart des trophées : tapisseries, bannières, armures, etc. Beaucoup d'armures historiques sont portées par des mannequins à figure, parmi lesquels l'artilleur, notre guide, nous fait remarquer un nain en armure complète, qui lance au loin un jet d'eau lorsqu'on presse un bouton sur son casque grotesque.

Il nous reste à voir d'antiques canons, des arquebuses de rempart, une douzaine de vieux tableaux de bataille très enfumés et, en passant, quelques petits vitraux très jolis oubliés dans les fenêtres à petits carreaux remplis de poussière. Il y a bien encore une autre salle au premier étage, mais on ne peut la visiter, elle a pour principale curiosité un automate montant la garde qui tourne la tête et saisit son arme quand on ouvre la porte.

La caserne de Soleure, qu'on appelle la Cour, en raison de ce souvenir, est l'ancien hôtel de l'ambassade de France ; pendant les dix-sept et dix-huitième siècles la France a entretenu des ambassadeurs à Soleure. Ce canton était le grand fournisseur des rois, une bonne partie des régiments suisses de France, de Naples ou d'Autriche venait de Soleure.

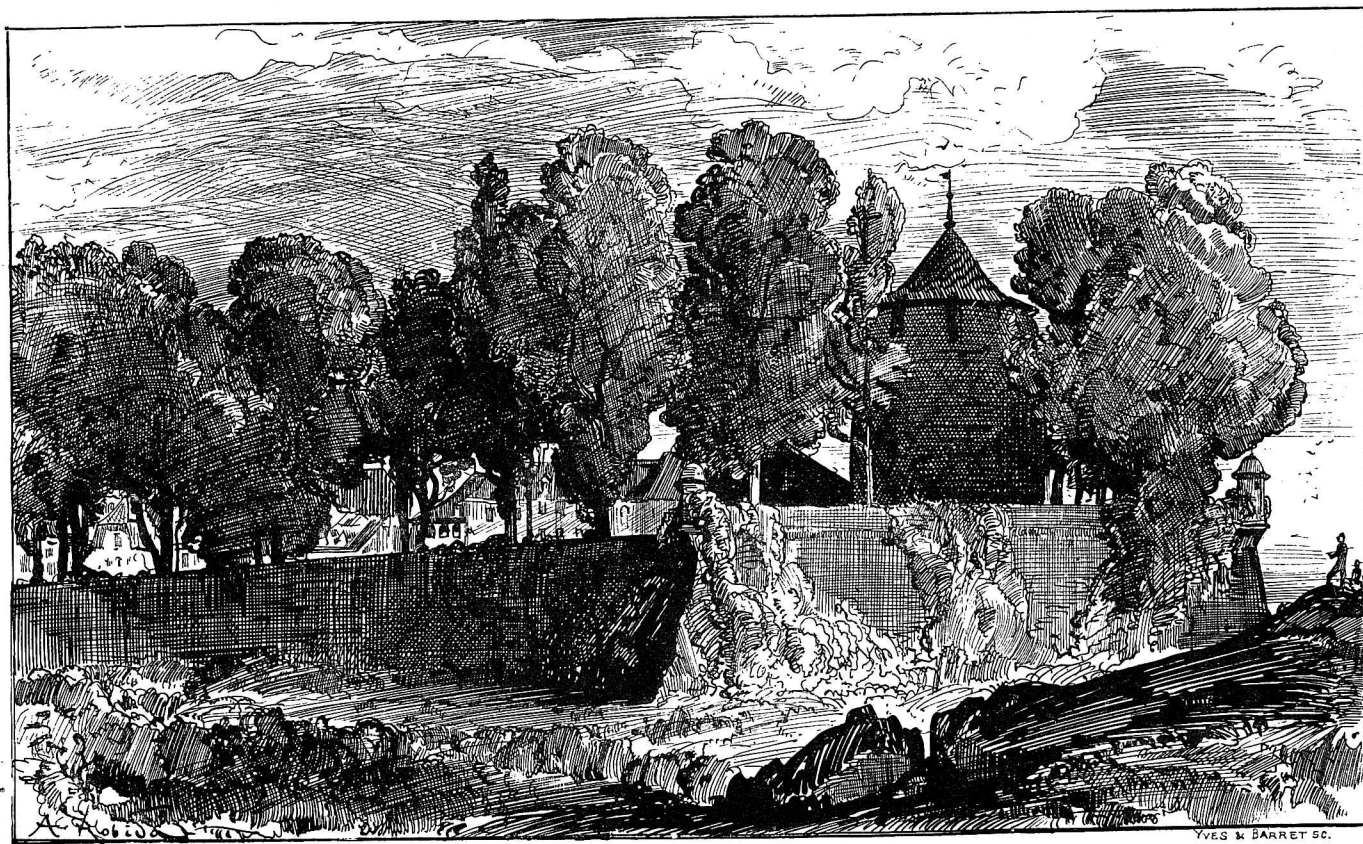
Ces levées avaient commencé à la suite des guerres contre Charles le Téméraire et l'Autriche, lorsque les combattants de Morat, ayant pris goût au métier des armes, se mirent en quête de nouvelles batailles et déployèrent dans toutes sortes d'expé-

ditions aventureuses ce courage forcené qui avait fait la Suisse.

On les mettait à l'amende à leur retour dans leurs foyers; mais ce n'était pas cela qui pouvait les empêcher de sauter sur leurs hallebardes aux premières rumeurs de guerre. Plus tard des traités avec les cantons régularisèrent ces levées d'hommes, et l'on vit ces fameuses bandes de mercenaires qui tantôt avec François I^{er}, tantôt avec Charles-Quint, combattirent si vaillamment en Italie. François, qui les avait eues contre lui pendant les chaudes journées de Marignan, voulut se les attacher; il fit verser des sacs d'écus dans les rues de Berne, gagna les magistrats des villes et entraîna sous les drapeaux de la France les vaillantes phalanges suisses. Le proverbe « Pas d'argent, pas de Suisse, » n'était pas toujours exact; pendant les guerres de religion, dans les deux camps, des compagnies suisses servirent souvent pour rien, pour le simple plaisir de s'embrocher entre catholiques et protestants. Henri IV avait l'armée bernoise avec lui à Ivry, et les ligueurs comptaient dans leurs rangs des Suisses des cantons catholiques.

Soleure possède encore une partie de ses défenses d'autrefois; sans doute on en a démoli beaucoup pour desserrer sa ceinture de pierres, mais enfin il lui est encore resté de notables morceaux de ses anciennes fortifications, outre les portes qu'on a conservées.

On distingue des fragments de trois systèmes: de hautes tours carrées du quinzième siècle, des tours rondes plus récentes et enfin les remparts-terrasses plantés d'arbres, devenus maintenant de fraîches et solitaires promenades. Des bastions



YVES & BARRET SC.

Soleure. — Un coin des Remparts.

qui font pendant sur la rive gauche au bastion situé devant la gare, sont littéralement enfouis sous la verdure. Au dehors, ils ont encore leurs fossés envahis par les broussailles qui verdissent les murailles et grimpent aux parapets, les grandes tours ont des barbes de lierre tandis que les petites tourelles d'angle, pointant sous la végétation, semblent secouer des perruques de verdure. Par-dessus les talus, les contours noircis d'une grosse tour ronde se profilent vaguement à travers le feuillage épais des grands arbres.

La porte à côté de ce rempart s'ouvre entre deux grosses tours, lourdes et ventruës, semblables à deux gigantesques tonneaux de pierre entre lesquels un passage étroit aurait été réservé. Ces énormes tours aux larges assises de pierres brutes ont des parapets arrondis et des petits éteignoirs écrasés; à défaut d'élégance, leur masse a l'air terriblement solide.

Elles ont été construites au dix-septième siècle, lorsque la république aristocratique de Soleure, peu confiante en ses vieilles murailles, les transforma en fortifications régulières pour tenir en respect les sujets du canton sur lesquels elle faisait sentir un joug assez lourd.

Les remparts ont été abattus à l'autre extrémité de la ville; on n'a conservé que les tours enclavées presque dans les maisons. Il y a là une rue très pittoresque partant du pont de l'Aar et séparant la vieille ville d'un petit faubourg tout neuf. Un des côtés de la rue est en jardins et en maisons neuves, l'autre côté est formé de belles maisons à grands toits, bâties certainement sur l'emplacement de la première enceinte; ces maisons, précédées de petits jardins, ont leurs rez-de-chaussées enfouis sous

une végétation grimpante ; un haut donjon carré se dresse au milieu d'elles, en façade sur la rue, c'est une ancienne porte du moyen âge. Un peu plus loin également en façade sur la rue s'arrondit le ventre d'une de ces grosses tours du dix-septième siècle.

En descendant un peu plus bas vers la rivière, les poivrières de deux vieilles portes s'aperçoivent de chaque côté de l'Aar ; dans la rue qui longe la rivière et se dirige vers Saint-Ours, quelques vieux restes de remparts se distinguent encore.

C'est là que s'est passé l'épisode de l'avocat Wengi, que rappelle un monument, le Wengistein, élevé à quelque distance de la ville. C'était un peu après la bataille de Cappel, la Suisse entière était bouleversée par les troubles religieux. Les réformés de Soleure, vaincus avec Berne et Zurich, avaient été sommés de s'expatrier ou de changer de religion. Réunis sur la rive droite de l'Aar, ils tenaient conseil au milieu du tumulte.

Les catholiques en fureur plaçaient des canons en batterie sur la rive opposée, le massacre des protestants était résolu, lorsque l'avoyer Wengi se précipita vers la bouche des canons, en s'écriant : « Si vous voulez verser le sang de vos concitoyens, prenez d'abord celui de votre avoyer ! »

Les canons restèrent muets et l'affaire s'arrangea sans combat. Sur la colonne de granit, élevée par Soleure à son courageux avoyer, une inscription rappelle encore un autre fait très connu de l'histoire de la ville.

Léopold d'Autriche, furieux de sa déroute de Morgarten, était rentré en Suisse, mais, redoutant de se frotter dans leurs montagnes aux massues à pointe de fer des hommes de Schvytz, il

était venu avec 1,800 hommes assiéger Soleure, qui s'était déclarée pour son compétiteur à l'empire.

Les Autrichiens, campés sur les deux rives de l'Aar, pressaient fortement la ville et la croyaient à eux, lorsque, des pluies battantes étant tombées sur le pays depuis quelques semaines, l'Aar déborda violemment et vint assiéger les assiégeants dans leurs campements. Les eaux furieuses envahirent les travaux, renversèrent les machines, brisèrent tous les obstacles ; les Autrichiens en désordre se pressaient sur les ponts de bateaux pour gagner quelque point moins exposé, lorsque tout à coup les ponts trop chargés se rompirent. Les Soleurois, voyant, du haut de leurs remparts, leurs ennemis se débattre dans l'Aar par centaines et rouler emportés par les vagues de l'inondation, eurent un bel élan de cœur ; au lieu de se réjouir du désastre des assiégeants, ils sautèrent dans tous les batelets et firent à l'envi des prodiges pour en arracher le plus possible à la mort.

Après un pareil trait, continuer la guerre n'était pas possible ; Léopold leva le siège et fit don à Soleure, en partant, d'une bannière que l'on peut encore voir à Saint-Ours.

La colonne de Wengi est un des buts de promenade de la ville ainsi que l'ermitage de sainte Vérène, situé à l'extrémité d'une gorge de rochers parcourue par un sentier capricieux. Deux petites églises, Saint-Martin et Sainte-Vérène, sont adossées en face l'une de l'autre aux parois de la roche de chaque côté d'un petit ruisseau coulant au fond de la gorge. Des ermites ont creusé des grottes dans le rocher ; sainte Vérène, retirée là, fut longtemps troublée dans son ermitage par les assauts du démon. La tentation de cette sainte n'est peut-être pas aussi fameuse que

celle de saint Antoine, mais elle fut aussi désagréable. Sainte Véréne lutta comme saint Antoine, elle subit courageusement les avanies que le bon saint et son fidèle compagnon eurent à supporter; plus de tranquillité dans l'ermitage, à la fin sainte Véréne dut s'attacher au roc pour mieux résister à Satan, et celui-ci, furieux de ne point la voir faiblir, essaya de l'écraser sous une avalanche de blocs de rochers.

Charmante promenade que celle de l'Ermitage, le matin surtout lorsque de la campagne couverte de rosée montent de fraîches odeurs de fleurs et de foin; tout est vert ou bleu, rivière, plaine et collines. Du côté du Weissenstein tout le fond de montagnes est d'un beau bleu foncé; de longues lignes de forêts et des rochers à pic se laissent vaguement apercevoir, les cimes sont encore enveloppées de nuages floconneux qui montent avec rapidité et, d'instant en instant, laissent apercevoir un peu plus de masses rocheuses et de dentelures bleuâtres.



CHAPITRE TREIZIÈME

NEUFCHÂTEL

Burgdorf. — Un tir. — La terrasse du vieux château. — Grandson, Yverdon, Estavayer, Payerne.

Peut-on faire un trajet si court qu'il soit en Suisse, sans rencontrer quelques carabiniers dans l'exercice de leurs fonctions, sans traverser quelque champ de tir cantonal ou fédéral? Ce n'est guère possible. Tantôt c'est un camp d'exercices qui se présente avec tentes, cibles et soldats en train de faire parler la poudre; tantôt, après avoir traversé des régions entièrement calmes, on tombe subitement au milieu d'une gare mise en révolution par une troupe de guerriers, et l'on repart en tumulte avec accompagnement de tambours et de clairons.

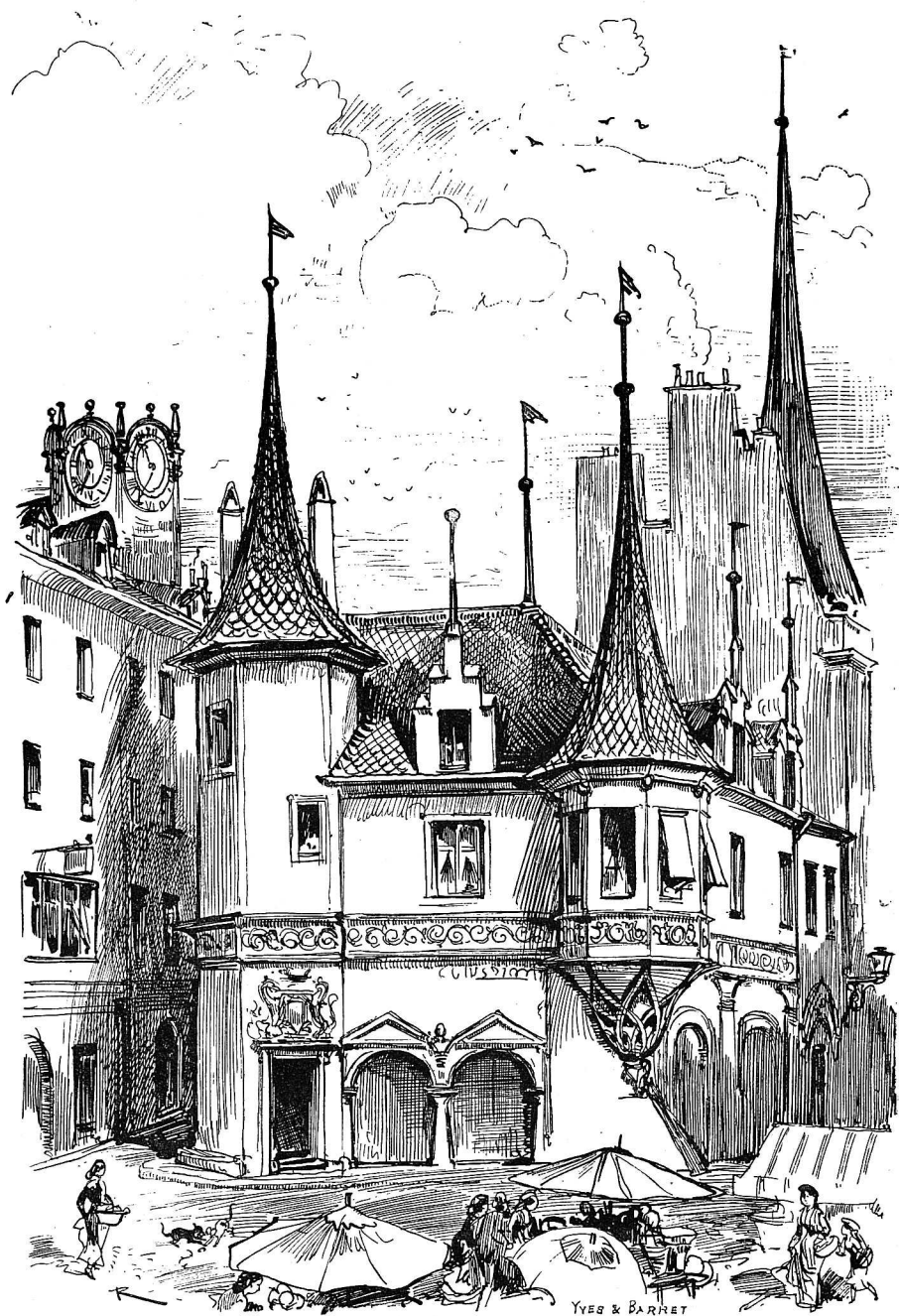
On racole en chemin d'autres guerriers à fusils en bandou-

lière ; à certaines stations enguirlandées, une pièce d'artillerie cachée par des bandes de gamins se démasque lorsque la locomotive s'ébranle pour partir, et salue sa fuite d'un coup de canon dans le dos.

De coup de canon en coup de canon, on arrive dans quelque petit pays tout en gaieté, orné de drapeaux et de feuillages, on s'arrête sous des arcs de triomphe de verdure, et de tous les wagons sautent des légions de francs-tireurs récoltés à toutes les stations du parcours.

C'est une vraie fête, toute la population du canton est là, les dames et les demoiselles ont accompagné les braves miliciens, les auberges sont pleines, on rit, on chante, et surtout on se rafraîchit.

Les compagnies s'organisent autour de leurs drapeaux et de leurs tambours ; il y a un peu de tous les costumes, outre quelques soldats de l'armée active, lignards en tunique bleue, avec un shako à deux visières, et carabiniers coiffés d'un chapeau rond ordinaire relevé par un panache de crin. Les francs-tireurs sont plus fantaisistes ; les plus étranges ont de larges blouses vertes et de grands chapeaux de mousquetaires avec une longue plume ; leur tambour est épique, c'est un tambour en costume moyen âge tout rouge : pourpoint rouge, haut-de-chausses rouge descendant jusqu'aux genoux, chapeau à plume rouge : par malheur, il pêche par la base, il a des bas blancs comme une demoiselle et des bottines à élastiques. C'est à peu près ce que l'on peut être certain de voir sur n'importe quelle ligne suisse, il y a toujours n'importe où quelque fête de tir pour mettre en joie les populations.



A Neufchâtel.

C'est à Burgdorf que nous avons rencontré les tirailleurs verts ; Burgdorf est une toute petite ville qui s'aperçoit de loin, couronnant un monticule de ses tours et de ses vieux remparts.

Nous allions de Berne à Neuchâtel par Burgdorf, Soleure et Bienne en tournant le dos aux glaciers de l'Oberland qui déjà disparaissaient à l'horizon. Une petite station à Burgdorf, entre deux trains, pouvait être bien employée. Sans avoir le pur cachet de Soleure, la petite ville de Burgdorf n'en a pas moins quelques rues agréables, quelques places resserrées entre d'antiques et respectables maisons ; le tambour en pourpoint rouge ne semblait pas trop dépaycé dans certains coins restés tels qu'ils étaient jadis encadrés dans les vieilles façades d'autrefois.

Mais le plus joli est encore sa silhouette sur son rocher, se détachant fièrement sur le ciel, avec sa ligne de hauts toits étagés sur le penchant de la colline, et, plus haut, les arbres des remparts, les tours et les clochers.

Neuchâtel, qui passe pour une jolie ville, est bien loin d'être une ville intéressante ; sans y mettre autrement de mauvaise humeur, on peut dire que rien n'y est fait pour exciter un enthousiasme extravagant. D'ailleurs, à partir du point où l'on quitte le canton de Soleure, la campagne avait, elle aussi, perdu tout intérêt, — pays plat, villages sans caractère, un petit lac, le lac de Bienne, qui est une grande pièce d'eau, un plus grand lac, celui de Neuchâtel, qui ne semble guère qu'une pièce d'eau encore plus grande, et voilà tout le paysage.

Aux approches de Neuchâtel un peu plus de ces insipides maisons blanches à volets verts qui sont de simples cubes de pierres bien ratissées, éparpillées sur la verdure.

Est-il rien de moins attrayant qu'une figure de géométrie pure et simple, et parmi les moins poétiques de toutes les figures de la géométrie, la plus bête n'est-elle pas le carré? Cet abominable cube, coiffé d'un triangle, devient une maison, percée de portes et de fenêtres qui ne peuvent intéresser que le percepteur des contributions.

Réunis en assez grande quantité, ces cubes forment une ville; pourquoi, hélas! les maisons de la Suisse française cherchent-elles à ressembler à de simples cubes sur la surface desquels on aurait rogné tout ce qui pouvait faire quelque agréable saillie, quelque ornementation pittoresque?

Donc Neuchâtel n'est pas précisément une ville remarquable; son principal défaut est la banalité, — rues bourgeoises, maisons de petits rentiers entre cour et jardin, grandes maisons quelconques en façade sur le lac.

Il y a deux choses à voir : un vieil hôtel du seizième siècle dans la ville basse, et le château.

Arriver au château n'est pas facile, il faut grimper par des rues tortueuses, où seul, un tout petit coin, au commencement de la montée, possède quelque caractère avec sa fontaine à lansquenet et ses vieilles maisons. Enfin, la poivrière d'une grande tour montre que l'on est sur la bonne voie; on monte encore, on passe sous une voûte et l'on arrive au pied de la grande terrasse crénelée sur laquelle se trouvent une église, un château et quelques tours chargées de grands arbres.

Cela fait oublier les cubes aux contrevents verts. Le sommet de la colline est entièrement entouré de remparts crénelés et de tours; sur ces remparts, de grands vieux arbres aux troncs

énormes étendent leurs branches colossales par-dessus les créneaux sur les sentiers et les ruelles qui grimpent aux murailles. L'église et sa tour, ainsi que le château proprement dit, s'élèvent sur la plate-forme derrière ces grands arbres ; l'église, récemment restaurée, est d'une assez belle antiquité, elle est pourvue d'un cloître gothique dont les arceaux couronnent un des côtés de la plate-forme.

Le château, situé derrière l'église, est un fort donjon carré flanqué aux angles de grosses tours, l'entrée est dans un coin, resserrée entre deux tours ; la cour, étroite et sombre, a toujours l'aspect féodal ; dans le bâtiment occupé par les administrations, on visite quelques salles curieuses et un escalier occupant une des tours.

La plate-forme qui s'étend devant l'église est tout simplement un square ou un jardin public ; des bancs établis au milieu de quelques carrés de gazon, on ne voit autour de soi que parapets couverts de fleurs et de feuillages, une dentelure de créneaux ceignant la plate-forme dominée aux angles par des tours rondes de quelques mètres plus élevées qu'elle.

D'un côté, cette terrasse domine tous les toits de la ville et le lac aux eaux miroitantes, de l'autre, la vue est fermée à courte distance par une chaîne de collines plus élevées que le vieux château ; au milieu du jardin s'élève la statue récemment érigée du réformateur Farel, enseveli à cette place même.

De l'ensemble formé par l'église, la plate-forme et le château, on n'a pu voir les détails qu'un à un ; il n'est pas facile d'apercevoir la masse entière de la colline et son couronnement. Par la ville, on a beau tourner autour de la colline, descendre dans

des ruelles au pied des remparts, on ne voit rien que des morceaux de tours en haut de quelques petites rues ; il faut monter par des escaliers sur la colline d'en face où passe le chemin de fer, pour découvrir le monticule entier avec ses murailles garnies de végétation, ses tours qui semblent verser des flots de lierre par tous leurs créneaux, avec les blanches ogives du cloître, les vieux tilleuls, et l'église, et sur le côté, les tours du château, dressées au-dessus d'un horizon d'ardoises et de tuiles.

Le vieil hôtel dont nous avons parlé plus haut est situé presque devant le lac au fond d'une petite place. C'est un ravissant édifice de la Renaissance ornementé et sculpté sur toutes ses pierres. Plus petit que les maisons qui l'entourent, il n'a qu'un seul étage. La façade sur la place est flanquée, d'un côté, d'une tour à pans coupés, et, de l'autre, d'une grosse tourelle en encorbellement, toutes deux coiffées de hauts éteignoirs. Au rez-de-chaussée, une porte surmontée d'un grand écusson très compliqué s'ouvre dans la tour, à côté se dessinent des arcades rondes à frontons ornementés, ouvertes peut-être jadis, aujourd'hui fermées ; une frise d'un dessin élégant court sous le premier étage. L'effet général est charmant, le toit à tuiles quadrillées se profile bien ; aux angles, sur les lucarnes et sur les éteignoirs, de triomphantes girouettes s'élancent dans le ciel.

C'est à peu près tout ce que Neufchâtel renferme d'intéressant. Inutile de parler d'un hôtel de ville à façade de temple grec, construit à la fin du siècle dernier.

Et nous voilà partis pour une course rapide autour du lac, pour gagner Fribourg, la ville aux ponts étonnants, en passant par Grandson, Yverdon, Estavayer et Payerne.

Les rives du lac de Neufchâtel étant plates d'un bout à l'autre, on a bien le droit de n'accorder à ce lac qu'une estime un peu mince, c'est un lac pour les pêcheurs à la ligne. Se figure-t-on des pêcheurs à la ligne attendant que ça morde dans le lac des Quatre-Cantons ? Les rochers d'Uri n'en produisent pas, tandis que le pêcheur à la ligne prospère sur les bords de la grande mare qui tient de Neufchâtel à Yverdon.

La première ville atteinte est Grandson, le vieux Grandson de Charles le Téméraire, où se passa le premier acte de la sanglante tragédie ; Charles fut une première fois vaincu sous ses murailles par ceux qu'il appelait les vachers des Alpes.

La petite ville est très agréablement située sur le penchant d'un coteau descendant vers le lac ; elle a une très vieille église aux murailles grises et des rues étroites et irrégulières qui semblent percées dans des amas de pierres grises ; des fragments des petites murailles qui osèrent résister au Téméraire se voient çà et là, avec de nombreuses petites tours ; cela forme avec le port un pittoresque tableau, dominé par le château, grand bâtiment à tours rondes.

C'est dans ce château que s'étaient réfugiés, au nombre de huit cents, les défenseurs de la ville lorsque celle-ci fut emportée par les troupes de Charles le Téméraire ; les poudres ayant sauté, les provisions étant dévorées jusqu'à l'avoine, la garnison du château consentit à capituler, mais Charles, sans respecter le traité, fit pendre ou noyer ces huit cents malheureux.

Les Suisses avec une irrésistible furie accouraient pour les venger. Deux jours après, aux mêmes arbres qui avaient porté les hommes de Grandson pendaient des grappes de soldats de

Charles ; sa grande armée était anéantie ; trésors, canons, drapeaux, bagages, tout était tombé entre les mains des rudes montagnards.

Le site de Grandson n'a rien de tragique ; c'est au contraire le côté du lac le plus gai ; de grandes prairies vertes bordent la rive, parsemées de bouquets d'arbres et de peupliers courant en longues files sur le rivage.

Yverdon, petite ville de 5 ou 6,000 habitants, située à la pointe du lac, disparaît tout à fait sous des masses verdoyantes. La ville est à dix minutes du lac à l'extrémité d'une grande prairie ; l'entrée est assez singulière, le pays est massé en un seul bloc de maisons au bout de cette prairie ; toutes ces maisons tournant le dos au lac s'étendent en ligne droite sans qu'une seule dépasse l'alignement et sorte de la masse. On ne trouve pour ainsi dire pas de rues pour pénétrer dans l'intérieur de cette ville inhospitalière, une ruelle seule s'introduit dans le bloc de ce côté.

Yverdon doit cet aspect renfrogné et inabordable à ce que jadis le lac venait battre le pied des remparts et de cette ligne de maisons ; le lac est parti, les remparts sont tombés, ou bien ont été transformés, mais Yverdon continue à ne pas sortir de cette limite imaginaire.

Dans l'intérieur de ce pâté de maisons, il n'y a guère qu'une grande rue, et une grande place, tranquille et solitaire comme le reste. Sur la place s'élève une grande masse noire et triste, c'est le château, vaste bâtiment flanqué de grosses tours rondes ; c'est massif, lourd, très solide peut-être, mais sans aucune espèce d'agrément. Plus de clochetons, de tourelles élancées, de fines découpures comme du côté du Rhin. Une petite rivière

qui traverse Yverdon et court se jeter dans le lac, baigne de ses eaux les hautes murailles à peine percées de fenêtres et les tours du château; par malheur la rivière aussi manque de gaieté; la place du château avec ce sombre morceau de pierres présente néanmoins un certain caractère; dans la grande rue c'est autre chose, un pur ennui se dégage de tous les pavés entourés de petits carrés d'herbe comme un immense damier vert. Cette rue est large, les maisons basses ont fort triste mine, l'hôtel de ville et l'église sont sans intérêt.

Estavayer et Payerne sont de toutes petites villes situées à quelques kilomètres l'une de l'autre, Estavayer sur le bord du lac et Payerne sur la route de Fribourg. Toutes deux se ressemblent, toutes deux sont presque entièrement entourées de murailles. Elles ne ressemblent aucunement aux petites villes de la Suisse du nord, villes à silhouettes, à grands pignons perchant sur les hauteurs. Ce sont des petites cités ramassées, pelotonnées sur un étroit espace de terrain, des agglomérations de petites maisons basses étroitement serrées et enveloppées d'une ceinture de petites murailles pourvues de distance en distance de petites tours rondes à éteignoirs. Cela ne manque pas d'allure, c'est la petite ville d'autrefois obligée de se calfeutrer pour éviter les surprises désagréables.

Estavayer est la plus curieuse des deux : placée au bord du lac dans une jolie position, elle a encore sur la plaine ses vieilles murailles, garnies de leurs couronnements de bois comme au moyen âge, ou converties en maisons et percées de fenêtres. De loin en loin on a percé un trou dans le rempart pour laisser passer une rue, mais les petites tours y sont encore; par-dessus

les murailles, tous les toits de la ville passent la tête dans un désordre agréable. Estavayer a un château comme Yverdon avec tours et créneaux, mais bien plus gai d'aspect et plus heureusement situé.

A Payerne, mêmes remparts coupés par les maisons, mêmes petites tours ; vieille église intéressante et..... coups de canon.

Nous avons consacré un dimanche au lac de Neuchâtel et à ses petites villes, — c'est un jour de fête partout.

En quittant Payerne vers le soir, nous partons avec quelques sociétés chorales qui chantent avec accompagnement de canon :

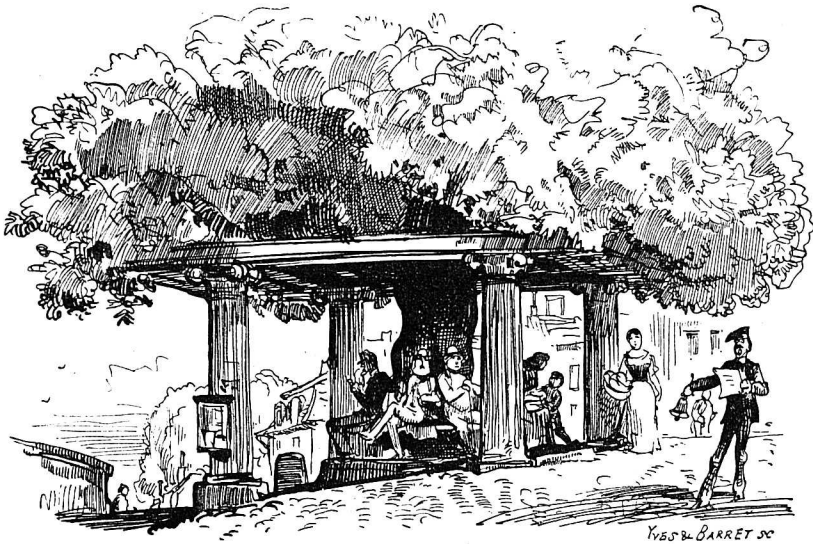
Buvons, Confédérés, buvons !

Buvons ! Buvons !

A la nuit tombée, nous entrons triomphalement à Fribourg, au milieu d'un grand concours de population ; de vieilles tours montant la garde en haut de rochers formidables, nous avons l'air de revenir de battre Charles le Téméraire à Grandson, les fières bannières des orphéonistes flottent sur nos têtes, et tout le monde chante :

Buvons, Confédérés, buvons !

Confédérés, buvons !



CHAPITRE QUATORZIÈME

FRIBOURG

Escalades et ascensions. — Les ponts suspendus, les gorges de la Sarine.
Rocs et ravins, tours et remparts, rues à pic.
L'Hôtel de ville et le Tilleul.

Un énorme amas de maisons pressées, serrées, entassées les unes sur les autres couronnant une longue ligne de rochers, des ponts vertigineux élevés de près de cent mètres au-dessus des précipices où roule la Sarine, voilà Fribourg.

Arrivés le soir à Fribourg, nous n'avons pas eu la patience d'attendre au lendemain pour nous lancer à notre aise dans les rues à casse-cous de cette étrange ville, nous avons voulu, pour être tranquilles, avoir au moins un avant-goût des surprises du

lendemain, et — sans lanterne et à tâtons — nous sommes partis à la recherche des fameux ponts.

Comment sommes-nous arrivés au grand pont sans rien demander à personne et d'ailleurs sans rencontrer presque personne? Nous n'en savons rien. Nous avions un plan ; avec un plan on est tranquille, on l'étudie à fond avant de partir, on s'en va bien fier et d'avance plein d'admiration pour la science topographique que l'on va déployer, et l'on se perd tout de suite. C'est donc l'instinct, le pur instinct qui nous a conduits au but, sauf quelques zigzags après lesquels nous reprenions le fil et rentrions dans la bonne voie.

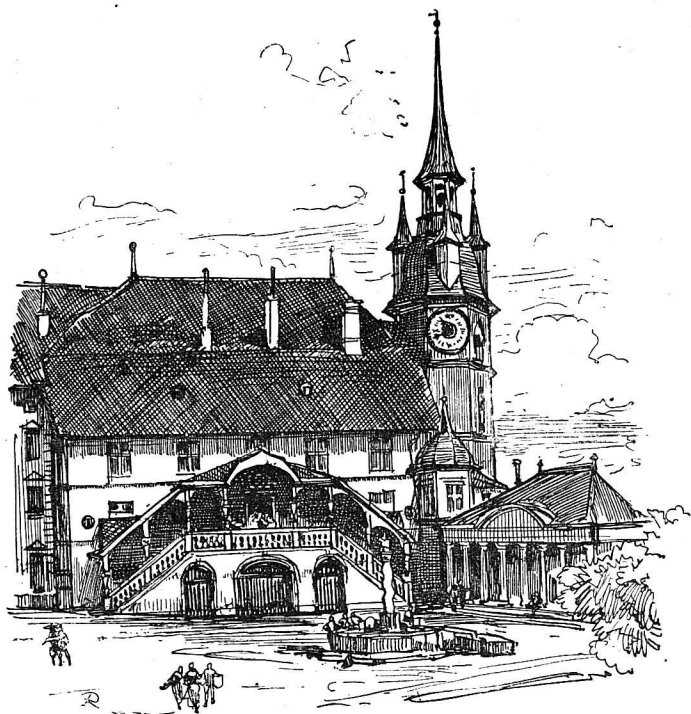
Dans le cours de nos zigzags, quelques apparences de choses intéressantes ont été entrevues, nous avons aperçu ou deviné quelques silhouettes de tours haut perchées ; un crochet à gauche nous a conduits dans la campagne en passant au pied ou au travers de vieux remparts ; un autre à droite nous a menés traitreusement jusqu'à une simple rampe au-dessous de laquelle était un noir ravin d'où surgissaient quelques cheminées de mauvaise mine.

Enfin, au moment où nous désespérions de rencontrer cet introuvable pont, nous avons pu, à la lueur d'un bec de gaz non endormi, mettre la main sur un infailible fil d'Ariane, infailible et incassable celui-ci, puisque c'était tout simplement un des cables de soutien du pont qui passant, au-dessus de la rue, venait s'accrocher aux maisons. Nous y étions.

Devant nous s'ouvrait un gouffre noir comme de l'encre ; la lune n'ayant pas daigné se montrer de la soirée, le précipice jouissait d'une noirceur sans égale ; avait-il 100 mètres ou

1,000 mètres? impossible de le deviner, tout se perdait dans le noir. Des arbres qui descendent dans le ravin on apercevait seulement la cime, au-dessous des dernières branches, quelques masses s'arrondissaient vaguement, et puis, plus rien que du noir !

En avançant sur le pont, l'impression de terribilité qui se dé-



Hôtel de ville de Fribourg.

gageait de ces profondeurs inconnues s'accroissait encore. On pouvait, sans grand effort d'imagination, se croire dans la nacelle d'un ballon, puisqu'au-dessous rien n'apparaissait qu'un océan d'encre ; on nageait dans le noir.

Du côté de la ville s'étendait une longue ligne d'une teinte

un peu moins sombre, piquée de quelques constellations de lumière. La cathédrale s'apercevait aussi, mais si confusément que nous n'aurions pu dire si elle avait une tour ou deux.

D'un côté, au fond du gouffre, clignotaient deux ou trois lumières perdues dans les profondeurs; elles paraissaient si bas que de plus en plus nous crûmes planer en nacelle au-dessus de quelque village.

Une voiture avançant au pas nous tira de notre erreur: on ne rencontre pas de voiture en ballon; décidément nous étions bien sur un pont.

Nous sommes revenus charmés. Nous n'avions vu que du noir, mais vive le noir et vive le fantastique! On n'en a pas tous les jours; quand on en trouve, il faut savourer soigneusement ces choses rares.

Le lendemain à la première heure nous étions de nouveau en marche vers le pont. Plus de tâtonnements cette fois, nous passons devant la cathédrale et nous débouchons sur le pont si hardiment jeté en travers du ravin de la Sarine.

Paysage splendide et pont merveilleux! Le pont a 300 mètres de longueur entre chacun des deux portiques qui le ferment, il franchit d'un seul saut l'immense précipice de 60 mètres de profondeur au fond duquel coule la Sarine.

Le pont est presque à la pointe du promontoire de rochers sur lequel est bâtie la ville; une des faces de la presqu'île est aimable, les flancs du ravin sont couverts d'arbres descendant usqu'aux rochers et aux bancs de sable de la petite rivière. Au-dessus des arbres, une longue ligne de terrasses et de maisons surplombantes se dessine, surmontée de la belle tour de la ca-

thédrale. Un très bel hôtel fait tête de pont à côté du portique d'entrée et contribue à le bien encadrer avec quelques grandes maisons à hauts toits très-pittoresques et très irrégulières. Sous nos pieds, une muraille crénelée descend en ligne brisée au fond du ravin et se perd dans les arbres.

Le pont se termine à l'autre bout à mi-côte du Schœnenberg, c'est la route de Berne; il fallait, avant l'exécution du gigantesque travail, qui date de 1834, descendre le ravin et le remonter, ce qui n'était pas une petite affaire.

Ce côté très verdoyant du ravin de la Sarine, éclairé par les rayons obliques du soleil qui dessinent de longues lignes d'ombres sur les pentes, est charmant; mais si l'on se tourne de l'autre côté, on a, en avançant sur le pont, un bien autre tableau sous les yeux, un paysage beaucoup plus mouvementé et plus curieux à détailler.

Sur la gauche, tout au haut des rochers, déjà de quelques dizaines de mètres plus élevés que ceux du grand pont, s'élève la tour rouge, une haute tour carrée, coiffée par-dessus ses créneaux d'un comble aigu.

Le mur d'enceinte prend au pied de la tour et descend l'escarpement en zigzag; à mi-côte, encore une tour également haute et carrée, protégeant un saillant de la muraille; un peu plus bas s'élève une troisième tour plus haute et plus forte, une porte s'ouvre à sa base pour une route pratiquée sur le flanc du ravin, l'ancienne route de Berne, que la route aérienne a remplacée.

Au-dessous de cette grosse tour, le rempart continue, s'appuyant à des maisons, et descend jusqu'aux sables jaunes de la

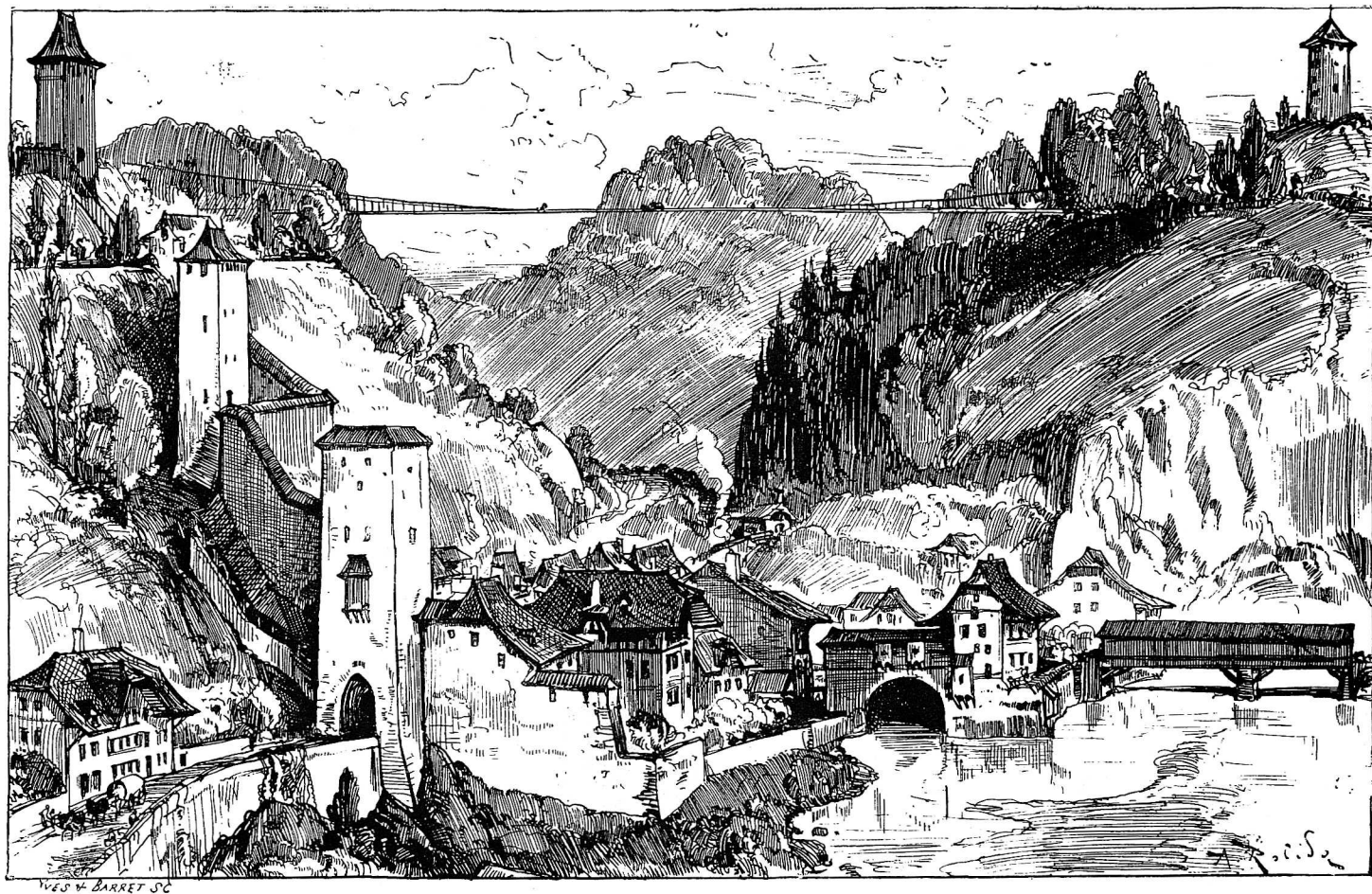
Sarine ; il forme là un coude et longe la rivière en remontant jusqu'à un pont fortifié d'une seule arche. La muraille est ici très basse, la partie supérieure a probablement été rasée ; par cette ouverture s'aperçoivent les maisons du faubourg, grands chalets à pans de bois et toits en visière, occupant l'entrée de la gorge du Gotteron.

C'est un ruisseau venant du Gotteron qui passe sous le pont fortifié. En continuant vers la droite, quelques maisons se développent, bâties à peu près dans le lit même de la rivière, et qui doivent être, en temps de crue, complètement entourées par les eaux ; puis vient un grand pont de bois couvert, réunissant ce quartier si pittoresque à celui de l'Auge, non moins accidenté, qui, sur l'autre rive de la Sarine, remonte aux flancs du rocher. Entre les deux quartiers courent, sur un lit de sable jaune, les eaux capricieuses de la Sarine.

Quand on se trouve au milieu du grand pont suspendu, on a juste en face de soi une masse de rochers beaucoup plus élevés que le pont, une sorte de cap pointant entre deux ouvertures béantes, qui sont, à gauche la gorge du Gotteron, et à droite celle de la Sarine, contournant l'autre face de la ville proprement dite.

Une tour, la Dürrenbuhl, se dresse au point culminant de ce cap, entre les deux gorges. La gorge du Gotteron aux flancs couverts de sapins ouvre ses profondeurs bleuâtres au-dessus de ce faubourg si bien fortifié. On suit les premières sinuosités de la route qui tourne entre les rochers et tout à coup s'enfonce brusquement dans le bleu.

Au-dessus de tout cela, au-dessus des tours, des maisons et



Fribourg. — Faubourg dans le ravin et pont du Gotteron.

des sapins, une mince ligne noire coupe le ciel. Cette simple ligne, qui semble tirée à la règle dans le paysage, c'est le pont du Gotteron, le deuxième pont suspendu de Fribourg, long de 210 mètres et jeté à 97 mètres de hauteur au-dessus de la vallée.

Rien n'est stupéfiant comme de voir, sur ce fil aérien, une voiture et un homme à cheval, deux points noirs, passer lentement et se croiser au milieu. C'est plus fort que Blondin, on dirait une voiture qui marche sur la corde.

Pour gagner le pont du Gotteron, nous traversons d'abord le grand pont suspendu et suivons la route sur la crête de la colline ; nous pouvons maintenant jeter un regard dans l'intérieur du faubourg et voir s'enfoncer sous nos pieds sa ligne de remparts et de tours ; à travers le feuillage, quelques coins entrevus du côté encore inconnu de la ville nous promettent encore des surprises.

Le pont du Gotteron n'a pas de portiques comme l'autre, il y a, près de l'entrée, une maison de gardien entièrement creusée dans le roc. La porte est grande comme un portail d'église et ogivale aussi. Du pont, la vue est belle sur la gorge et sur la ville, si belle qu'en marchant peu à peu, nous avons gagné, en suivant le bord du ravin et en passant au pied de la tour de Dürrenbuhl, la chapelle Notre-Dame de Lorette établie sur la crête même du précipice.

C'est un vrai bouleversement de rochers que ces environs de Fribourg, crevasses, précipices, escarpements autour desquels il faut tourner, petites vallées étroites fortement serrées entre des blocs de falaises déchirées ; au milieu de ce chaos, le chaos

de maisons qui s'appelle Fribourg est tellement décousu que l'on a du mal à s'y reconnaître.

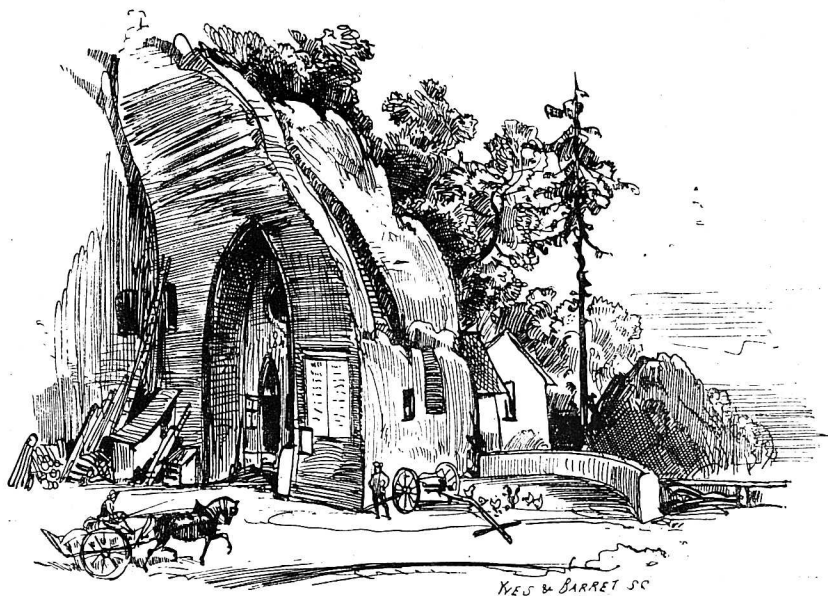
De Notre-Dame de Lorette on embrasse toute l'étendue de la ville, la grande ville sur son rocher, les faubourgs sur les pentes ou dans le ravin. A 60 mètres immédiatement au-dessous de la chapelle, se trouve le quartier de la Planche, assez clairsemé ; un peu à droite s'étend le quartier de l'Auge, bâti au pied de l'extrême pointe du promontoire formé par le coude de la Sarine. Au-dessus de l'Auge les maisons s'entassent et grimpent de la façon la plus extraordinaire. Pour les voir de plus près, nous descendons par le couvent de Montorge dans le quartier de la Planche.

Dans le quartier même, il n'y a que la caserne à voir, grand bâtiment à pignon, à peu près semblable au Zeughaus de Soleure, situé sur une grande place où l'herbe pousse ; mais, en arrivant au fond du ravin le long de la Sarine, la ville perchée de l'autre côté au sommet des rochers se découvre complètement dans toute son étrange situation.

Autant l'autre face de la ville, vue du grand pont suspendu, est verdoyante et agréable, autant celle-ci paraît abrupte, hérissée et sauvage. Le rocher de ce côté élève à pic, au-dessus de la Sarine, sa masse rugueuse terminée par un invraisemblable enchevêtrement de maisons, agglomérées les unes sur les autres, entassées, et même suspendues au-dessus du précipice.

Cela commence au bas quartier de l'Auge près de la Sarine, où de vieilles maisons, jaunes, grises ou noires, montrant leurs pans de bois décrépits, s'accrochent aux premiers escarpements et montent, dans un désordre ressemblant à une bousculade, à

l'escalade de la falaise. Les unes penchent sur le ravin d'une façon inquiétante, comme poussées par derrière par des voisines peu délicates ; d'autres, se trouvant à l'étroit et manquant de terrain, gagnent sur le ciel même, elles ont un tas d'escaliers de planches et de petits bâtiments hardiment suspendus sur le ravin, portés sur des poutres enfoncées dans le rocher.



Entrée du pont du Gotteron.

Toute la crête du rocher est ainsi bordée de maisons surplombantes, emboîtées les unes dans les autres, étroitement serrées et se disputant l'espace, jusqu'à l'hôtel de ville dont la tour et les clochetons s'élèvent également à pic sur le précipice.

Une si longue ligne de maisons perchées dans une aussi étrange situation au sommet d'un bloc de rochers inabordables, le ravin, le cours d'eau, rivière ou torrent, qui décrit ses méan-

dres parmi les rocs éboulés, les deux vieux ponts de pierre en dos d'âne qui traversent la Sarine aux points où la falaise cesse d'être absolument à pic, — tout cet ensemble produit un effet extraordinaire; c'est du pittoresque poussé à l'extrême, et vraiment on ne pourrait demander davantage à une ville, à moins de vouloir des maisons bâties la tête en bas.

Que de bâtiments en saillie, que de petites terrasses soutenues sur des chevrons, que d'escaliers aventurés sur l'abîme ! Partout où l'on a pu conquérir cinquante centimètres de rocher, on a apporté de la terre et l'on a planté quelques choux, mais il faut accomplir un vrai travail d'équilibriste pour arriver à ce jardin vertical, il faut descendre par des échelles ou par des marches creusées dans le roc.

On peut se hisser sur ces hauteurs par le Court-Chemin sous l'hôtel de ville, ou par le quartier de l'Auge; il n'y a pas d'ascenseurs, c'est à la force du jarret que l'on gagne la ville haute.

Le quartier de l'Auge est un des plus curieux; tout ce côté de la ville, les quartiers d'en bas et ceux d'en haut, sont extrêmement vieux, il est difficile de voir maisons plus écorchées et plus fendillées de lézardes, ces rides des maisons. Les unes, maisons à pans de bois, sont toutes noires, les autres toutes jaunes; celles-ci sont de solides demeures en pierres de taille qui furent autrefois, il y a quatre ou cinq siècles, riches et belles et percées de fenêtres aux meneaux élégants, aux ogives finement ouvragées, et de portes à frontons sculptés.

Les sculptures se distinguent encore, rongées par le temps, mais suffisamment visibles pour donner à ces vieilles maisons un air de misère en habit noir attristant.

Il y a surtout une grande place triangulaire, dans le quartier de l'Auge, au bas de la montée, entièrement garnie de hautes maisons gothiques, ayant eu jadis fort grand air, très ornementées, percées de fenêtres réunies par groupe de quatre ou six, parfois ogivales; le haut de la place se termine en escalier, d'abord assez doux, puis plus raide et enfin très escarpé. Une fontaine, très belle autrefois, occupe un palier de l'escalier.

Malheureusement cette belle place est dans un état de délabrement incroyable, tout est abîmé, noirci, sali; les sculptures des maisons, celles de la fontaine, tout semble avoir été passé à la râpe, tout s'effrite, les belles fenêtres s'effondrent, les balustrades de pierre s'écornent; les carreaux sont cassés, c'est une désolation et une ruine complète.

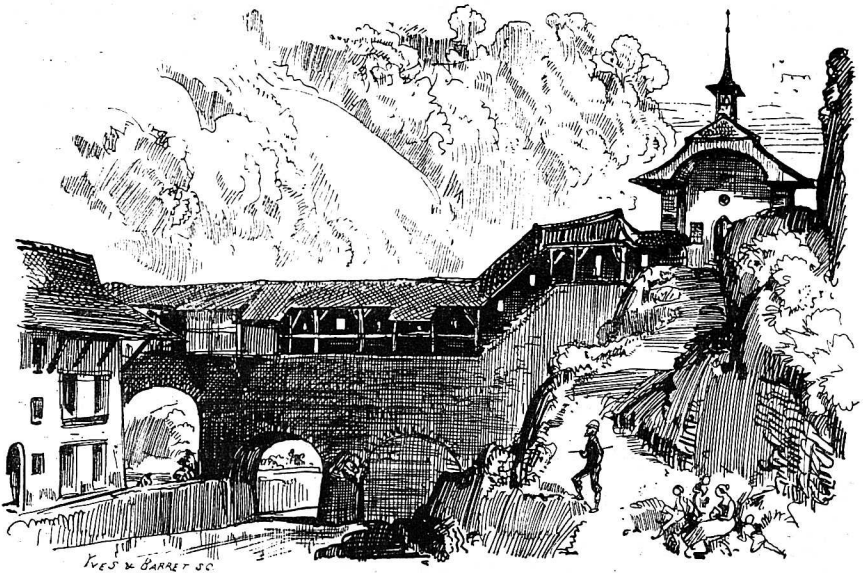
Les intérieurs paraissent à l'avenant, il y a loin de là à la propreté d'Aarau.

La pauvre fontaine était pourtant jolie; la colonne, très élégante, est surmontée d'un petit groupe du quinzième siècle, une Samaritaine assez gentille, quoique bien écorchée.

Les abords de cette fontaine constituent un tableau des plus animés, des groupes de femmes lavent autour du bassin à côté de l'escalier de la rue proprement dite; d'autres femmes assises sur des bancs dans la rue ou sur les perrons des maisons, se livrent à des travaux de ménage entremêlés de causettes bruyantes; sur l'escalier, dominant tout le groupe, le crieur de la ville, qui d'ailleurs nous poursuit depuis le matin par tous les quartiers, agite à tour de bras une grosse sonnette et crie, sur un ton de psalmodie, l'annonce de la vente d'un fonds d'épicerie.

La fontaine forme le centre du tableau que ferment des maisons de la plus réjouissante architecture, balcons vermoulus, façades revêtues par le temps des tons les plus chauds, portes de haute allure, fenêtres à vitres rondes, toits fantastiques.

L'autre montée, sous l'hôtel de ville, est un simple escalier excessivement raide, qui gravit sans trop de détours la rude



[Pont fortifié dans le ravin du Gotteron.]

falaise. Il y a tout de même des maisons bâties sur des paliers successifs, les cheminées des unes sous les caves des autres. De palier en palier la scène change.

En haut, quand on arrive sous l'hôtel de ville, on embrasse en écharpe toute la ligne des maisons dressées sur le ravin. C'est encore un des aspects surprenants de Fribourg.

Le premier plan semble énorme, c'est l'encoignure de l'hôtel



Derrière l'hôtel de ville.

Yves & Daquet. 52

de ville, une tour à pans coupés engagée dans un pignon, et, en tournant, la haute façade extérieure, très irrégulière, ornée d'une petite tour carrée en encorbellement.

Tout le bâtiment porte sur de vieux murs de soubassement, énormes murailles restant du palais des ducs de Zæringhen dont le Rathhaus occupe l'emplacement. Ces substructions descendent assez bas, consolidant le rocher et donnant à l'édifice des proportions colossales.

Après cet hôtel de ville si fièrement campé au bord extrême d'un précipice, viennent quelques hautes maisons de cinq ou six étages, portant également sur des murailles colossales et pourvues de balcons vertigineux ; quelques jardinets verticaux descendent en suivant la ligne du Court-Chemin.

Plus loin est le rocher nu entièrement à pic, et la cohue des maisons haut perchées, vues de profil avec leurs balcons, leurs ponts et leurs escaliers de planches posant sur une innombrable quantité de poutres et de solives, fichées dans le rocher.

Mais c'est assez tourner autour de Fribourg, il faut maintenant entrer dans la haute ville. Par malheur, cette ville si étrange, si audacieusement pittoresque à l'extérieur, si tourmentée dans ses abords, devient, dans les rues intérieures, d'une platitude parfaite.

On ne peut imaginer un contraste aussi complet. Le chemin de fer nous en évite la surprise en nous jetant immédiatement au cœur de la ville ; mais si l'on arrivait à Fribourg par l'ancienne route de Berne, en défilant au pied de vieilles tours crénelées, le long de remparts encore complets, en passant le vieux pont de bois et en grim pant par les rues féodales des bas quar-

liers, comme on tomberait de son haut en se trouvant tout à coup, après tant de visions moyen âge, dans les rues tranquilles d'une petite ville de province française.

La banalité des principales rues de la ville haute est complète; c'est d'ailleurs la partie bourgeoise de la ville, tout le reste, faubourgs disloqués et ravins incohérents, étant le domaine d'une population moins distinguée.

Près de la gare, naturellement, sont les maisons neuves; l'ancienne ville commençait aux Places, grande esplanade du haut de laquelle on aperçoit tout le cours de la Sarine depuis son coude du quartier de l'Auge jusqu'aux Barrages qui forment, en retenant les eaux de la Sarine, au-dessous des rochers du Breitfeld, une sorte de lac ondoyant nommé le lac de Pérolles.

La grande rue qui prend aux Places conduit au quartier du Bourg, à l'hôtel de ville et à la cathédrale; dans tous ces hauts quartiers bourgeois, peu ou même pas de maisons intéressantes, les rues ont l'aspect et la tranquillité d'une ville de province cléricale; pas de bruit, des maisons discrètes, reposées, non pas sévères, mais seulement dignes. Les unes semblent, volets et persiennes fermés, en méditation pieuse sur les fins de ce monde; d'autres ouvertes, mais silencieuses, sont plus vivantes, mais pas plus remuantes.

En fait de commerce visible, tout ce qu'on peut découvrir dans les montres des marchands, c'est beaucoup de chapelets et d'images saintes. Et c'est tout, pas autre chose; tranquillité absolue partout, sommeil universel dans ces grandes maisons depuis le rez-de-chaussée jusqu'au cinquième étage.

Les principaux monuments de la haute ville sont : la cathé-

drale, l'hôtel de ville et le collège Saint-Michel. L'église Saint-Nicolas, la cathédrale, est un édifice célèbre surtout pour ses orgues d'Aloys Mooser ; l'intérieur manque de grandeur et de



Fribourg. — Un coin de la rue de la Neuveville.

mystère, mais l'extérieur est plus imposant. Outre un portail très ornementé, où se retrouvent les damnés et les élus d'un jugement dernier, la cathédrale possède une belle tour hérissée de pinacles barbelés.

Dans un coin, au pied de la cathédrale, se dresse une fontaine surmontée d'un Samson.

Elle est assez remarquable et peut compter au nombre des plus jolies fontaines fribourgeoises avec une autre placée devant l'hôtel de ville, reproduisant toujours la même disposition : une colonne au milieu du bassin.

Devant l'hôtel de ville, c'est un petit saint Georges à cheval en costume du temps de Charles VIII, élevé sur une élégante colonne torse.

Le collège Saint-Michel est un immense édifice sans autre intérêt que son importance, grands bâtiments du collège des Jésuites, église à clocher bulbeux, dominant de leur masse toutes les constructions d'alentour.

L'hôtel de ville est de beaucoup le plus important des monuments de Fribourg. Il fait le fond de la place du Bourg devant la rue de Morat. Sur la place, c'est un bâtiment à deux étages pourvu d'un immense toit aussi haut que le reste de la façade ; l'ornement principal de cette façade est un beau perron couvert à double escalier conduisant au premier étage, perron d'un beau dessin, dont le toit, bien ondulé, est soutenu par une colonnade de bois ; trois grandes arcades occupent le palier, on entre par là dans la salle du Grand-Conseil où sont conservées quelques curiosités. Les étages supérieurs sont consacrés aux finances et à la justice, le rez-de-chaussée appartient à la guerre, c'est le Défensionnal, autrement dit l'Arsenal.

Le beffroi occupe l'angle de l'édifice, c'est une grosse tour octogonale terminée par un toit conique flanqué de quatre clochetons. Ce bâtiment, datant de 1514, s'élève sur les débris de

l'ancien palais des ducs de Zæringen, grands bâtisseurs de villes, qui fondèrent Berne, Fribourg, et beaucoup d'autres cités moins considérables, qui les entourèrent de murs, construisirent des forteresses dans le but de résister à l'Empire et aux coalitions des nobles brigands. Ces Zæringen furent les pères des bourgeoisies helvétiques ; au milieu de l'épouvantable anarchie qui régnait partout ailleurs, leurs possessions furent comme des oasis, où paysans et serfs molestés trouvèrent asile et protection. De là cette rapide prospérité de ces cités nouvelles.

La maison de Zæringen éteinte, par le crime, dit-on, d'une Kibourg, épouse de Berchtold V de Zæringen, Fribourg échut en héritage aux Kibourg, et après l'extinction des Kibourg aux Habsbourg, c'est-à-dire à l'Empire.

Fribourg autrichienne et rivale de Berne resta fidèle à l'Autriche. Pendant deux siècles elle combattit pour elle contre Berne et les confédérés. En 1448, les Bernois et le duc de Savoie la mirent aux abois et la forcèrent à traiter avec eux à de dures conditions.

Pour récompenser cette fidélité, les gouverneurs autrichiens ne trouvèrent rien de mieux que d'accabler Fribourg sous le poids de leurs exactions. Au moment où les Fribourgeois songeaient à secouer un joug devenu trop pesant, l'Autriche renonça d'elle-même à sa suzeraineté. L'épisode qui accompagna cette renonciation est très comique.

Un beau jour, le gouverneur Thuring de Halwyl assembla le Grand-Conseil et les bourgeois partisans de l'Autriche, et les prévint de l'arrivée prochaine du duc d'Autriche dans leurs

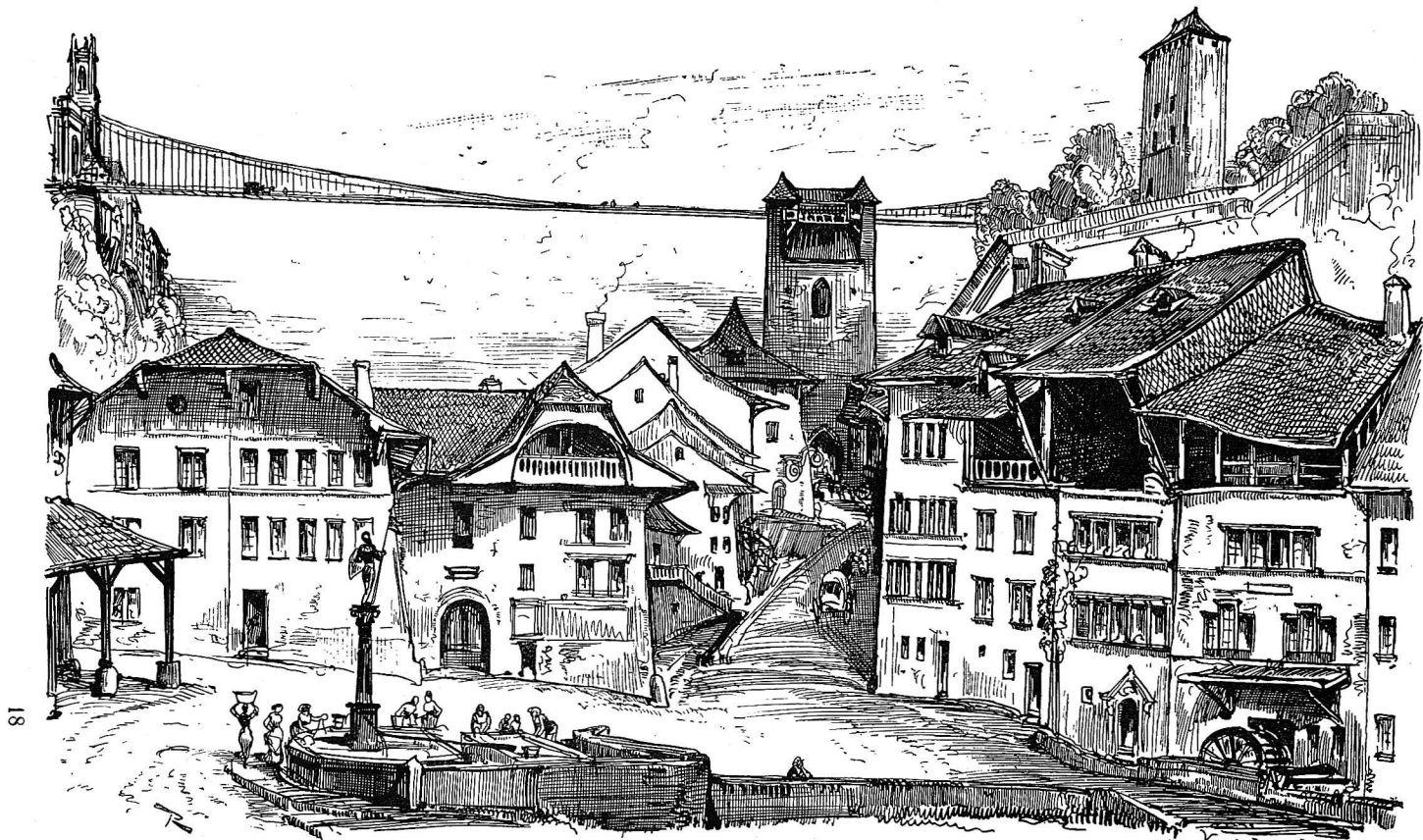
murs ; puis, sous prétexte d'accueillir le suzerain avec toute la magnificence possible, il emprunta aux bourgeois leur argenterie et leurs meubles précieux.

Quelques jours après, en grande pompe, le gouverneur et ses hommes d'armes montèrent à cheval et sortirent de la ville, accompagnés d'une députation du Grand-Conseil, comme pour aller au-devant du prince. Les objets empruntés étaient déjà partis secrètement et voyageaient en avant sous l'escorte de quelques soldats. A une certaine distance, le gouverneur et ses hommes s'arrêtèrent, Halwyl remit cérémonieusement aux bourgeois stupéfaits le parchemin dûment scellé par lequel l'Autriche renonçait à ses droits, en ajoutant négligemment qu'il leur souhaitait toutes sortes de prospérités et prenait congé d'eux en emportant, comme un précieux souvenir d'amitié, leur vaisselle et leur argenterie.

Les Fribourgeois penauds et dépouillés avaient changé de maître ; ils appartenirent aux ducs de Savoie jusqu'aux guerres de Bourgogne, où ils combattirent vaillamment pour les confédérés, ce qui leur valut la liberté et leur admission dans la confédération à la diète de Stanz.

Dans un angle de la place, devant ce vieil et respectable hôtel de ville, se trouve le célèbre tilleul de Fribourg, *la Tille*, tilleul archicentenaire, courbé comme un vieillard, et soutenu par des béquilles de maçonnerie. Le gros tronc, creux et disloqué, est à demi-mort, mais quelques grosses branches, portées par quatre colonnes, vivent encore et de leur feuillage formant berceau, abritent un banc circulaire.

Cet arbre doit une sorte de résurrection à un incendie ; on le



Fribourg. — La place du Gotteron.

considérait comme mort de vieillesse, lorsqu'un soir des gamins y mirent le feu en lançant dans son tronc creux des feux d'artifice. Les pompiers accoururent pour éteindre l'incendie, ils jetèrent tant d'eau sur l'arbre vénéré, ils l'arrosèrent avec une telle abondance, que l'arbre mort reprit quelque vigueur et se mit décidément à reverdir.

La tradition donne quatre cents ans d'existence à la Tille et une origine héroïque renouvelée de Marathon. Le soir de la bataille de Morat, un soldat fribourgeois, hors d'haleine, se présenta aux portes annonçant la victoire des Suisses ; il ne put que venir jusqu'à la place de la maison de ville actuelle et tomba mort de fatigue en agitant en signe de victoire une branche de tilleul.

C'est ce rameau, immédiatement planté sur la place même, qui devint l'énorme tilleul vénéré des Fribourgeois.

Au seizième siècle, une cour de justice se tenait tous les samedis sous son ombrage ; plus tard et presque jusqu'à notre époque, les condamnés à mort faisaient, en marchant au supplice, une station devant cet arbre, le magistrat cassait la verge sur l'épaule du condamné agenouillé et le livrait aux exécuteurs.

Devant le tilleul, une rue à pic descend au quartier de la Neuveville, plus pittoresque que la ville haute ; les maisons ne sont plus banales, c'est le vieux style suisse qui domine, larges toits à auvents, balcons, etc... Il y a notamment au coin d'une place, en pente aussi, une très jolie petite maison de la Renaissance ombragée par les arbres d'un grand jardin ; elle est plus décorée que les autres, son auvent est arrondi en trois arcades,

dés grillages ventrus couvrent les fenêtres, un fût de colonne portant une petite statuette forme l'angle du bâtiment. Dans les environs, toujours comme un peu partout à travers la ville, des escaliers crénelés descendent dans le ravin ou montent vers quelque haute tour en vedette au sommet de l'escarpement.

Il y a encore bien des tours et bien des bouts de remparts autour de Fribourg, du côté où la campagne est de plain-pied avec la ville, derrière le collège Saint-Michel et vers la route de Morat, par exemple, où la muraille est encore complète avec ses échauguettes, ses tourelles et ses grosses tours carrées, mais c'est surtout dans le faubourg du Gotteron, que les fortifications présentent le plus original aspect, soit vues du haut du grand pont suspendu, soit visitées dans le faubourg même.

On gagne le fond de la gorge du Gotteron par le pont couvert du quartier de l'Auge, vieux pont de bois vermoulu, poudré à blanc par des couches de poussière accumulées.

La place centrale de ce faubourg, magnifiquement encadrée par les rochers de la gorge, est occupée par une vieille fontaine à lansquenet barbu, entourée d'une réunion publique de ménagères et de blanchisseuses.

Encore de vieilles maisons gothiques, bizarres et incohérentes, avec des balcons et des toits ouverts !

De cette place part une rue montueuse conduisant à la tour percée d'une porte que nous avons vue du haut du grand pont suspendu. Par-dessus les maisons et les tours, le ciel est coupé par le grand pont suspendu qui semble se balancer entre les escarpements de la tour Rouge d'un côté et le rocher de la haute ville de l'autre.

En tournant le dos à la gorge de la Sarine, autre aspect curieux ; le faubourg est entièrement fermé par une muraille coupant la gorge du Gotteron d'une falaise à l'autre. Cette mu-



Une tranche du rocher de Fribourg.

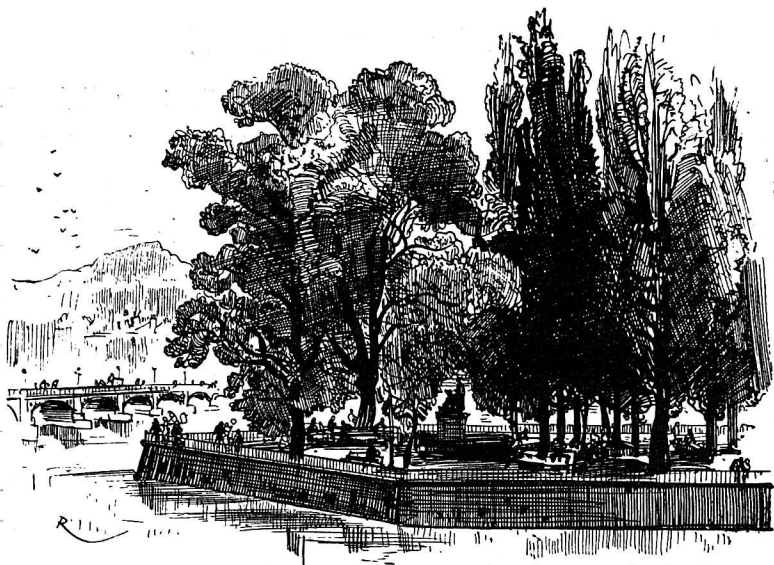
raille est en même temps un pont de deux arches, dont une bouchée, au-dessus du ruisseau du Gotteron ; elle coupe irrégulièrement la petite vallée et grimpe, le long de l'escarpement, jusqu'à une petite chapelle plaquée contre le rocher.

Ce rempart crénelé est encore complet, il a gardé les hourds de bois garnissant la crête de la muraille pour mettre les défenseurs à l'abri ; on peut suivre le petit chemin couvert large d'un mètre à peu près, qui court le long des créneaux d'un bout à l'autre jusqu'à la vieille chapelle, par les petites fenêtres grillées de laquelle, on aperçoit l'autel et quelques peintures barbares à demi effacées.

Au bas de cet antique morceau de fortifications si parfaitement conservé, une porte donne accès dans la petite vallée, promenade agrémentée de blocs de rochers, d'escarpements boisés et de petits ravinets où chante le ruisseau en sautant par-dessus les cailloux.

En revenant vers la Sarine, on trouve à l'entrée de la gorge, près du pont de bois, d'autres morceaux de paysage intéressants, des maisons posées dans les situations les plus inattendues, des arcades creusées dans le rocher, des demeures pratiquées dans le roc vif avec portes et fenêtres.

A quelques kilomètres de Fribourg, toujours dans les gorges de la Sarine, se trouve une autre curiosité, l'ermitage de la Madeleine, creusé dans le roc au dix-septième siècle par deux bons ermites, qui employèrent vingt années à ce travail ; c'est dans des rochers boisés d'une centaine de mètres de hauteur, que ces cavernes artificielles ont été creusées ; il y a plusieurs vastes salles, un réfectoire, une église dédiée naturellement à Saint-Antoine, patron des ermites, et un clocher, le tout éclairé par de grandes fenêtres percées dans la falaise.



CHAPITRE QUINZIÈME

GENÈVE.

Bataille sur les toits. — L'île Jean-Jacques. — Les ponts. — Le vieux quartier.

Les quartiers modernes de Genève ont certainement un caractère de grandeur incontestable, mais on peut, sans blaspème, dire qu'ils sont loin d'être aussi intéressants que les vieilles rues de l'ancien Genève encore épargnées par les embellissements. Oui, le quai des Bergues est beau, et le quai du Mont-Blanc superbe ; leurs immenses hôtels allongent de belles lignes horizontales bien régulières, et forment de respectables blocs de pierres. Mais, cela étant reconnu, nous n'en parlerons plus et nous nous enfoncerons dans les rues irrégulières et non ratissées de l'ancienne ville, dans l'île ou vers la cathédrale.

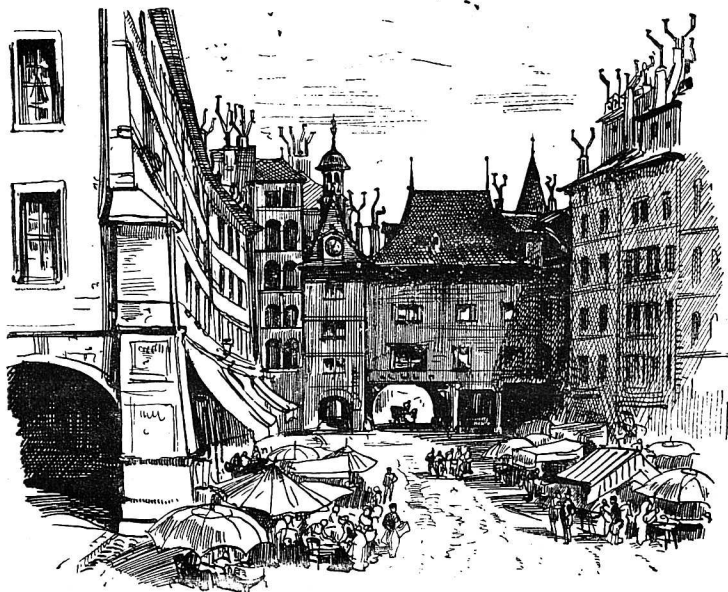
Il y a beaucoup de choses curieuses à voir à Genève ; d'abord, ce qui attire l'œil au premier pas, les extraordinaires cheminées ; puis l'ensemble, le pont du Rhône avec le lac, et le mont Blanc à l'horizon, si le mont Blanc daigne se laisser apercevoir ; ensuite viennent l'île, les ponts, les hautes rues du vieux Genève, la place du Mollard, la cathédrale et les promenades.

Les cheminées de Genève ont de la réputation, leurs allures ont étonné tous les passants ; ce ne sont pas les cheminées elles-mêmes, honnêtes colonnes de briques sans prétention, mais bien les fantaisiques tuyaux dont elles sont surmontées, qui plongent ainsi chacun dans la stupéfaction. Ces tuyaux immenses, contournés, disloqués, s'allongent dans toutes les directions ; placés par groupes sur les cheminées, les uns tendent le cou à droite, les autres à gauche ; avec leurs coudes inattendus, leurs bifurcations bizarres, leurs attitudes éplorées ou menaçantes, ils semblent lever les bras en l'air et pousser des exclamations désespérées ; on dirait qu'une vraie bataille se livre sur les toits et que tous ces chevaliers de tôle se pourfendent à qui mieux mieux.

Par sa grande allure, le magnifique pont du Rhône, situé à l'endroit même où le fleuve sort du lac, ferait beaucoup pardonner aux constructeurs de ces grandes maisons exaspérantes des quais et des nouvelles rues.

Il est peu d'endroits aussi connus ; c'est un des aspects européens les plus grandioses ; le quai de gauche au premier plan, toujours si animé, avec ses bateaux à vapeur et ses flottilles de canots, sert de repoussoir au magnifique horizon du lac, bleu comme le ciel, — un ciel dessus et un ciel dessous qui semble

nuageux comme l'autre. L'immense pont franchit le bout du lac sans rigidité de lignes, grâce au voisinage de la petite île Jean-Jacques, ombragée de grands arbres. Sur la rive d'en face s'étendent de longues lignes de maisons, encore des blocs de pierres par malheur, puis des jardins, la verdure d'un square, et sur la droite, derrière les grands pâtés de maisons



Une place à Genève.

modernes, la colline de la vieille ville surmontée de ses vieux édifices, la cathédrale Saint-Pierre, l'église de la Madeleine, l'hôtel de ville, l'arsenal, etc.

Dans le fond, se mamelonnent les escarpements du Môle et du Salève, avec leurs tranches apparentes comme des figures de géologie, et de temps en temps, par-dessus tout cela, le

mont Blanc lui-même se montre perçant de toutes ses pointes blanches son manteau de brouillard.

La petite île Jean-Jacques est un ancien bastion qui tourne son saillant vers le lac et coupe les eaux rapides comme la proue d'un navire. Des peupliers, de grands arbres au feuillage serré en font un berceau de verdure, un lieu de repos charmant au milieu duquel s'élève la statue de Jean-Jacques.

Un petit pont suspendu relie l'île Jean-Jacques au pont des Bergues, le deuxième grand pont de Genève.

Plus loin se trouve l'île, la cité de Genève, tenant à la ville par plusieurs ponts irréguliers, ponts très bas, posant les poutres de leur tablier sur de longues files de pilotis à travers lesquels s'engouffrent comme des tourbillons, les eaux du Rhône toujours bleues, mais d'un bleu sans transparence, qui rappelle un peu celui des blanchisseuses.

Dans l'île des Moulins, des usines marchent avec un bruit d'enfer, des roues tournent; les eaux écumantes se précipitent comme dans des gouffres sous de grandes bâtisses établies dans le fleuve sur des centaines de pilotis; tout cet amas d'usines, dans l'intérieur duquel on devine un mouvement formidable qui se traduit par des bruits stridents de machines, des battements de roues, des apparitions confuses aux ouvertures, semble marcher poussé par le Rhône.

Une vieille tour carrée à campanile s'élève parmi les maisons de l'île devant un des ponts, c'est le dernier vestige du château des Vidames, représentants des ducs de Savoie, voisins jaloux de la petite république, toujours prêts à intervenir dans ses affaires.

Dans l'île, se trouve encore la cage des aigles, armoiries vivantes de la cité, entretenus par la ville comme les ours à Berne.

Le vieux Genève est de l'autre côté, sur le coteau couronné par les tours Saint-Pierre ; les maisons n'ayant pas toutes leurs aises se pressent hautes comme des tours et serrées comme des files de grenadiers, le long des grandes rues ou sur les raides pentes des ruelles zigzagantes ; ces hautes demeures, un peu froides et sévères, ont au moins plus d'imprévu que celles de la ville neuve. Certains coins de rue ont beaucoup de caractère, surtout du côté de l'hôtel de ville et vers la place Bourgdefour, quartier aristocratique maintenant encore digne et compassé.

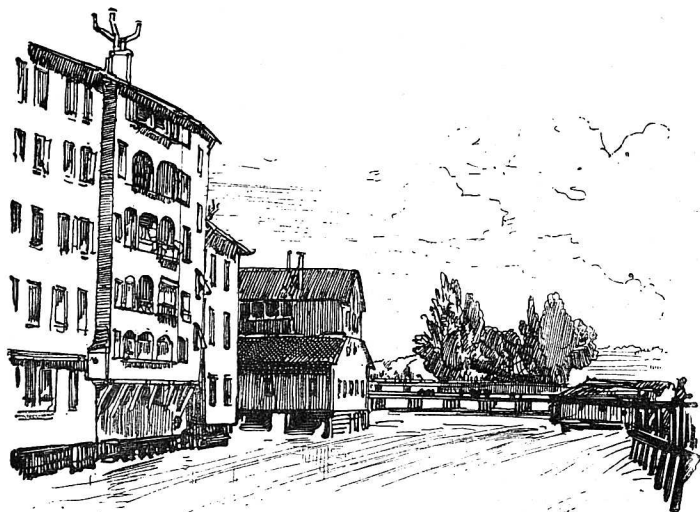
A défaut de rues, dans ces immenses pâtés de maisons, quelques petits passages circulent connus des seuls habitants. Sur la rue, c'est une simple porte, ouvrant sur un corridor voûté, à peine assez large pour livrer passage à une personne ; ce corridor s'enfonce et se perd à travers de hautes et sombres murailles.

Parmi les petites places curieuses, aux bordures bizarres, la place du Mollard doit être spécialement mentionnée ; à part quelques maisons modernes, celles qui la bordent sont des genevoises des derniers siècles, quelques-unes ont vu Calvin.

Dans le fond se trouvent de vieux logis sous lesquels passe la rue ; ce sont des espèces de tours percées de fenêtres comme des maisons, une tour à horloge pointe son campanile, au centre d'un assemblage de grands toits accidentés et de che-

minées à tuyaux échevelés ; un marché se tient sur cette place pittoresquement éparpillé.

Les édifices disséminés dans cet enchevêtrement de rues ne sont guère décoratifs et ne brillent pas par des beautés architecturales de premier ordre, mais leurs alentours sont curieux à explorer ; l'hôtel de ville est un immense bâtiment

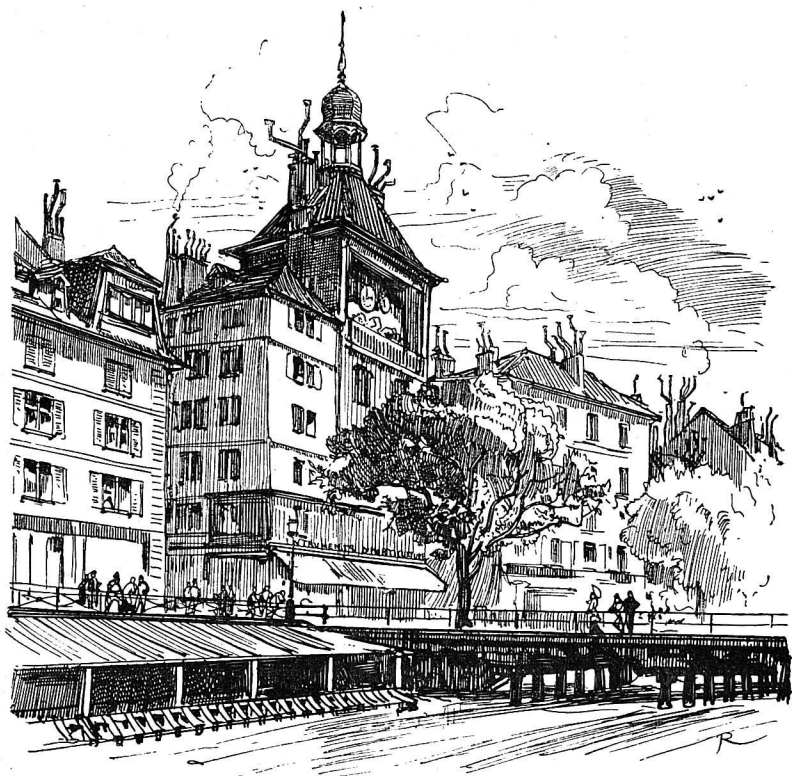


Sur le Rhône.

de plusieurs époques, sa principale curiosité est le grand escalier en pente douce sans marches, que l'on pourrait monter à cheval et presque en omnibus, construit au seizième siècle pour permettre aux vieux conseillers à barbe blanche de monter avec leurs mules jusqu'à la salle du grand conseil.

La cathédrale est également un assemblage de morceaux de plusieurs époques, l'intérieur a quelques monuments ou curiosités remarquables, le tombeau d'Agrippa d'Aubigné, celui

du duc de Rohan, le siège de Calvin, etc. Du haut de la plus grande de ses trois tours, la vue s'étend sur un immense panorama embrassant toute la première partie du lac et les montagnes des Alpes et du Jura.



Genève. — La tour de l'île.

L'arsenal est voisin de l'hôtel de ville; outre une belle collection d'armes, on y conserve les échelles de la fameuse Escalade, l'épisode le plus pittoresque de l'histoire de Genève. Une jolie fontaine moderne a été consacrée à cet événement; cette très originale fontaine figure une tour crénelée que sur-

monte une statue de la ville ; sur le marbre de la tour sont placées des échelles qu'escaladent des figures de bronze de soldats savoyards. Les bas-reliefs du piédestal rappellent des incidents de cette nuit fameuse, entre autres la reprise de la porte de la Monnaie, tombée au pouvoir des assaillants.

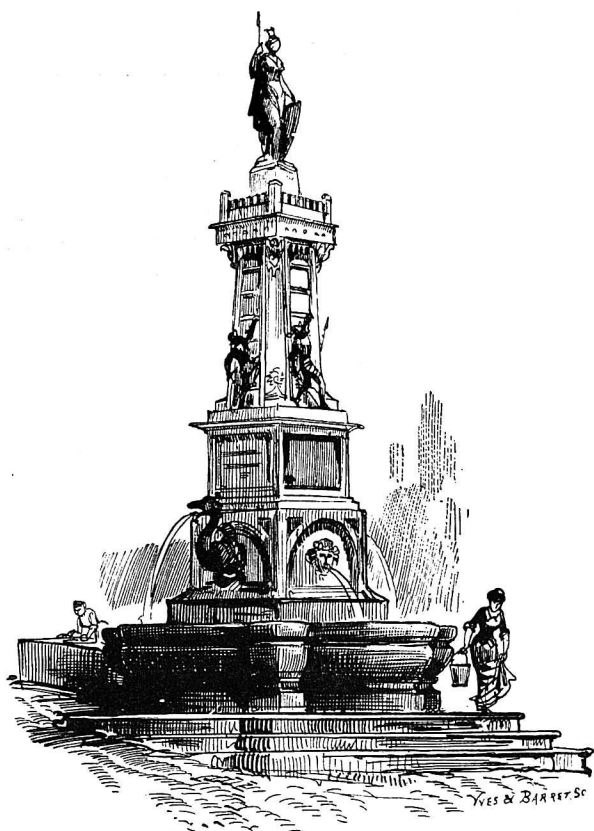
C'est dans la nuit du 11 décembre 1602 qu'eut lieu cette célèbre escalade ; en pleine paix, un corps de Savoyards s'avança sans être découvert jusqu'au pied des murs de Genève. Tout était préparé de longue date, échelles portatives, pétards pour faire sauter les portes, etc. Les soldats reçurent l'absolution dans les fossés, avant de monter à l'assaut de la Rome calviniste ; tranquilisés pour leur âme, ils placèrent les échelles et montèrent en silence. Trois cents d'entre eux prirent pied dans la ville qu'ils croyaient déjà prise, lorsqu'une sentinelle donna l'alarme par un coup de fusil ; les Genevois à peine armés accoururent de toutes parts, le canon brisa les échelles et broya ceux qui montaient encore ; quant aux autres, repoussés sur tous les points, ils périrent presque tous ou durent sauter par-dessus les murailles pour échapper aux mousquets et aux piques des bourgeois.

Le monument des dix-sept Genevois qui perdirent la vie dans cette attaque est à Saint-Gervais, sur la rive droite du Rhône.

Derrière l'hôtel de ville, situé sur la crête de la colline, se trouvent quelques jolies promenades, la Treille, le Jardin Botanique, la promenade des Bastions, la promenade Saint-Antoine.

La Treille est surtout charmante, c'est une terrasse, ancien

rempart, plantée de grands marronniers se réunissant en voûte au-dessus de l'allée. On a vue sur les montagnes et sur la banlieue



Genève. — Fontaine de l'Escalade.

de Genève, parsemée de tant de carrés de maisons blanches, de temples neufs et de monuments à tout faire, qui sont tantôt cafés-concerts, tantôt temples ou bâtiments électoraux.

Ce ne sont pas les promenades qui manquent à Genève ; il y a devant le pont du Mont-Blanc un grand square au milieu duquel s'élève le Monument National, groupe allégorique repré-

sentant deux figures de bronze, Genève et l'Helvétie, rappelant l'admission de Genève dans la Confédération. Les quais des deux rives du lac sont aussi plantés d'arbres; celui des Paquis mène à la grande jetée-promenade.

De ce côté la vue du lac est l'attrait principal ; le port, formé par les deux jetées, a sa marine, une flottille de bateaux à vapeur et de nombreux bateaux à grandes voiles au repos sur le quai ou rasant au loin la surface du lac comme de gigantesques hirondelles blanches.



CHAPITRE SEIZIÈME

LAUSANNE

Une ville embrouillée. — La cathédrale et le vieux château. — L'abbé de Ripaille. — Les ravins. — Promenade au Signal.

Pour aller à Lausanne, nous avons naturellement donné la préférence au bateau à vapeur. Les rives du lac, d'abord assez basses, se redressent bien vite, les simples collines font place aux montagnes, et dans le fond se dressent de vagues sommets qui vont grandir et s'accuser à mesure que nous nous éloignons de Genève. La rive du Jura n'est qu'un long chapelet de villages riants, de villas et de châteaux ; il y a trop peut-être de villas coquettes ou de chalets-pensions en ligne sur la rive ; le chapelet se défile devant nous : Coppet, le château à tours carrées de madame de Staël, Nyon et le château de Prangins, la

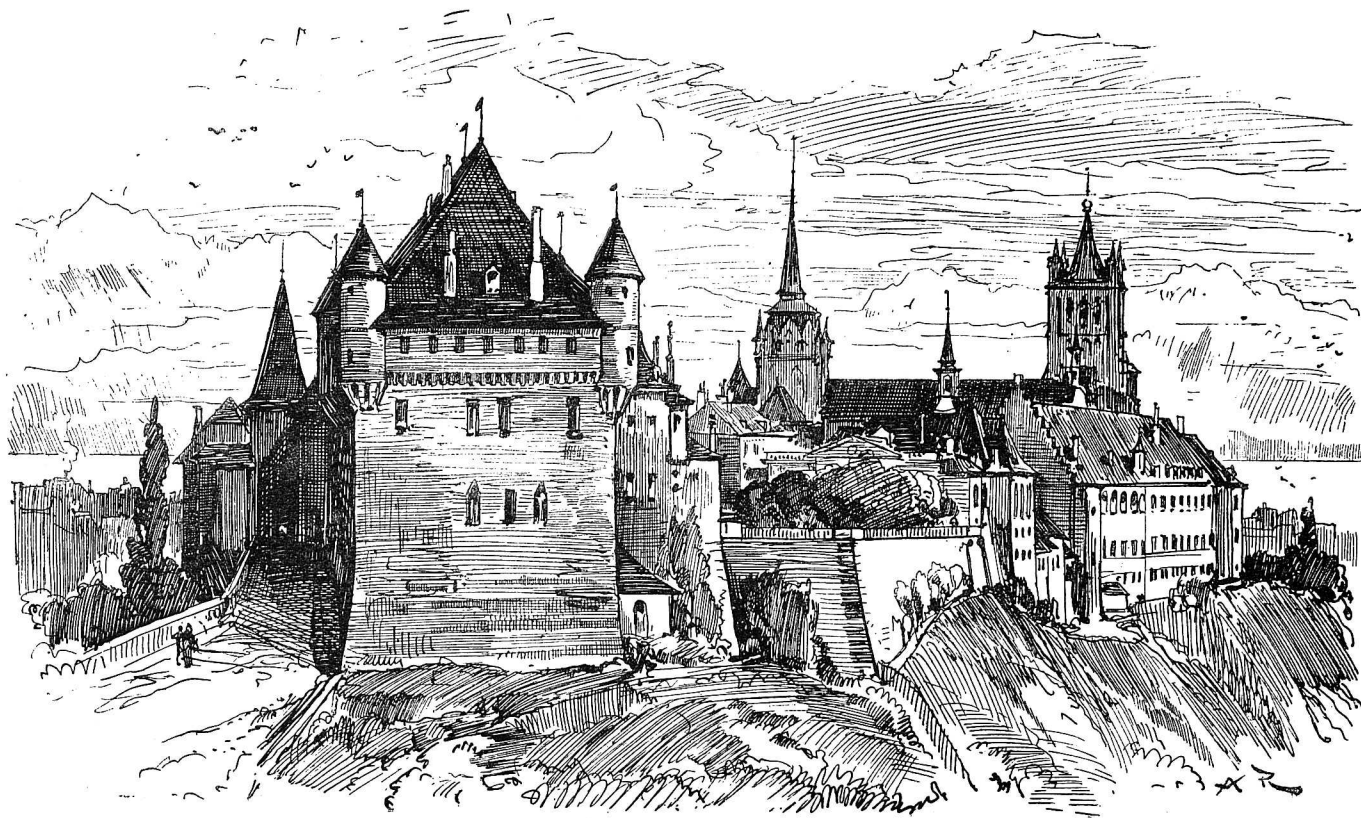
petite ville de Morges et enfin Ouchy, port de Lausanne.

L'autre rive est beaucoup plus hérissée, derrière les escarpements bordant le lac, se dessinent les carcasses robustes de la dent d'Oche, du mont Ouzou, du roc d'Enfer ; en face de Lausanne, cette rive savoyarde semble presque à pic, c'est à peine si les montagnes ont laissé assez de marge au lac pour les quelques villages assis sur la rive, simples points blancs au pied des sombres falaises.

Lausanne n'est pas sur le lac même ; d'Ouchy, le débarcadère, à la ville, il y a une demi-heure de chemin. Lausanne est une des villes les plus compliquées et les plus embrouillées qu'il soit possible de rencontrer, ses rues ont le décousu d'un jeu de patience éparpillé ; s'y reconnaître est une forte affaire. Il y a ville haute et ville basse, des quartiers haut perchés, et des quartiers dans des fonds de ravins, bizarreries topographiques qui se traduisent par des noms de quartiers étranges, tels que la Cité devant, la Cité derrière et puis la Cité dessous, etc., on grimpe, on descend, on se perd ; quand on se croit au nord, on est au sud, si bien qu'à la fin il faut mettre son plan dans sa poche et grimper au hasard.

Dans le haut quartier, mamelon entouré de ravins de deux côtés, se trouvent la cathédrale et le château ; on y arrive par des rues tournantes ou par des escaliers. Les rues, qui se lancent à travers un énorme amas de maisons serrées, pour escalader la Cité, sont souvent du plus singulier effet, surtout lorsqu'on arrive au sommet de ce mamelon.

La cathédrale est le premier monument rencontré sur la hauteur ; puis, par les petites rues longeant les deux faces du ravin, on



Lausanne, — Le vieux château,

débouche sur une place en terrasse bordée d'édifices modernes et fermée par le vieux château situé à l'extrémité du mamelon. Les bâtiments noirs, les grosses tours sous la voûte desquelles on passe donnent à ce quartier une teinte sombre, mais tout cela est si mouvementé, si plein de côtés curieux, de détails enchevêtrés, de cours, de terrasses, de tourelles, de fossés, que cela finit par paraître moins noir.

Pour embrasser d'un coup d'œil l'aspect général de la haute ville, il faut aller sur la hauteur de l'autre côté du ravin ; le cadre de ce morceau de cité gothique est splendide : les hautes montagnes déchiquetées, étincelantes de paillettes de neige, bleuisent dans le fond, à cinq ou six lieues ; au-dessous de ces mille pics brille le large Léman, flamboyant de soleil, éblouissant comme un fleuve de lumière, sur lequel se découpent les flèches et les clochetons du haut quartier de Lausanne.

En avant de la ville, se campe fortement la grosse masse carrée du vieux château, coiffée d'un grand comble appuyé sur quatre tourelles aux angles et flanquée de petits bâtiments reliant le donjon à la terrasse de droite.

Le vieux château appartenait aux seigneurs de Lausanne ; après la réformation, les baillis bernois l'habitèrent ; tel qu'il est aujourd'hui avec ses gros murs percés de fenêtres irrégulières, il abrite le conseil du canton.

Sur la gauche du château, la rue qui pénètre en ville longe le pied du donjon et passe sous la voûte d'une vieille tour carrée. De ce côté, les bâtiments des casernes dominent un ravin profond, au delà duquel on aperçoit les toits de la basse ville et les rives du lac.

Sur la droite s'étend une place en terrasse plantée de quelques arbres et fermée par les maisons cantonales, — Tribunal et Grand Conseil. Les hauts bâtiments qui s'étendent un peu plus loin en ligne sur le ravin datent du seizième siècle, et font partie de l'Académie ou grand collège. Tous ces bâtiments, édifices ou maisons, sont dominés par la pièce principale du tableau, la magnifique cathédrale, s'étendant dans toute sa longueur, de l'un à l'autre de ses deux curieux clochers.

La cathédrale de Lausanne est certes l'édifice le plus imposant de toutes les villes suisses par sa grandeur, son architecture et sa position.

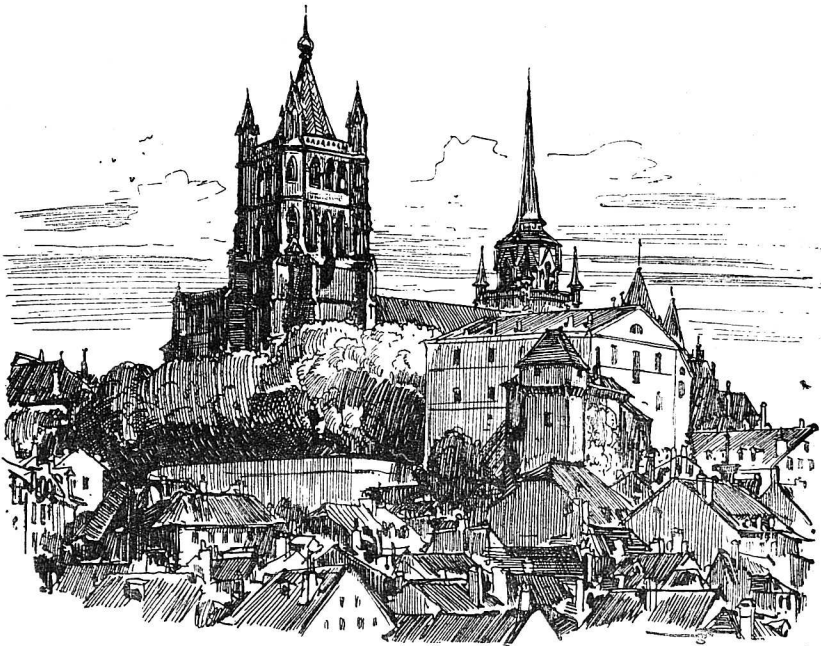
C'est un grand vaisseau de près de cent mètres de longueur, flanqué de chapelles extérieures, et dominé aux deux bouts, au-dessus du chœur et au-dessus du portail, par deux hautes tours différentes de formes et de proportions. Celle du portail, carrée, soutenue jusqu'à la hauteur des combles par des contreforts massifs, a une soixantaine de mètres de hauteur du sol au bout de sa flèche. Massive jusqu'aux combles, elle a ensuite deux étages de hautes fenêtres ogivales, trois par étage sur chaque face, qui lui donnent une grande légèreté; des tourelles montent sur chaque angle, leurs hauts clochetons accompagnent la petite flèche octogonale terminée par deux boules.

L'autre tour, celle de l'abside, est pareille à la première jusqu'aux combles; sa plate-forme est surmontée d'un étage octogonal en retrait et d'une haute et fine aiguille.

La nef de la cathédrale, avec son millier de colonnes, ses deux étages de galeries sur les bas-côtés, ses chapelles et ses verrières, est aussi imposante que la noble carrure de l'édifice

au dehors ; le chœur renferme quelques mausolées intéressants, parmi lesquels celui du chevalier sans mains, Othon de Grandson, mutilé dans un duel judiciaire par un sire d'Estavayer en 1393.

Un autre tombeau renferme les cendres d'Amédée, de



Lausanne. — La cathédrale.

Savoie, qui fut successivement duc, pape et simple abbé ; ce duc original, dégoûté du pouvoir, laissa là son duché, et se retira avec un certain nombre d'hommes, veufs comme lui, dans un monastère nommé Ripaille, sur les bords du lac Léman ; les bons ermites de Ripaille semèrent tant de fleurs dans leur existence que le nom de leur monastère en devint célèbre et prit une signification particulière, ce qui n'empêcha point Amédée

d'en sortir pour devenir pape sous le nom de Philippe V. Après dix ans de tiare, Philippe V abdiqua encore et revint à son cher Ripaille pour y finir ses jours.

La liberté vaudoise eut ses martyrs ; on peut lire sur une simple table de marbre le nom du major Davel de Cully qui tenta en 1713 de délivrer Lausanne de la domination de Berne. Le pauvre major fut condamné par ses propres concitoyens, les bourgeois de la rue de Bourg, satisfaits de leurs privilèges et peu soucieux de l'oppression qui pesait sur le reste du canton.

Les abords de l'église sont charmants, une belle terrasse plantée de grands arbres à mystérieux ombrage s'étend au pied de ses contreforts devant le grand portail et tourne entre l'église et ce qui reste du palais des Évêques, c'est-à-dire quelques grands bâtiments et un tour carrée.

Ce côté du quartier de la Cité se voit bien d'ensemble du pont Pichard, grand viaduc jeté sur le ravin du Flon, reliant la place Saint-François, à l'entrée de Lausanne, au quartier Saint-Laurent.

De la terrasse de la cathédrale, on peut descendre par des séries d'escaliers couverts, soit à la grande place de la Riponne, soit à la place de la Palud, où se trouve le vieil hôtel de ville à clochetons et à girouettes. Curieuse vue que celle que l'on embrasse du bas de ces escaliers, accidentée à plaisir de toits bizarres et de lignes de maisons juchées sur la pente et couronnée par la grosse tour de la cathédrale, massive et aérienne à la fois, émergeant du feuillage touffu des marronniers de la terrasse.

La cité a une troisième face sur le ravin du Flon au-dessous du château et de la cathédrale; c'est le côté le plus pittoresque.

Dans le fond du ravin boisé se distinguent quelques usines perdues dans les arbres; de grandes pentes vertes montent jusqu'à la crête du ravin que couronne une longue ligne acci-



Lausanne. — Le ravin du Flon.

dentée de maisons et de terrasses, restes des anciens remparts.

Le château formant la pointe du quartier de la Cité est en tête d'une série de bâtiments solides, casernes ou remparts, à pic sur le ravin, puis vient la ribambelle de toits, de pignons, de tourelles, descendant en cascade au-dessous de la cathédrale dans les bas quartiers. De ce côté, l'abside de la cathédrale apparaît avec ses arcs-boutants, ses chapelles extérieures et sa flèche comme enguirlandée par la verdure des jardins.

Du Signal, point de vue dominant la ville, on embrasse avec une sensation de vertige, dans toute son immensité, ce grandiose paysage de lac et de montagnes encadrant la vieille cité mouvementée. En redescendant du Signal au soleil couché, à la minute indécise où le jour n'est plus et où la nuit n'est pas encore, un Lausanne fantastique se laisse apercevoir détachant ses flèches et ses aiguilles, ses pignons et ses tourelles, en fines découpures noires sur le lac blafard.



CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

SION

Le château de Chillon. — Bouleversement. — Les rochers de Sion. —
Saint-Maurice et la grotte des Fées. — Martigny. — Encore un tir.

A partir de Lausanne, le Léman, encaissé par de hautes montagnes, devient un peu plus sauvage. Plus de gentilleses comme du côté de Genève, ses eaux toujours bleues reflètent d'après montagnes, des déchirures de rochers et de longues traînées d'un vert sombre qui sont des bois de sapins.

Le côté savoyard est toujours plus déchiqueté et plus sauvage. Dans le fond vers l'embouchure du Rhône s'élève une muraille de hauts sommets sur lesquels de larges plaques de neige étincellent; ce sont les Diablerets, le grand Moveran, la Tête-Noire, la dent de Morcles, accompagnés d'une nombreuse famille de pics moins connus !

On passe devant Vevey, Clarens, Montreux ; le vieux Chillon demande une visite. Vu du lac, il semble écrasé au pied de la montagne, l'effet est plus grand lorsqu'on l'aperçoit des sinuosités de la rive, pointant comme un îlot dans le lac.

Le chemin de fer qui va au Simplon borde le lac ; la route est au-dessus, taillée par endroits sur le flanc de la montagne. De grands bois descendent sur les rochers, leurs derniers arbres viennent jusqu'au pied des tours dans le fossé qui sépare le château de la terre ferme.

Le château se compose d'un amalgame de bâtiments sombres, étroitement serrés et dominés par un gros donjon carré sans autres ouvertures que ses créneaux. L'entrée est charmante, trois tours rondes à mâchicoulis et poivrières émergent du milieu des arbres défendant le pont couvert.

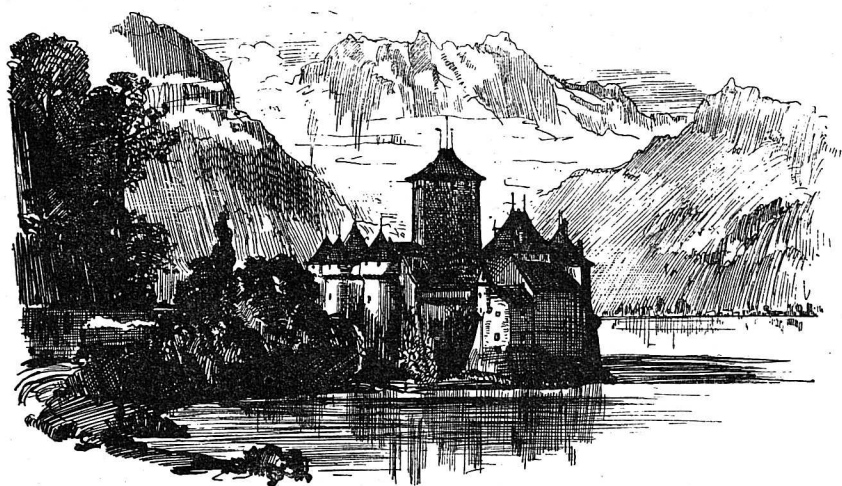
Nul paysage plus grandiose ! le lac étale son pur miroir, sans une ride, jusqu'aux sombres masses coupées de nuages ; vers le fond du lac, des rideaux de peupliers courent sur un rivage étroit et, juste au-dessus du donjon, la dent du Midi montre ses plaques de neige. L'intérieur de ce Chillon, si splendidement encadré, est sombre comme une oubliette, on visite quelques salles, une chapelle, une chambre de torture et les fameux cachots de Bonnivard, voûtes obscures portant sur des colonnes trapues à l'une desquelles le pauvre captif resta pendant six années accroché par une chaîne.

Dans ces montagnes qui semblent former au fond du lac une infranchissable barrière, s'ouvre pourtant une vallée, la belle vallée du Rhône, longue et étroite, formant presque à elle toute seule la partie habitée du Valais.

A Saint-Maurice, la vallée, étranglée entre la dent de Morcles et la dent du Midi, est à peine assez large pour le Rhône.

Un antique pont d'une seule arche de 22 mètres la ferme complètement d'une montagne à l'autre; ce pont est protégé aux deux bouts par des fortifications, petite tourelle et gros château, défendant jadis l'ouverture de la vallée.

Le chemin de fer va déjà jusqu'à Brieg, au pied du Simplon;



Château de Chillon.

nous le prenons à Veytaux-Chillon et nous nous enfonçons dans le Valais en route pour Saint-Maurice et Sion.

Le bourg offre peu d'intérêt, on s'arrête surtout à Saint-Maurice pour son abbaye et pour la grotte des Fées, couloir de plus de 600 mètres, conduisant après bien des détours à un petit étang souterrain.

Les explorateurs s'enfoncent à la file indienne dans les profondeurs de la montagne. On a une lampe pour deux

personnes, on se tient par le pan des habits pour ne pas se perdre, on se cogne aux stalactites dont la galerie est agrémentée, on se bouscule dans les stalagmites, on fait 600 mètres courbé, endolori et contusionné pour arriver à entendre — great attraction ! — une seule et unique goutte d'eau qui tombe incessamment de la voûte dans une casserole, avec le bruit d'un coup de pistolet.

Au-dessus de Saint-Maurice, au milieu d'une paroi de rocher qui semble absolument inaccessible, on aperçoit de la gare avec une certaine stupéfaction, un petit ermitage niché à plus de 200 mètres de hauteur comme un nid d'hirondelle.

Et pourtant on y arrive par un sentier vertigineux qui escalade la montagne à pic.

A travers cette vallée du Rhône, c'est jusqu'à Sion une succession d'enchantements : torrents, cascades, rochers.

On passe à Vernayaz ; au-dessus de la cascade de la Sallanche, 64 mètres de chute, brille un magnifique arc-en-ciel. Puis viennent Martigny, Saxon-la-Roulette (supprimée maintenant) et enfin Sion.

Sion n'est pas une ville, c'est un simple chaos, un bouleversement de rochers, de maisons et de ruines ; quand on aperçoit de loin ses trois énormes bosses, on pourrait croire qu'un tremblement de terre récent a soulevé certaines parties de la ville et ouvert des gouffres sous le reste.

Du côté du Rhin il y aurait une légende sur les causes de ce bouleversement ; on raconterait quelque histoire de géant farceur qui par une belle nuit aurait ramassé la ville, l'aurait mise dans une poêle à frire avec quelques morceaux de montagnes

par-dessus, se serait amusé pendant toute la nuit à faire sauter le tout comme on fait sauter une omelette, et le matin aurait jeté par terre au hasard, rochers, maisons et châteaux.

On ne raconte aucune légende de ce genre, et cependant la ville de Sion semble bien le résultat d'une telle opération.

Vue d'ensemble, la ville est éparpillée au pied et sur les flancs de deux gros rochers de 200 mètres de hauteur, accompagnés d'un plus petit sur la gauche. Châteaux, églises et maisons jouent au chat perché ; le rocher de gauche, énorme et convulsionné, est coiffé d'une couronne de ruines, restes importants du château du Tourbillon, construit à la fin du treizième siècle et détruit en 1788, par un immense incendie qui dévora une grande partie de la ville et deux de ses trois châteaux.

Le rocher de droite, plus bas et moins abrupt que l'autre, porte à son sommet les restes d'un autre château, une église et quelques vieux bâtiments.

Ce bloc est ceint d'une ligne de vieux remparts aussi sombres que le rocher, flanqués de quelques tours presque ruinées ; cela s'appelle le château Valério, du nom du général romain Valérius. Un séminaire est aujourd'hui logé parmi les débris plus ou moins croulants du château de Valérius.

Au-dessus de cet amas de vieilles tours et de sombres bâtiments s'élèvent les murailles et le haut clocher de l'église Sainte-Catherine, autre vénérable édifice datant en partie du douzième siècle, crénelé comme le reste et semblable à un donjon féodal à l'affût sur son roc.

Entre les deux rochers s'ouvre une gorge étroite, une simple

déchirure où s'abritent quelques maisons. Par devant, sur les premiers escarpements, grimpent de hautes bâtisses, maisons de quatre étages, bâties en escalier sur la pente même, ou debout sur un piton ; de roc en roc elles s'élèvent vers les deux châteaux.

A mi-côte du Tourbillon des restes de remparts courent sur la corniche jusqu'à une vieille tour carrée qui semble commander le chemin du vieux château.

L'incendie de 1788 a détruit une bonne partie d'un troisième vieux château, le château Majoria, autrefois habité par les gouverneurs du Valais.

Au pied de ses châteaux, la ville proprement dite s'étend sur une surface un peu moins cahotée, les rues sont étroites et sinueuses ; on sent déjà l'Italie, les maisons blanches ont des toits plats et souvent des tours carrées à petit toit comme dans les plaines lombardes.

Les principaux édifices sont un petit hôtel de ville à beffroi, une grande cathédrale à haute tour crénelée, une autre grande église, saint-Théodule, à mi-côte, et une petite église de Tous-les-Saints, au milieu des rochers.

En quittant Sion, nous retournons à Martigny. Paysage splendide à l'entrée de la route du Saint-Bernard ! Vieux château ruiné sur une colline dominant le bourg. Journée d'excursion dans la montagne au col de la Forclaz et au glacier de Trient.

Le lendemain était jour de tir cantonal, des arcs de triomphe nous l'apprirent à notre retour.

Martigny commença sa fête à une heure induë ; encore fatigués par quelques lieues faites la veille dans la montagne, nous

fûmes réveillés à l'aube par des détonations, des musiques et des vivats ; c'était l'arrivée des tireurs.

CARABINIERS, SOYEZ LES BIENVENUS !

disait une inscription placée au sommet d'un arc de triomphe de verdure élevé à l'entrée du bourg.

La matinée fut bruyante, Martigny regorgeait de tirailleurs ;



Sion.

les tables étaient mises dans les jardins, dans les cours d'auberges.

En gagnant la gare, nous fûmes inquiétés dans notre retraite par une batterie d'artillerie ; une pièce de canon nous suivait au galop, de distance en distance elle s'arrêtait et tirait sur la route ; enfin elle nous dépassa ; en arrivant à la gare, nous la

trouvâmes toute seule au milieu du chemin, les servants étaient partis se rafraîchir. Nous restâmes donc les seuls maîtres d'un obusier jusqu'au départ du train ; inutile de dire que nous ne l'avons pas emporté.

Un dernier arc de triomphe nous attendait, il portait ces simples mots avec trois points d'exclamation :

CARABINIERS, AU REVOIR !!!

FIN.

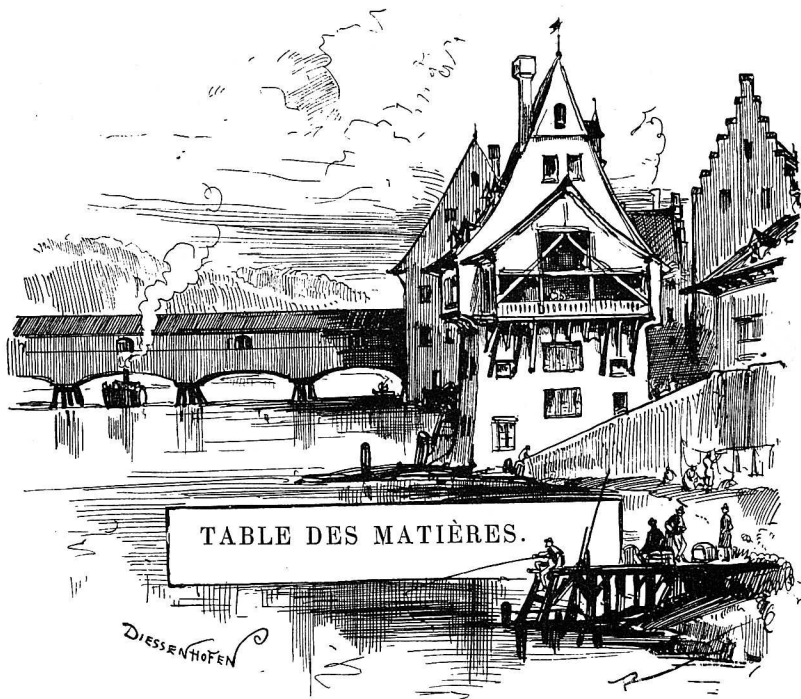


TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE I ^{er} . — BALE. — Bâle à vol de cigogne. — Le pont du Rhin. — Le Lœllenkœnig. — Cloîtres, fontaines, portes fortifiées. — Squelettes et danses macabres.....	1
CHAPITRE II. — SCHAFFHOUSE. — Tourelles et miradors. — Maisons peintes. — Le château de Lauffen.....	23
CHAPITRE III. — CONSTANCE. — Les fresques de l'hôtel de ville. — Le ministère. — La douane. — Les bagages de l'empereur Sigismond...	45
CHAPITRE IV. — ROMANSHORN, FRAUENFELD, WINTERTHUR. — La brise et les vagues. — Premier aspect de Frauenfeld. — Enseignes parafes et gargouilles indomptées.....	71
CHAPITRE V. — ZURICH. — Le long de la Limmat. — Le Pétersberg et le Lindenhof. — Le bastion du chat. — La société des Boucs. — Combats navals, l'Ours, l'Oie et le Canard.....	81
CHAPITRE VI. — LUCERNE. — La vieille enceinte. — Ponts de bois. — Le lac. — Fluelen et Altorf.....	111
CHAPITRE VII. — UNTERSEEN. — Les petites villes en bois. — Brienzen, Interlaken, Unterseen.....	141
CHAPITRE VIII. — THUN. — Parenthèse. — Rochers et sapins. — Hôtel de la Méduse. — Oberhofen. — Thun.....	151
CHAPITRE IX. — BERNE. — Le Kramgasse. — La tour des prisons et la tour de l'horloge. — Les ours. — Arcades et fontaines. — La grande cave.....	167

CHAPITRE X. — OLTEN. — Les étudiants de Zofingen. — Saint-Jacques. — Le pont de bois.....	193
CHAPITRE XI. — AARAU. — La tour de Rohre. — Brugg et Baden. — Les cigognes.....	201
CHAPITRE XII. — SOLEURE. — Une nuit dans une horloge à automates. — Place du marché. — Abraham fondateur de Soleure. — L'arsenal et l'ambassade de France. — La tentation de sainte Véréne.....	215
CHAPITRE XIII. — NEUFCHÂTEL. — Burgdorf. — Un tir. — La terrasse du vieux château. — Grandson, Yverdon, Estavayer, Payerne.....	239
CHAPITRE XIV. — FRIBOURG. — Escalades et ascensions. — Les ponts suspendus, les gorges de la Sarine. — Rocs et ravins, tours et rem- parts, rues à pic. — L'hôtel de ville et le Tilleul.....	251
CHAPITRE XV. — GENÈVE. — Bataille sur les toits. — L'île Jean-Jacques. — Les ponts. — Le vieux quartier.....	279
CHAPITRE XVI. — LAUSANNE. — Une ville embrouillée. — La cathédrale et le vieux château. — L'abbé de Ripaille. — Promenade au Signal...	289
CHAPITRE XVII. — SION. — Le château de Chillon. — Bouleversement. — Les rochers de Sion. — Saint-Maurice et la grotte des Fées. — Mar- tigny.....	299

TABLE DES DESSINS

CHAPITRE I.

BALE.

La diligence.....	1
Le Rathhaus de Bâle.....	5
Une fontaine.....	7
Le quai du Rhin.....	9
Porte Saint-Alban.....	11
La porte Saint-Paul.....	13
La Pfalz derrière la cathédrale.....	17
La chartreuse Saint-Théodore... .	19
Gross-Lauffenburg.....	21

CHAPITRE II.

SCHAFFHOUSE.

Intérieur d'auberge.....	23
Le château de l'Unnoth.....	25
Place du marché.....	29
Le château de Lauffen.....	33
La maison zum Ritter.....	37
Les miradors.....	41
Sous la chute.....	43

CHAPITRE III.

CONSTANCE.

Un jeu de boules.....	45
La Tour du Rhin.....	57
Hôtel de ville de Constance.....	49
Cour de l'hôtel de ville.....	53
Un mirador à Constance.....	56
L'ancien bâtiment du concile.....	57
Maison sous les fleurs.....	61
Tourelle gothique.....	63
Vieille tour à Constance.....	65
Porte de la poste.....	69

CHAPITRE IV.

ROMANSHORN, FRAUENFELD. WINTERTHUR.

Pensionnat en tournée d'herborisation.	71
Frauenfeld.....	73
La terrasse de l'église à Romanshorn.	73
A Winterthur.....	77

CHAPITRE V.

ZURICH.

Promenade sur le lac.....	81
Vieilles maisons du Limmat-Quai....	83
Vers le lac.....	87
Terrasse du Lindenhof.....	89
Saint-Pierre.....	93
Zurich. — Le Stadthaus.....	97
Zurich. — Une tourelle.....	101
Zurich. — Une enseigne de mercier.	104
Zurich. — Sur le quai.....	105
Zurich. — Petites rues.....	107

CHAPITRE VI.

LUCERNE.

Lucernoises.....	111
Lucerne. — La vieille enceinte.....	113
Lucerne. — Intérieur du grand pont.	117
Lucerne. — Le grand pont de bois et la Wasserthurm.....	121
Lucerne. — Un coin de l'hôtel.....	125
Hôtel de ville de Lucerne.....	129
Lucerne. — La fontaine du marché aux vins.....	133
La plage de Fluelen.....	135
Lucerne. — Le Mülhen Brücke.....	137
Altorf et la tour de Gessner.....	139

CHAPITRE VII.		
UNTERSEEN.		
Quelques types de l'Oberland.....	141	
Entrée d'Unterseen.....	145	
Sur la grande place à Unterseen.....	149	
CHAPITRE VIII.		
THUN.		
La trompe des Alpes.....	151	
Château d'Oberhofen, près Thun.....	152	
Dans la montagne.....	156	
Un chalet à Fluelen.....	157	
La colline de Thun.....	161	
CHAPITRE IX.		
BERNE.		
Laveuses de la grande rue à Berne..	167	
Berne. — Fontaine de la Kramgasse.		
Tour des prisons.....	169	
Berne. — Fontaine de la Justice....	173	
Berne. — La tour de l'Horloge.....	177	
Berne. — Terrasse de la cathédrale.	181	
Berne. — Statue de Rodolphe d'Er-		
lach. — Place de la Cathédrale...	184	
Berne. — Rue du Fossé-aux-Cerfs..	185	
Berne. — Maisons sur l'Aar.....	189	
CHAPITRE X.		
OLTEN.		
Les étudiants de Zofingen.....	193	
Le vieux clocher d'Oltén.....	197	
CHAPITRE XI.		
AARAU.		
Dans les petites rues d'Aarau.....	201	
Aarau. — Toits de la grande rue...	204	
Aarau. — La tour de Rohre.....	205	
Petite rue d'Aarau.....	209	
Un nid de cigognes.....	213	
CHAPITRE XII.		
SOLEURE.		
Paysannes.....	215	
Derrière l'hôtel de ville.....	216	
		Soleure. — Place du marché..... 217
		Vieilles tours..... 221
		L'hôtel de ville de Soleure..... 225
		Un coin des remparts..... 233
CHAPITRE XIII.		
NEUCHÂTEL.		
		Quelques tirailleurs..... 239
		A Neuchâtel..... 241
CHAPITRE XIV.		
FRIBOURG.		
		Le tilleul de Fribourg..... 251
		Hôtel de ville de Fribourg..... 253
		Fribourg. — Faubourg dans le ravin
		et pont du Gotteron..... 257
		Entrée du pont du Gotteron..... 261
		Pont fortifié dans le ravin du Gotteron.
		Derrière l'hôtel de ville..... 265
		Fribourg. — Un coin de la rue de la
		Neuveville..... 269
		La place du Gotteron..... 273
		Une tranche du rocher de Fribourg... 277
CHAPITRE XV.		
GENÈVE.		
		L'île Jean-Jacques..... 279
		Une place à Genève..... 281
		Sur le Rhône..... 284
		La tour de l'île..... 285
		Fontaine de l'Escalade..... 287
CHAPITRE XVI.		
LAUSANNE.		
		Vaudoises..... 289
		Le vieux château..... 291
		La cathédrale..... 295
		Le ravin du Flon..... 297
CHAPITRE XVII.		
SION.		
		Touristes dans la grotte des Fées.... 299
		Château de Chillon..... 301
		Sion..... 305

